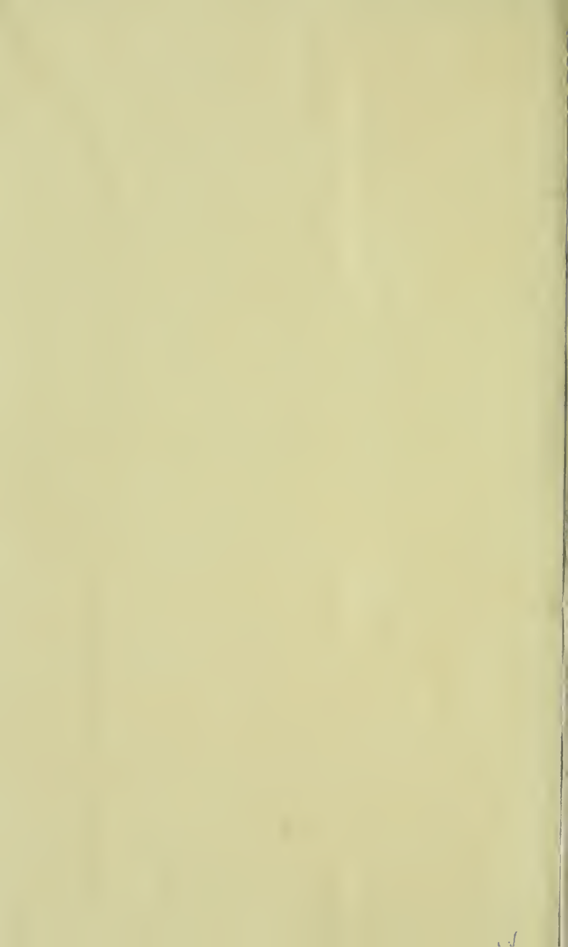
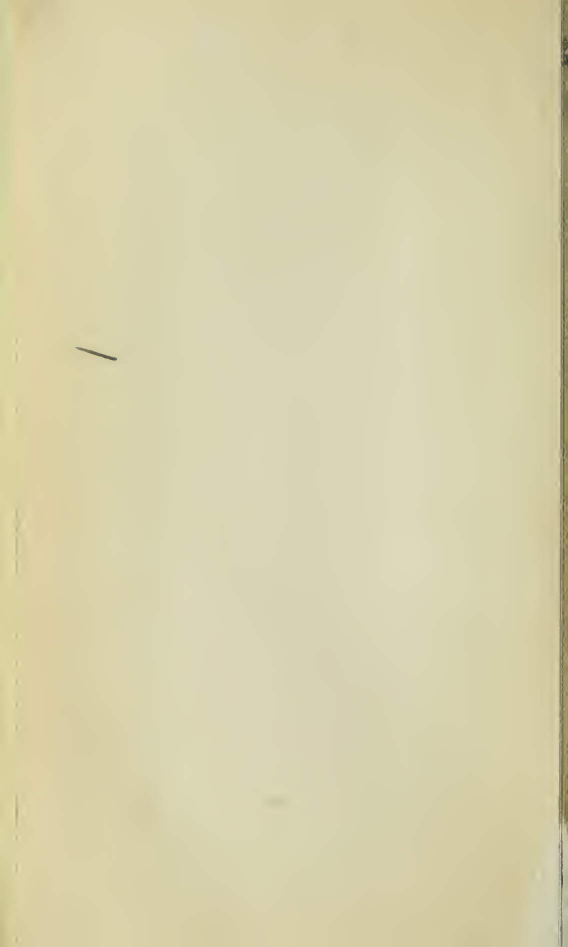

U d'/of OTTAWA
39003002445152



Jan 8 - 55

C 2



COMÉDIES

ARRANGÉES

POUR ÊTRE JOUÉES

PAR DES JEUNES GENS

LES MÉNECHMES, PAR REGNARD
LE PHILINTE DE MOLIÈRE,
PAR FABRE D'ÉGLANTINE
M. DE CRAC DANS SON PETIT CASTEL,
PAR COLIN D'HARLEVILLE

PARIS
SARLIT. — J. BRICON, SUCCESSEUR
19, RUE DE TOURNON, 19



COMÉDIES

ARRANGÉES

POUR JEUNES GENS

NOUVELLE ÉDITION

LES MÉNECHMES, PAR REGNARD

LE PHILINTE DE MOLIÈRE,
PAR FABRE D'EGLANTINE

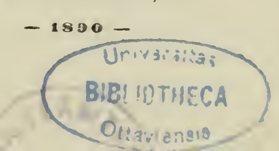
M. DE CRAC DANS SON PETIT CASTEL,
PAR COLIN D'HARLEVILLE

PARIS

J. BRICON, SUCCESSEUR DE SARLIT

19, Rue de Tournon, 19

— 1890 —



LES MÉNECHMES

COMÉDIE PAR REGNARD

PERSONNAGES

MÉNECHME LE CHEVALIER MÉNECHME	frères jumeaux.

DÉMOPHON, ami du chevalier Ménechme.
FRONTIN, valet de Démophon.
VALENTIN, valet du chevalier.
ROBERTIN, notaire.
UN MARQUIS, gascon.
M. COQUELET, marchand.

(La scène est à Paris, dans une place publique.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE CHEVALIER MÉNECHME

Je suis tout hors de moi. Maudit soit le valet !
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait :
Je ne puis plus longtemps souffrir sa négligence ;
Tous les jours le coquin lasse ma patience ;
Il sait que je l'attends.

SCÈNE II

VALENTIN, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER

Mais enfin je le voi.
D'où viens-tu donc, maraud ? dis ; parle ; réponds-moi.

VALENTIN, *mettant à terre une valise qu'il portait, et s'asseyant dessus.*

Quant à présent, monsieur, je ne puis rien vous dire ;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire.
Je suis tout essoufflé

LE CHEVALIER

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir, et me jouer des tours ?
Je ne sais qui me tient que de vingt coups de canne...
Quoi ! maraud ! pour aller jusques à la douane
Retirer ma valise, il te faut tant de temps ?

VALENTIN

Ah ! monsieur, ces commis sont de terribles gens !
Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins [arabes.
Ils ne répondent point que par monosyllabes.
Oui ! Bon ! Paix ! Quoi ? Monsieur... Je n'ai pas le loisir ;
Mais, monsieur... Revenez : Faites-moi le plaisir...
Vous me rompez la tête ; allez. Enfin les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER

Quoi ! tu serais resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la douane ?

VALENTIN

Oh ! non pas, s'il vous plait.
Voyant que le commis qui gardait ma valise
Usait depuis une heure avec moi de remise,
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrais beaucoup mieux.

LE CHEVALIER

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse !

VALENTIN

Vous savez que chacun, monsieur, a sa faiblesse ;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient, malgré moi, dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie ?

VALENTIN

Je fais de vains efforts, monsieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER

Que dis-tu donc, maraud ?

VALENTIN

Monsieur, un long usage
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;
Assez souvent, d'un vin bien pris et mal cuvé,
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;

J'ai même quelquefois prêté mon ministère
Pour vous donner la main et vous conduire au lit.
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
Nous devons nous prêter aux faiblesses des autres,
Leur passer leurs défauts, comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER

Je te pardonnerais d'aimer un peu le vin,
Si je te connaissais à ce seul vice enclin ;
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte !
Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN

Ah ! si je joue un peu, c'est pour passer le temps.
Quand vous passez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entends jurer au travers de la porte :
Je jure comme vous quand le jeu me transporte ;
Et, ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre et moi sur l'escalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Vous jouez, vous buvez ; je joue, et bois de même.
Ainsi, vous voyez bien...

LE CHEVALIER

Oui, je vois en un mot
Que tu fais le docteur, et que tu n'es qu'un sot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
Finissons, et chez moi va porter ma valise.

VALENTIN, *redressant la valise pour la mettre sur son épaule.*

J'obéis: cependant, si je voulais parler,
Sur un si beau sujet je pourrais m'étaler.

LE CHEVALIER

Eh ! tais-toi.

VALENTIN

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER

Quelle est cette valise ?

VALENTIN

Eh ! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN

J'ai longtemps, comme vous, été dans le soupçon ;
Mais de votre cachet la figure et l'empreinte,
Et l'adresse bien mise, ont dissipé ma crainte ;
Lisez plutôt ces mots distinctement écrits :
C'est « A monsieur Ménechme, à présent à Paris »

LE CHEVALIER

Il est vrai ; mais enfin, quoi que tu puisses dire,
Je ne reconnais point cette façon d'écrire ;
Enfin ce n'est point là ma valise.

VALENTIN

D'accord ;
Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN

Mais vous me prenez donc, monsieur, pour une bête.
En revenant de Flandre, où par trop brusquement
Vous avez pris congé de votre régiment,
Et passant à Péronne, où fut le dernier gîte,
Nous y prîmes la poste ; et, pour aller plus vite,
Vous me fîtes porter au coche, qui partait,
Votre malle assez lourde, et qui nous arrêtait :
J'obéis à votre ordre avec zèle et vitesse.
Je fis par le commis mettre dessus l'adresse.
Ainsi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER

C'est de quoi dans l'instant je veux être éclairci.
Ouvre vite, et voyons quel est tout ce mystère.

VALENTIN, *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, monsieur, je vais vous satisfaire.
Ouais ! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER

Romps chaîne et cadenas.

VALENTIN

Puisque vous le voulez, je n'y résiste pas.
Or sus, instrumentons.

LE CHEVALIER

Qu'as-tu ? Tu me regardes !

VALENTIN

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER

Comment donc, malheureux!

VALENTIN

Monsieur, point de courroux:
Au troc que nous faisons peut-être gagnons-nous ;
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valise
Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER

Et ces lettres, maraud, qui faisaient mon bonheur,
Où mon plus cher ami me dévoilait son cœur,
Qui me les rendra ? dis.

VALENTIN, *tirant un paquet de lettres de la valise.*

Tenez, en voilà d'autres
Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, *prenant les lettres.*

Sais-tu que les railleurs et les mauvais plaisants
D'ordinaire avec moi passent fort mal leur temps ?

VALENTIN

Mon dessein n'était pas de vous mettre en colère.
(*Le chevalier lit les lettres*)
Mais sans perdre de temps faisons notre inventaire.
(Il examine les hardes de la valise, et tire un sac de procès.)
Ce meuble de chicane appartient sûrement
A quelque homme du Maine ou quelque bas-Normand.

(*Il tire un habit de campagne.*)

L'habit est vraiment leste et des plus à la mode;
Pour un surtout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER

Oh ciel!

VALENTIN

Quel est l'excès de cet étonnement?

LE CHEVALIER

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN

Qu'avez-vous donc, monsieur? Est-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER

Elle tient du prodige:
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN

Si vous ne mentez pas, monsieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER

Je suis né, tu le sais, assez près de Péronne,
D'un sang dont la valeur ne le cède à personne.
Tu sais qu'ayant perdu père, mère, et parents,
Et demeurant sans bien dès mes plus tendres ans,
Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
Je suivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frère seul resta de toute la maison,
Avec un oncle avare, et riche, disait-on.

En différents pays j'ai brusqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune ;
Et je sais, par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très longtemps mon frère me croit mort.

VALENTIN

Je le sais : et de plus je sais que votre mère
Mourut donnant le jour à vous et à ce frère,
Que vous êtes jumeaux, et que votre portrait
En toute sa personne est rendu trait pour trait.
Que vos airs dans les siens sont si reconnaissables,
Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER

Nous nous ressemblions, mais si parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompaient aisément ;
Et notre père même, commencions-nous à croître,
Nous attachait un signe afin de nous connoître.

VALENTIN

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois ;
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois ?

LE CHEVALIER

Ce n'est pas sans raison que j'ai l'âme surprise,
Valentin. A ce frère appartient la valise ;
Et j'apprends, en lisant la lettre que je tiens,
Que mon oncle est défunt, et qu'il laisse ses biens
A ce frère jumeau, qui doit ici se rendre.

VALENTIN

La nouvelle, en effet, a de quoi vous surprendre.

LE CHEVALIER

Ecoute, je t'en prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion :

(Il lit.)

« Je vous attends, monsieur, pour vous remettre comptant les soixante mille écus que votre oncle vous a laissés par testament. Ne manquez donc point de vous rendre au plus tôt à Paris, et faites-moi la grâce de me croire votre très humble et très obéissant serviteur.

« ROBERTIN. »

Robertin, c'est le nom d'un honnête notaire
Qui travaillait pour nous du vivant de mon père.
La date, le dessus, et le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon esprit.
Mon frère, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi sa valise au coche aura fait mettre,
Et dans le même temps : ce rapport de grandeur,
De cachet et de nom a causé ton erreur ;
Et je conclus enfin, sans être fort habile,
Que mon frère est déja peut-être en cette ville.

VALENTIN

Cela pourrait bien être, et je suis stupéfait
Des effets surprenants que le hasard a faits.
Il faut que justement je fasse une méprise,
Et que notre bonheur vienne de ma sottise.
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,

Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré ;
Un frère qui reçoit tous ses biens qu'on lui laisse,
Tandis que nous vivons presque dans la détresse.
Voilà tout à la fois cinq ou six incidents
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER

Nous ferons tête à tout, et de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN

Soixante mille écus nous feraient grand besoin.

LE CHEVALIER

Il faut pour les avoir employer notre soin :
Ils sont à moi du moins tout autant qu'à mon frère ;
Mais il faut déterrer le frère et le notaire.
Va, cours, informe-toi, ne perds par un moment.

VALENTIN

Vous connaissez mon zèle et mon empressement ;
Et, s'il est à Paris, j'ai des amis fidèles,
Qui dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER

Je vais chez Démophon, il a su mon retour,
Je cours l'embrasser. Va, sans faire de détour.

(*Valentin emporte la malle et sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND

SCÈNE I

LE CHEVALIER, VALENTIN

VALENTIN

Votre frère est trouvé, mais ce n'est pas sans peine ;
Vous m'en voyez, monsieur, encor tout hors d'haleine.
J'avais couru Paris de l'un à l'autre bout,
Au coche, au messager, à la poste, et partout ;
Et je vous avertis, que je n'ai passé rue
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue :
J'ai même rencontré ce Gascon, ce marquis,
A qui depuis un an nous devons cent louis ..

LE CHEVALIER

J'ai honte de devoir si longtemps cette somme :
Il me l'a, tu le sais, prêtée en galant homme ;
Et du premier argent que je pourrai toucher
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN

Tant mieux Ne sachant plus enfin quel parti prendre,
A la douane encor j'ai bien voulu me rendre ;
Là, j'ai vu votre frère au milieu des commis,
Qui s'emportait contre eux du *quiproquo* commis,
Je l'ai connu de loin ; et cette ressemblance,
Dont vous m'avez parlé, passe toute croyance :

Le visage et les traits, l'air et le ton de voix,
Ce n'est qu'un ; je m'y suis trompé plus d'une fois.
Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au vôtre :
Il est brusque, impoli ; son humeur est tout autre ;
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris ;
Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

LE CHEVALIER

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse
Dans un provincial nourri sans politesse ;
Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air sauvage et dur qui règne encor en lui.

VALENTIN

De loin comme j'ai dit, j'observais sa querelle ;
Et quand il est sorti, j'ai fait briller mon zèle ;
J'ai flatté son esprit ; enfin j'ai si bien fait,
Qu'il veut, comme je crois me prendre pour valet.
Il s'est même informé pour une hôtellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon âme est remplie,
J'ai d'abord enseigné l'auberge que voici.
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER

Quel sont ces hauts projets dont ton âme est charmée ?

VALENTIN

La fortune aujourd'hui me paraît désarmée.
Tantôt, chemin faisant, j'ai cru, sans me flatter,
Que de la ressemblance on pourrait profiter

Pour tirer cet argent aujourd'hui du notaire.
Il vous prendra, bien sûr, monsieur, pour votre frère.
Ce serait un bon coup, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER

Oui, vraiment.

VALENTIN

Cela pourrait peut-être arriver aisément.

LE CHEVALIER

Mais comment ferions-nous?

VALENTIN

Quittez cette parure,
Prenez d'un héritier l'habit et la figure
L'air entre triste et gai. Le deuil vous sied-il bien?

LE CHEVALIER

Si c'est comme héritier, ma foi! je n'en sais rien:
Jamais succession ne m'est encor venue.

VALENTIN

Faites bien le dolent à la première vue:
Imposez au notaire, et soyez diligent
Autant que vous pourrez à toucher cet argent.

LE CHEVALIER

J'ai de tromper mon frère au fond quelque scrupule.

VALENTIN

Quelle délicatesse et vaine et ridicule!
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au hasard;
Après, à votre gré, vous lui ferez sa part
S'il tenait cet argent, il se pourrait bien faire
Qu'il n'aurait pas pour vous un si bon caractère.

LE CHEVALIER

Quelque raison encor m'arrête en ce moment:
Crois-tu bien que, malgré tout mon déguisement,
Je ne sois pas...

VALENTIN

Pour mettre en état votre affaire,
Il faut être vêtu comme l'est votre frère ;
Il porte le grand deuil ; son linge est effilé ;
Un baudrier noué d'un crêpe entortillé ;
Sa perruque de peu diffère de la vôtre,
Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER

Pour dîner mon ami Démophon là m'attend.

VALENTIN

Vous avez maintenant bien autre chose à faire ;
Vous dînerez demain. Je crois voir votre frère :
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-ci, marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER

Mais, dis-moi cependant...

VALENTIN

Je n'ai rien à vous dire ;
De tout dans un moment je saurai vous instruire.

SCÈNE II

MÉNECHME, *en deuil;* VALENTIN

VALENTIN

A la fin vous voilà, monsieur. Depuis longtemps,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MÉNECHME

Oui, vraiment me voilà; mais j'ai cru de ma vie
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays! quel enfer! j'ai fait cent mille tours;
Je n'ai jamais connu tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piège.
Partout quelque filou m'investit et m'assiège:
Là, l'épée à la main, des archers malfaisants,
Conduisant leur capture, insultent les passants;
Un fiacre, me couvrant d'un déluge de boue
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue;
Et, voulant me sauver, des porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quels cris! Je crois qu'en cette ville,
Le diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN

Oh! Paris est un lieu de tumulte et d'éclat.

MÉNECHME

Comment! j'aimerais mieux cent fois être au sabbat;
Un bois plein de voleurs est plus sûr Ma valise,
Contre la foi publique, en arrivant, m'est prise;

On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs :
Des lettres, des chiffons y sont pour toutes hardes.

VALENTIN

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MÉNECHME

Je ne le vois que trop. Suffit, ce coup de main
Me rendra désormais plus alerte et plus fin.
Heureusement encor, laissant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit
Dans un appartement fort propre et fort tranquille.
Comptez-vous de rester longtemps en cette ville ?

MÉNECHME

Le moins que je pourrai : je n'ai pas trop sujet
De me louer fort d'elle, et d'être satisfait.

VALENTIN

Vous ne venez donc pas à Paris d'ordinaire ?

MÉNECHME

Jamais. Je suis venu pour une grande affaire :
Pour me faire compter soixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avais, et qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il est mort, par grâce singulière
M'a laissés depuis peu comme à son légataire.

VALENTIN

Tout est-il pour vous seul, monsieur ?

MÉNECHME

Assurément.
La guerre m'a défait d'un frère, heureusement ;
Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est point revenu.

VALENTIN

Le ciel lui fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès !
Si vous avez besoin de mon petit service,
Vous pouvez m'employer, monsieur, à tout office :
Je connais tout Paris, et je suis toujours prêt
A servir mes amis sans aucun intérêt.

MÉNECHME

Ne sauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un notaire en un mot que Robertin l'on nomme ?

VALENTIN

Robertin, le notaire ? Ah vraiment, je le croi ;
Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi :
Il est de mes amis, et nous irons ensemble.

SCÈNE III

FRONTIN, VALENTIN, MÉNECHME

VALENTIN, *à part.*

Mais j'aperçois Frontin. Ah ! juste ciel ! je tremble
Qu'il ne vienne gâter ici ce que j'ai fait.

FRONTIN, *à Valentin.*

Que diantre fais-tu là planté comme un piquet ?
Le dîner se morfond et mon maître s'ennuie.
(Apercevant Ménechme qu'il prend pour le chevalier)
Ah ! de vous voir, monsieur, que mon âme est ravie !

MÉNECHME

Et pourquoi donc ?

FRONTIN

J'allais au devant de vos pas
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :
Mon maître ne saurait en deviner la cause.
Mais qu'est-ce donc, monsieur ? quelle métamorphose !
Pourquoi cet habit noir et ce lugubre accueil ?
En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut-il pour un dîner s'habiller de la sorte ?
Venez-vous d'un convoi, monsieur ?

MÉNECHME

Que vous importe ?
Je suis comme il me plaît. Ah ! les gens en ce lieu
Ont l'abord familier et l'esprit curieux.

VALENTIN, *bas, à Ménechme.*

C'est l'humeur du pays ; et, sans beaucoup d'instance,
Avec les étrangers on y fait connaissance.

FRONTIN

Mon zèle de ces soins ne peut se dispenser ;
A ce qui vous survient je dois m'intéresser :
Mon maître ayant pour vous une tendresse extrême,
Il me faut l'imiter.

MÉNECHME

Quoi ? votre maître m'aime ?

FRONTIN

Ne le savez-vous pas ?

MÉNECHME

Je veux être pendu
Si jusques à ce jour j'en ai jamais rien su.

FRONTIN

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve:
Démophon vous en a donné plus d'une preuve.
En mainte occasion ses sentiments si doux
Ont éclaté...

MÉNECHME

Vraiment ! pour moi-même ?

FRONTIN

Pour vous.
Frontin, me disait-il, plus rien ne m'intéresse,
Et Ménechme est le seul qui flatte ma tendresse.

MÉNECHME

D'où savez-vous mon nom ?

FRONTIN

D'où vous savez le mien.

MÉNECHME

D'où je sais le vôtre ?

FRONTIN

Oui.

MÉNECHME

Je n'en sus jamais rien.
Je ne vous connais point.

FRONTIN

A quoi bon cette feinte ?
Vous pouvez devant moi vous exprimer sans crainte,
Car plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MÉNECHME

Chez lui vous servez ?

FRONTIN

Oui.

MÉNECHME

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connais pas, ou bien, sur ma parole,
Vous êtes là, mon cher, en très mauvaise école.

FRONTIN

Laissons ce badinage. En un mot, comme en cent,
A l'instant pour dîner mon maître vous attend.
(*Bas, à Valentin.*)
Mais parle-moi donc, toi ; quelle vapeur nouvelle
A pu dans un moment déranger sa cervelle ?

VALENTIN, *bas, à Frontin.*

Depuis un certain temps il est assez sujet
A des distractions dont tu peux voir l'effet ;
Il me tient quelquefois un discours vain et vague,
A tel point qu'on dirait souvent qu'il extravague.

FRONTIN

Tantôt il paraissait assez sage ; et peut-on
Perdre en si peu de temps et mémoire et raison ?
(A Ménechme.)
Voulez-vous de bon sens me dire une parole ?

MÉNECHME

Mais vous-même êtes-vous d'une humeur assez folle
Pour me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
Qu'est-ce qu'un Démophon, un homme qui m'adore,
Un dîner qui m'attend, et cent discours encore
Tous plus sots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'algèbre, ou bien à l'alcoran ?

FRONTIN

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
Ni dîner au logis ?

MÉNECHME

Non, je me donne au diable ;
Votre maître autre part, en ses nobles projets,
Peut à d'autres oiseaux tendre ses trébuchets ;
Et vous, son émissaire, afin que je le hante,
Qui déployez ici votre humeur intrigante,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là ;
Quelque malheur enfin vous en arrivera.
Faites votre profit de cette remontrance.

FRONTIN

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence
De tenir à mon maître un discours aussi sot.
Je vais lui dire tout sans oublier un mot.

(*A Valentin.*)

Adieu, digne valet d'un trop indigne maître.

J'espère que dans peu nous nous ferons connaître.
(A part.)
Je ne le connais plus, et ne sais où j'en suis.

SCÈNE IV

MÉNECHME, VALENTIN

MÉNECHME

Quelle ville, bon Dieu ! quel étrange pays !
On me l'avait bien dit: les filous, gens habiles,
Pour faire réussir leurs pratiques subtiles,
Des nouveaux débarqués s'informent avec soin,
Pour leur dresser après quelque piège au besoin.

VALENTIN

Au coche il aura pu savoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MÉNECHME

Justement c'est de là qu'il a pu le savoir,
Mais contre leurs complots j'ai su me prévaloir ;
Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.

VALENTIN

Ne restons pas, monsieur, en ce lieu plus longtemps.
Les filous à Paris ont des pièges tentants
Où l'homme le plus fin souvent se laisse prendre.

MÉNECHME

Votre conseil est bon ; entrons sans plus attendre.

SCÈNE V

DÉMOPHON, FRONTIN, MÉNECHME, VALENTIN

DÉMOPHON

Non, je ne croirai point ce que tu me dis là.

FRONTIN

Vous verrez si je mens ; parlez-lui, le voilà.

DÉMOPHON, *à Ménechme qu'il prend pour le chevalier.*

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, monsieur, bien de l'indifférence.
Le dîner vous attend ; et vous savez, je crois,
Que je n'ai de plaisir que lorsque je vous vois.

MÉNECHME

En vérité, monsieur, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... et que dans ma surprise...
Je trouve surprenant... Je ne m'attendais pas
A voir ce que je vois .. en voyant que vos pas
Se dirigent vers moi... Vous devez me confondre

(A part.)

Avec quelqu'un... Ma foi, je ne sais que répondre.

DÉMOPHON

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annoncent-ils point un triste événement ?
Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire ?
Parlez, mon cher enfant; daignez ne me rien taire:
Vous êtes-vous battu ?

MÉNECHME

Jamais je ne me bats.

DÉMOPHON

Tout mon bien est à vous, et ne l'épargnez pas.
Quand nos cœurs sont unis par de si douces chaînes,
Tout le bien et le mal, les plaisirs et les peines,
Tout, entre deux amis, ne doit devenir qu'un.
Il faut mettre nos maux et nos biens en commun;
Et je veux avec vous courir même fortune.

MÉNECHME

Je vous suis obligé d'une offre si commune ;
Mais je n'userai point de la communauté
Que vous m'offrez, monsieur, avec tant de bonté.

DÉMOPHON

Mais je ne comprends point quels discours sont les vôtres.

FRONTIN

Bon ! monsieur, il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

VALENTIN, *bas, à Démophon.*

Dans ses discours, parfois il est impertinent.

DÉMOPHON

Entrons donc pour dîner.

MÉNECHME

Je ne puis maintenant;
J'ai quelque affaire ailleurs.

DÉMOPHON

J'ai tort de vous contraindre ;
Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

MÉNECHME

Quel diantre de discours ! Passez, et laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FRONTIN

Eh bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, monsieur, ici poussez bien l'insolence ;
Mais, ma foi, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MÉNECHME

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moi se brise, et m'estropie.

DÉMOPHON

Mais d'où venez-vous donc ? Ne me déguisez rien

MÉNECHME

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le savez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais ?

DÉMOPHON

Quel reproche !
Et de quel coche ici me venez-vous parler ?

MÉNECHME

Du coche, le plus rude où mortel puisse aller ;
Et je ne pense pas que de Paris à Rome
Un autre, quel qu'il soit, cahote mieux son homme.

DÉMOPHON

Frontin, il perd l'esprit.

FRONTIN

Il ne perd pas beaucoup.
Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup ;
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MÉNECHME

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences.
Des soins plus importants me mettent en souci :
C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Non pour dîner avec des gens de votre espèce
Qui d'un air patelin viennent me faire pièce.

DÉMOPHON

De notre espèce ! ciel ! quels termes sont-ce là ?

FRONTIN

De notre espèce ! nous ! Tenez, monsieur, voilà
Les deux plus grands fripons... Si vous m'en voulez [croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MÉNECHME

Doucement, s'il vous plaît ; modérez votre ardeur.

FRONTIN

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du valet ; n'épargnez pas le maître.

VALENTIN, *se sauvant.*

De tout ce différend je ne veux rien connaître ;
Et je ne prétends point me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi ?

MÉNECHME, *à Démophon.*

Votre amitié soudaine en son ardeur extrême
Eclata promptement et passera de même.

DÉMOPHON

Va, n'attends plus de moi que haine et que rigueurs.
(Il s'en va.)

MÉNECHME

Bon, je me passerai fort bien de vos faveurs.

SCÈNE VI

FRONTIN, MÉNECHME, VALENTIN

FRONTIN, *à Ménechme.*

Ah ! maudit rénégat, le plus méchant du monde !
Que le ciel te punisse, et l'enfer te confonde !
Si nous avions bien fait nous t'aurions étranglé.
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelé ;
Et ce n'est plus lui-même.
(Il sort.)

SCÈNE VII

MÉNECHME, VALENTIN

MÉNECHME

Mais voyez quelle rage,
Et quel déchaînement ! Contre moi quel tapage !

VALENTIN

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu,
Et l'on ne peut assez louer votre vertu.

Mais entrons au plus tôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie.
Là, si vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper et vous servir de moi.

MÉNECHME

Adieu ; jusqu'au revoir.

SCÈNE VIII

VALENTIN

Je vais trouver mon maître,
Savoir en quel état les choses peuvent être ;
S'il agit de sa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin ; ferme, bon pied, bon œil.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME

—

SCÈNE I

LE CHEVALIER, *vêtu en deuil* ; VALENTIN

VALENTIN

Rien n'est plus surprenant ; et votre ressemblance
Avec votre jumeau passe la vraisemblance.
Vous et lui, ce n'est qu'un : étant vêtu de deuil,
Il n'est homme à présent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut distinguer qui des deux est mon maître :
Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connaître.
Pour ne pas m'y tromper, souffrez que de ma main,
Je vous attache ici quelque signe certain.
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER

Qu'en prétends-tu donc faire ?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque, ainsi que votre père,
Pour vous mieux distinguer, faisait fort prudemment.

LE CHEVALIER

Tu veux rire, je crois ?

VALENTIN

Je ne ris nullement ;
Et je pourrais fort bien le premier m'y méprendre

LE CHEVALIER

Le notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre :
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant ;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN

Quoi ! monsieur, il vous doit compter toute la somme,
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER

Tout autant.

VALENTIN

L'honnête homme !
D'autres à ce jumeau se sont déjà mépris :
Et Démophon pour vous ici même l'a pris.
Il a voulu chez lui pour dîner l'introduire.
Lui, surpris, interdit et ne sachant que dire,
Craignant un piège, il l'a si brusquement traité
Qu'à la fin votre ami s'est très fort emporté,
Et si je n'avais mis fin à cette querelle,
Ils se faisaient sauter l'un l'autre la cervelle.

LE CHEVALIER

Mais n'a-t-il point sur moi quelques soupçons naissants ?

VALENTIN

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans,
Il vous croit trop bien mort ; et jamais, quoi qu'on ose,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER

L'aventure est plaisante, et j'en ris à mon tour.

Mais songeons au sérieux, profitons de ce jour.
Laisse-moi seul ici ; va-t-en trouver mon frère ;
Empêche-le surtout d'aller chez le notaire :
C'est le point principal.

VALENTIN

J'en demeure d'accord.
Comptez sur moi, monsieur ; l'intrigue, c'est mon fort.

(Il sort.)

SCÈNE II

LE CHEVALIER, DÉMOPHON

DÉMOPHON

Ah ! te voilà donc, traître ! avec quelle impudence
Oses-tu dans ces lieux soutenir ma présence ?
Tu viens de me traiter avec indignité,
Eh ! tu ne crains donc pas que mon cœur irrité
Te...

LE CHEVALIER

Mon cher, je ne sais ce que vous voulez dire
Et ce brusque discours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je crois.
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moi ?

DÉMOPHON

Tu feins de l'ignorer, âme double et traîtresse !
Tu m'abusais, hélas ! d'une feinte tendresse,
Et moi, de bonne foi, je te donnais mon cœur,
Sans connaître le tien et toute sa noirceur.

LE CHEVALIER

Vous m'honorez vraiment par-delà mes mérites ;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.
Je ne veux pas ici m'exposer plus longtemps
A m'entendre tenir des discours insultants,
Et pour y mettre fin, il faut que je vous quitte.

(Il sort.)

SCÈNE III

VALENTIN, MÉNECHME

VALENTIN, *à part.*

Je viens de l'empêcher de faire sa visite
Au notaire.

MÉNECHME

Dis-moi, mon ami Valentin,
Quand me mèneras-tu chez Monsieur Robertin.

VALENTIN

Nous irons de ce pas, en causant tout de même;
Car j'ai de vous entendre une allégresse extrême.
Oublions ce fâcheux qui, par ses sots discours,
De notre conférence interrompit le cours.

MÉNECHME

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France.
J'en ai du plus brillant, et le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse et n'est utile a rien ;
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :

Et quand un gentilhomme, commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

VALENTIN

Prendrez-vous une charge à la cour, à l'armée?

MÉNECHME

Mon âme dans ce choix est indéterminée.
La cour aurait pour moi d'assez puissants appas,
Si la sujétion ne me fatiguait pas.
La guerre me ferait d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versés dans l'art d'astrologie
Ne m'avaient assuré que je vivrai cent ans :
Or, comme les guerriers vont peu jusqu'à ce temps,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope.
Oh! j'aime à vivre, moi.

SCÈNE IV

VALENTIN, MÉNECHME, M. COQUELET

VALENTIN, *à part.*

Quel surcroît d'embarras!
Un de nos créanciers tourne vers nous ses pas:
C'est le marchand fripier, qui nous rend sa visite.

M. COQUELET, *à Ménechme, qu'il prend pour le chevalier.*

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.

J'ai ce matin, monsieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bonjour.
Nous étions tous pour vous dans une peine extrême :
Car dans notre maison tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme ; elles tremblaient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MÉNECHME

M'aimer sans m'avoir vu ! voilà de bonnes âmes !
Je n'aurais jamais cru tant être aimé des femmes !

M. COQUELET

Nous le devons, monsieur, pour plus d'une raison :
Vous êtes dès longtemps ami de la maison.

MÉNECHME, *bas, à Valentin.*

Quel est cet homme-là ?

VALENTIN, *bas, à Ménechme.*

C'est un visionnaire,
Une espèce de fou, d'un plaisant caractère,
Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ses débiteurs, et veut que cela soit.
C'est sa folie enfin : il n'aborde personne
Qu'un mémoire à la main ; et déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MÉNECHME, *bas, à Valentin.*

Sa folie est nouvelle, et rare, assurément.

M. COQUELET

Votre bonne santé plus que l'on ne peut croire

Me charme et me ravit. Voici certain mémoire
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me paierez, je crois, sans contester.

VALENTIN, *bas, à Ménechme.*

Que vous avais-je dit ?

M. COQUELET

J'ai, pendant votre absence,
Obtenu contre vous certain mot de sentence,
Et par corps.

MÉNECHME

Et par corps ?

M. COQUELET

Mais, bénin créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un huissier ;
De poursuites, d'exploits, il vous romprait la tête.

MÉNECHME

Mais vous êtes vraiment trop bon et trop honnête !
Comment vous nomme-t-on ?

M. COQUELET

Oh ! vous le savez bien.

MÉNECHME

Je veux être un maraud, si j'en sus jamais rien.

M. COQUELET

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le possède ?

M COQUELET, *à Valentin.*

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *à part, à M. Coquelet.*

Sa mémoire est perdue ; il ne se souvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainsi de lui parler du passé, c'est folie :
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET, *à part, à Valentin.*

Ciel ! que me dites-vous? quel triste évènement !
Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN, *bas.*

Comment ?
On l'a mis à la guerre, en une batterie
D'où le canon tirait avec tant de furie,
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion
Qui de son souvenir empêche l'action.
De son faible cerveau... la membrane trop tendre...
Oh ! l'effet du canon ne saurait se comprendre.

M. COQUELET, *à Ménechme.*

Je plains bien le malheur qui vous est survenu ;
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous savez...

MÉNECHME

Oui, je sais, sans en faire aucun doute,
Et vois que la raison est chez vous en déroute.

M. COQUELET

Monsieur, souvenez-vous que ce sont des habits
Qu'à votre régiment l'an passé je fournis.

MÉNECHME

Mon régiment ! à moi ? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos sornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET

Je suis marchand fripier ;
Mon nom est Coquelet, syndic, et marguillier.
Si vous avez perdu, par malheur, la mémoire,
Les articles sont tous contenus au mémoire.

(Il donne son mémoire).

MÉNECHME

Tiens, voilà ton mémoire, et comme j'en fais cas.

(Il déchire le mémoire, et lui jette les morceaux au visage).

VALENTIN, *à Ménechme.*

Ah, monsieur ! contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramassant les morceaux.*

Déchirer un billet !... le jeter à la face !...
Vous êtes un fripon.

MÉNECHME

Un fripon ! moi ?

VALENTIN, *se mettant entre les deux.*

De grâce...

M. COQUELET

Je vous ferai bien voir...

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un mémoire arrêté !

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET

C'est un crime effroyable et digne des galères.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, *à Ménechme.*

Laissez-le aller :
Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ?
(A M. Coquelet.)
Vous causerez ici quelque accident funeste.

M. COQUELET

Je veux être payé ; je me moque du reste.

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Partez, monsieur, partez : voulez-vous, de nouveau,
Par vos cris redoublés ébranler son cerveau ?

M. COQUELET

Oui, je pars ; mais peut-être, avant qu'il soit une heure,
Je lui ferai changer de ton et de demeure.
Serviteur.

SCÈNE V

MÉNECHME, VALENTIN

VALENTIN

Contre un fou fallait-il vous fâcher ?

MÉNECHME

De quoi s'avise-t-il de me venir chercher
Pour être le plastron de ses impertinences ?
Qu'il prenne un autre champ pour ses extravagances.
Allons chez mon notaire, et ne différons plus.

VALENTIN

Présentement, monsieur, nos pas seraient perdus :
Il n'est pas chez lui ; mais bientôt il doit s'y rendre.
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre :
Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MÉNECHME

Je vous attendrai donc : allez, ne tardez pas ;
Je m'en vais un moment tranquilliser ma bile.
Tout est devenu fou, je crois, dans cette ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raisonnable, et lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

VALENTIN

Je prétends l'observer autour de cette place.
Le poisson, de lui-même, entre dans notre nasse :
Tout succède à mes vœux ; et j'espère en ce jour
De notre mauvais sort empêcher le retour.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

VALENTIN

J'ai toujours observé cette porte de vue ;
Personne du logis n'est sorti dans la rue :
Mon maître a tout le temps de toucher son argent.
Je reviens dans ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le notaire,
Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystère.
Déjà d'un créancier il m'a débarrassé.
Je ris, lorsque je pense à ce qui s'est passé :
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu ! vive les gens pleins d'imaginative !

SCÈNE II

FRONTIN, VALENTIN

VALENTIN

Mais j'aperçois Frontin, et je veux désormais...

FRONTIN

En repos laisse-moi, ne me parle jamais.
Je ne puis oublier avec quelle insolence
Ton maître m'a traité. Je garde ma vengeance
Pour le valet Espèce...

VALENTIN

Ah ! cela ne vaut rien.
Il est dur quelquefois et brutal comme un chien.

FRONTIN

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée,
Et celle de mon maître en est scandalisée.
Avec lui désormais nous rompons tout à fait.
Je viens lui demander et lettres et portrait.

VALENTIN

Pour les lettres, d'accord : c'est un dépôt stérile,
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile ;
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paraît pas égal.
Quand le besoin d'argent nous presse et nous harcèle,
Tu sais, mon pauvre enfant, qu'on troque la vaisselle.

FRONTIN

Pourrait-on d'un portrait faire si peu de cas ?

VALENTIN

Nous nous sommes trouvés dans de grands embarras.
Mais depuis quelque temps, un oncle, un honnête homme
(A peine pouvons-nous dire comme il se nomme),
A bien voulu descendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aise, et nous faire ses hoirs :
Soixante mille écus d'argent sec et liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FRONTIN

Ah ciel ? que me dis-tu ?

VALENTIN

Je dis la vérité.

FRONTIN

Quoi ! dans si peu de temps vous auriez hérité ?

VALENTIN

Bon ! nous avons appris le mal de ce bon homme,
La mort, le testament, et reçu notre somme,
Dans le temps que tu mets à me le demander.
Mon maître est diablement habile à succéder.

FRONTIN

Oh ! je n'en doute point.

VALENTIN

Sois-en juge toi-même.
Tu vois bien qu'il ferait une sottise extrême
S'il se piquait encor d'avoir des feux constants :
Il faut bien, dans la vie, aller selon le temps.
Mes mains de son argent seront dépositaires ;
Et je vais me jeter, je crois, dans les affaires.

FRONTIN

Dans les affaires, toi ?

VALENTIN

Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voie, avec des airs fendants,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavés sous six chevaux d'Espagne.
Un Suisse à barbe torse, et nombre de valets,
Intendants, cuisiniers, rempliront mon palais ;

Mon buffet ne sera qu'or et que porcelaine ;
Le vin y coulera comme l'eau dans la Seine :
Et je veux, cher Frontin, largement, à ton tour,
Et devant qu'il soit peu t'y régaler un jour.

FRONTIN

J'en suis d'avis.

VALENTIN

Pour toi ma tendresse est extrême.
Mais quelqu'un vient ici.

SCÈNE III

MÉNECHME, VALENTIN, FRONTIN

VALENTIN

C'est Ménechme lui-même.
(A Ménechme.)
A vos ordres, monsieur, vous me voyez rendu.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Vous m'avez en ce lieu quelque temps attendu ;
Mais j'ai cherché longtemps un papier nécessaire,
Pour aller promptement finir chez le notaire.

FRONTIN, *à Ménechme, qu'il prend pour le chevalier.*

Mon maître, se brouillant avec vous tout à fait
M'envoie ici, monsieur, demander son portrait,
Ses lettres, ses bijoux ; en nous rendant les nôtres,
Il m'a recommandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.
(Il tire de sa poche une boîte à portrait et un paquet de lettres.)

MÉNECHME, *à Frontin.*

Tout ceci doit-il durer longtemps ?

FRONTIN

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens :
Quand il est survenu rupture ou brouillerie,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie,
On se rend l'un à l'autre et lettres et portraits.

MÉNECHME

C'est l'usage ?

FRONTIN

Oui, monsieur ; on n'y manque jamais.
Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de savoir vivre et de monde on se pique.

VALENTIN

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

MÉNECHME

L'ami ! savez-vous bien enfin, que tout ceci
M'ennuie étrangement, me lasse, et me fatigue ;
Et que, pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien sentir ce que pèse mon bras.

FRONTIN

Mort, non pas de mes jours ! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, et rendez-nous le nôtre.

MÉNECHME

Mon portrait ! qu'est-ce à dire ?

FRONTIN

Oui, sans doute, le vôtre,
Que mon maître reçut en vous donnant le sien.

MÉNECHME

J'ai donné mon portrait à ton maître ?

FRONTIN

Très bien.
Allez-vous dire encor que ce sont là des fables,
Et que rien n'est plus faux ?

MÉNECHME

Oui, de par tous les diables,
Je le dis, le soutiens, et je le soutiendrai.

FRONTIN

Quoi ! vous pourriez jurer, monsieur...

MÉNECHME

J'en jurerai.
Je ne me suis jamais ni fait graver, ni peindre.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN, *bas, à Ménechme.*

Il n'est plus temps de feindre.
Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon :
C'est pousser assez loin votre discrétion.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Je ne sais ce que c'est, ou l'enfer me confonde !

FRONTIN

Votre portrait n'est pas dans cette boite ronde ?

MÉNECHME

Non ; à moins que le diable, à me nuire obstiné,
Ne l'ait peint de sa main, et ne vous l'ait donné.

FRONTIN, *à part.*

Quelle audace ! quel front ! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.
(Il ouvre la boîte, et montre le portrait à Ménechme.)
Eh bien ! connaissez-vous ce visage et ces traits ?

MÉNECHME, *considérant le portrait.*

Comment diable ! c'est moi ! Qui l'eût pensé jamais ?
Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie ;
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi c'est vous-même ; et vous voilà parlant :
Jamais peintre ne fit portrait si ressemblant.

MÉNECHME, *à part.*

Il entre là-dessous quelque sorcellerie :
Ou du moins j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,
Ces deux archi-fripons m'auront fait peindre exprès
Pour me jouer ici quelque noir stratagème.

FRONTIN, *à Ménechme.*

Finissons, s'il vous plaît.

MÉNECHME

Oh ! finissez vous-même.

Allez apprendre ailleurs à connaître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus longtemps.

FRONTIN

Rendez donc le portrait.

MÉNECHME

De qui donc ?

FRONTIN

De mon maître.

MÉNECHME (*le prenant par les épaules*).

Je ne sais ce que c'est. Oh ! va te faire paître.

FRONTIN

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux
Je pourrais bien, monsieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN, *bas, à Frontin.*

Tu reviendras tantôt ; je te ferai tout rendre.

FRONTIN

Eh bien, jusqu'à ce temps je veux encore attendre,
Mais, si l'on manque après à me faire raison,
Je reviens, et je mets le feu dans la maison.

MÉNECHME

Bon Dieu ! contre les gens quelle rage acharnée !
Pour me persécuter l'enfer l'a déchaînée.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, VALENTIN, MÉNECHME

VALENTIN, *à part.*

Mais je vois le marquis, il tourne ici ses pas
Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

LE MARQUIS, *embrassant vivement Ménechme, qu'il prend pour le chevalier.*

Eh ! cadédis, mon cher, quelle heureusé fortune !
Qué jé t'embrassé... encor... et millé fois pour une.
Quelqué contentément que j'aie à té révoir,
Régardé-moi ; jé suis outré dé désespoir ;
Lé jour mé scandalise, et voudrais contré quatre,
Pour terminer mon sort, trouver sus à mé battre.

MÉNECHME

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux ;
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS

Un coup dé pistolet mé sérait coup de grâce ;
Jé voudrais qué quelqu'un m'écrasât sur la place.

MÉNECHME, *à part, à Valentin.*

Quel est ce Gascon-là ?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'est un de vos amis,
Sans doute, et des plus chers.

MÉNECHME, *bas, à Valentin*

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS

Jé sors d'uné maison, qué la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature périsse !
Où, jusqu'au dernier sou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquenet lé caprice outrageant
M'oblige à té prier dé vouloir bien mé rendre

Cent louis qué dé moi lé bésoin té fit prendre.
Excuse si jé vins ici t'importuner ;
En l'état où jé suis, on doit tout pardonner...

MÉNECHME

Je vous pardonne tout; pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême.
Je ne vous connais point : comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS

Quel est donc cé discours ? il mé passe. A l'entendre...

MÉNECHME

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS

Vous né mé dévez pas cent louis.

MÉNECHME

Non, ma foi ;
Vous les avez prêtés à quelque autre qu'à moi.

LE MARQUIS

Il ne vous souvient pas qu'allant en Allémagne,
Étant vidé d'argent pour fairé la campagne ;
Sans âne, ni mulet, prêt à démurer là...

MÉNECHME, *le contrefaisant.*

Jé né mé souviens pas d'un mot dé tout céla.

LE MARQUIS

Vous vîntes mé trouver pour vous faire ressource,
Et qué, sans déplacer, jé vous ouvris ma bourse.

MÉNECHME

A moi ? J'aurais perdu le sens et la raison,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS, *montrant Valentin.*

Cet homme-ci présent peut rendré témoignage ;
Il était avec vous ; jé rémets son visage.
(*A Valentin.*)
Viens-ça, vêlitre ; parle ; oseras-tu nier
Cé qué son mauvais cur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN

Monsieur...

LE MARQUIS

Parle, ou ma main, dé furur possédée...

VALENTIN

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS

Quelqué confuse idée ? oh ! moi, j'en suis certain.
(*A Ménechme,*)
Çà, monsur, mon argent ou l'épée à la main.

MÉNECHME

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS

Un peu : trève aux paroles ;
Il mé faut des effets : vite, dépéchez-vous.

MÉNECHME

Je ne suis point pressé : de grâce, expliquons-nous.

LE MARQUIS

Point d'explication ; la chose est assez claire.

MÉNECHME

Mais, monsieur...

LE MARQUIS

Mais, monsiur, il faut mé satisfaire.

MÉNECHME

Vous satisfaire, moi ! mais je ne vous dois rien :
Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS

Quand on me doit, voilà lé sergent qué jé porte.

(*Il met l'épée à la main.*)

MÉNECHME, *à part.*

Juste ciel ! quel brutal ! Si faut-il que j'en sorte.
(*Haut*).
Combien vous est-il dû ?

LE MARQUIS

L'avez-vous oublié ?
Cent louis.

MÉNECHME

Cent louis ! j'en paierai la moitié.

LE MARQUIS

Qué jé dévienne atome, ou qu'à l'instant jé mure,
Si vous né mé payez lé tout dans un quart-d'hure.

VALENTIN, *bas, à Ménechme.*

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne serez plus,
De quoi vous serviront soixante mille écus ?
Lui n'a plus rien à perdre.

MÉNECHME, *bas, à Valentin.*

Il est pourtant bien rude...

LE MARQUIS

Qué dé réflexions, et qué d'incertitude !

MÉNECHME

Si vous êtes si prompt, monsieur, tant pis pour vous;
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent louis mais en voilà soixante.
(*Bas, à Valentin.*)
Tirez-moi de ses mains; faites qu'il se contente.
(*A part.*)
Ah ! si je n'avais pas hérité depuis peu,
Je me battrais en diable, et nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au marquis.*

Voilà plus de moitié, monsieur, de votre dette ;
Demain l'on vous fera votre somme complète.

LE MARQUIS, *prenant la bourse.*

Adiu, monsur, adiu ; jé vous croyais du cur,
Et vous m'aviez fait voir des sentiments d'honnur ;
Mais cette occasion mé prouvé lé contraire
Né m'approchez jamais qué dé loin... Plus d'affaire ;
Jé serais dégradé dé noblessé chez nous,
Si j'étais accosté d'un laché tel qué vous.

SCÈNE V

MÉNECHME, VALENTIN

MÉNECHME

Je lui conseille encor de me chanter injure !
Où suis-je ? quel pays ! quelle race parjure !
Hommes, femmes, passants, marchands, Gascons, com-
Pour me faire enrager, tous semblent s'être unis. [mis,
Je n'en connais aucun ; et tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, et viennent me surprendre.
Allons voir mon notaire ; et sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux et du bois où je suis.
(*Il s'en va*)

VALENTIN, *courant après lui.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

MÉNECHME

Je n'ai besoin de vous ni de votre entremise ;
Je vous suis obligé des services rendus :
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;
Et j'appréhende encor, dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCÈNE VI

VALENTIN

Le pauvre diable en a, par ma foi, tout son saoûl ;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou :

Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses créanciers mon maître sera quitte.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, VALENTIN

LE CHEVALIER

Ah ! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi ;
Mon bonheur est si grand, qu'à peine je le croi.
J'ai reçu mon argent : regarde, je te prie,
Des billets que je tiens, la force et l'énergie ;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris ;
L'un de trois mille écus : l'autre de neuf, de six,
De huit, de cinq, de sept. J'achèterais, je pense,
Deux ou trois marquisats des mieux rentés en France.

VALENTIN

Quelle aubaine ! Le bien vous vient de toutes parts.
De grâce, laissez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulés dont l'usage est utile.
La belle impression ! les beaux noms ! le beau style !
Ce sont là les billets qu'il faut négocier,
Non vos petits billets, vos chiffons de papier,
Où l'amitié s'épanche en de fades paroles,
Et qui ne sont partout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER

Va, j'en connais le prix tout aussi bien que toi ;
Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moi :
J'espère à l'avenir m'en servir comme un autre.

VALENTIN

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre ;
Votre frère pour vous vient encor d'être pris.
Le marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Est venu brusquement lui demander la somme :
Votre frère, d'abord, a rembarré son homme ;
Mais lui, sourd aux raisons qu'il a pu lui donner,
A voulu sur le champ le faire dégainer.
Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire ;
Et, mettant à profit mon conseil salutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER

Je lui suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN

Vos obligations ne sont pas si parfaites :
Car avec Démophon il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER

Il l'a vu ?

VALENTIN

Sûrement. Il est un peu brutal.
Ainsi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire,
Il a sur son chapitre étendu la satire
Et tenu face à face un propos aigre-doux,
Qu'on met sur votre compte et que l'on croit de vous.
Votre ami contre vous a l'âme courroucée.

LE CHEVALIER

Il faut de cette erreur détromper sa pensée.

SCÈNE VIII

DÉMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN

LE CHEVALIER

Mais je le vois paraître. Où tournez-vous vos pas,
Monsieur, où fuyez-vous ?

DÉMOPHON, *traversant le théâtre.*

Où vous ne serez pas.

VALENTIN

Voilà le *quiproquo.*

DÉMOPHON

Pour mon amitié vive,
Je ne reçois de vous qu'injure et qu'invective,
Et votre serviteur en est pour moi témoin.

LE CHEVALIER

Monsieur, écoutez-moi.

DÉMOPHON

Non je ne comprends point,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l'audace
De dire, de sang froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER

Vous saurez qu'en ces lieux...

DÉMOPHON

Je ne veux rien savoir.

LE CHEVALIER

C'est bien fait.

VALENTIN, *à Démophon.*

Ecoutez, sans tant vous émouvoir.

DÉMOPHON, *à Valentin.*

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises ?

VALENTIN

Mon Dieu ! non. Sans sujet vous en venez aux prises.
Je vais dans un moment dissiper ce soupçon :
Tous deux vous avez tort, et vous avez raison.

DÉMOPHON

Oh! pour moi, j'ai raison ; toi-même, sois en juge.

LE CHEVALIER

Et moi je n'ai pas tort.

VALENTIN

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité va finir en deux mots.
Monsieur vous a tantôt tenu certains propos
Assez durs, dites-vous ?

DÉMOPHON

Hors de toute croyance.

LE CHEVALIER

Moi ! je vous ai...

VALENTIN, *au chevalier.*

Paix donc, point tant de pétulance.
Je ne dirai plus rien si vous parlez toujours.
(*A Démophon*).
L'homme qui vous a fait d'impertinents discours,
C'est lui, sans être lui ; ce n'est que son image,
De taille, de façon, de nom, et de visage ;
Et, quoique l'un soit l'autre, ils diffèrent entr'eux ;

Tous les deux ne font qu'un, et cependant sont d'eux.
Ainsi c'est l'autre lui, vêtu de ses dépouilles,
Le portrait de monsieur, qui vous a chanté pouilles.

DÉMOPHON

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN

La chose, j'en conviens, ne paraît pas trop claire :
Mais sachez que monsieur en ces lieux a son frère,
Frère jumeau, semblable et d'habits et de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits.
Vous l'avez pris pour lui ; mais, quoiqu'il soit semblable,
L'autre est un faux brutal : voici le véritable.

DÉMOPHON

Quelque étrange que soit ce surprenant récit,
Je me plais à le croire ; il flatte mon esprit.

LE CHEVALIER

De ce frère jumeau pardonnons les sottises,
Et d'une et d'autre part oublions nos méprises.

VALENTIN, *montrant la marque du chapeau du chevalier.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal ;
Il doit dans l'embarras vous servir de fanal ;
Quand vous verrez monsieur ensemble avec son frère,
Il vous empêchera de prendre le contraire.
Vous apprendrez par-là quel est le vrai des deux.

DÉMOPHON

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER

Quoi qu'aujourd'hui le ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur, j'y renonce, et je n'en veux aucune.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MÉNECHME, *seul.*

En vain j'ai demandé le notaire en tous lieux,
J'ai cherché son logis pendant une heure ou deux,
J'ai besoin de quelqu'un qui veuille m'y conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.
Je crois que le guignon ne me quittera pas.
L'un, du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fidèles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles ;
Un autre, à toute force, en me serrant la main,
Me veut mener souper au cabaret prochain ;
Celui-ci, m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue ;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer,
Si j'en connais aucun, non plus que Lucifer !
Ma foi, je n'y tiens plus ; toute cette séquelle
M'aura bientôt, je crois, fait tourner la cervelle.

SCÈNE II

MÉNECHME, DÉMOPHON, ROBERTIN

DÉMOPHON, *sans voir Ménechme.*

Ah ! monsieur Robertin, vous venez justement,
Et nous vous attendons avec empressement.

MÉNECHME, *à part.*

C'est le notaire.

ROBERTIN

Si toute la compagnie
Dans ce moment propice est chez vous réunie ;
Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder...

MÉNECHME, *au notaire.*

Rien ne presse si fort.

ROBERTIN, *continuant.*

Voici donc le contrat...

MÉNECHME

Mais, monsieur le notaire,
Avant tout finissons une certaine affaire,
Qui plus que celle-là me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur.
Je n'aurais pas usé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire instance
De vouloir achever le contrat au plus tôt.

MÉNECHME

Vous m'avez vu chez vous ?

ROBERTIN

Oui monsieur.

MÉNECHME

Quand ?

ROBERTIN

Tantôt...

MÉNECHME

Qui ? moi ? moi ?

ROBERTIN

Vous ; oui, vous ; au logis où j'habite
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite ;
Mais je l'ai bien payé : soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MÉNECHME

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN

Vous vous divertissez, vous avez de quoi rire.

MÉNECHME

Je ne ris nullement et me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plait, Robertin ?

ROBERTIN

Oui, l'on me nomme ainsi.

MÉNECHME

N'êtes-vous pas notaire ?

ROBERTIN

Et de plus honnête homme.

MÉNECHME

Oh ! c'est une autre affaire.
N'avez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moi ?

ROBERTIN

Je les avais, mais je ne les ai plus.

MÉNECHME

Comment donc ?

ROBERTIN

N'est-ce pas Ménechme qu'on vous nomme.

MÉNECHME

Sans doute.

ROBERTIN

C'est à vous que j'ai remis la somme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance ; et c'est là le meilleur.

MÉNECHME

Quoi ! monsieur, vous auriez le front et l'insolence...

ROBERTIN

Quoi ! monsieur, vous auriez l'audace et l'impudence...

MÉNECHME

De dire que j'ai pris soixante mille écus ?

ROBERTIN

De nier hardiment de les avoir reçus ?

MÉNECHME

Voilà, je le confesse, un homme abominable.

ROBERTIN

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe détestable.

DÉMOPHON, *se mettant entre eux deux.*

Eh ! messieurs, doucement ; je suis pour vous honteux,
Et je ne sais ici qui croire de vous deux.

SCÈNE III

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ROBERTIN.

VALENTIN

Eh ! qu'est-ce donc, messieurs ? Voilà bien du grabuge !

MÉNECHME, *montrant Valentin.*

De notre différend cet homme sera juge ;
Il ne m'a point quitté ; je m'en rapporte à lui.
(*A Valentin*).
Qu'il parle Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
De monsieur que voilà ?

VALENTIN

Sans doute en belle espèce ;
Soixante mille écus, que votre oncle vous laisse,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MÉNECHME, *le prenant au collet.*

Ah ! maudit faux témoin ! malheureux imposteur !
Tu peux soutenir...

VALENTIN

Oui : je soutiens que la somme
A tantôt été mise entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur.
(*Montrant Démophon*).

Il est de plus l'ami bien connu de monsieur.
Il s'appelle Ménechme. Il est de Picardie ;
Et si vous le niez, c'est une perfidie.
Je lèverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN

Vous voyez, s'il se peut un plus méchant esprit.

MÉNECHME

Non, je ne pense pas que l'enfer soit capable
De vomir sur la terre, en sa rage exécrable,
Des hommes, des démons si méchants que vous tous :
Et... je ne puis parler tant je suis en courroux.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, MÉNECHME, DÉMOPHON, ROBERTIN, VALENTIN.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ma présence, je crois, est ici nécessaire
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystère.

ROBERTIN, *apercevant le chevalier.*

Qu'est-ce donc que je vois ? Quel prodige en ces lieux !
Quelle aventure ! ô ciel ! dois-je en croire mes yeux ?
Je ne sais point messieurs, si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur, mais enfin je vois double.

MÉNECHME, *apercevant le chevalier.*

Quel objet se présente, et que me fait-on voir ?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER, *à Ménechme.*

Pourquoi prendre, monsieur, mon nom et ma figure ?
Je m'appelle Ménechme, et c'est me faire injure.

MÉNECHME, *à part.*

Voilà, sur ma parole, encor quelque fripon !
(*Au chevalier.*)
Et de quel droit, monsieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER

Pour moi, dès le berceau je n'en ai point eu d'autre.

MÉNECHME

Mon père, en son vivant, se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

MÉNECHME

En me mettant au monde on vit mourir ma mère.

LE CHEVALIER

La mienne est morte aussi de la même manière.

MÉNECHME.

Je suis de Picardie.

LE CHEVALIER

Et moi pareillement.

MÉNECHME

J'avais un certain frère, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER

Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

MÉNECHME

Ce frère étant jumeau, dans tout me ressemblait.

LE CHEVALIER

Le mien est mon image, et qui me voit le voit.

MÉNECHME

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frère ?

LE CHEVALIER

C'est vous qui l'avez dit ; voilà tout le mystère.

MÉNECHME

Est-il possible ? ô ciel !

LE CHEVALIER

Que cet embrassement
Vous témoigne ma joie et mon ravissement.
Mon frère, est-ce bien vous ? Quelle heureuse rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

MÉNECHME

Mon frère, en vérité. . je m'en réjouis fort ;
Mais j'avais cependant compté sur votre mort.

DÉMOPHON

Ma surprise, messieurs, est égale à la vôtre ;
Mon ami, quel est-il ? est-ce l'un ou bien l'autre ?
L'incident que je vois, certes, n'est pas commun.
Puis-je avoir deux amis ? Non, il ne m'en faut qu'un.
Pour qu'en son embarras mon âme soit contente,
(Reconnaissant la marque du chapeau du chevalier).
Elle doit opérer le choix qui se présente.

Également porté de l'une et l'autre part,
(Il donne la main au chevalier).
Je prends monsieur ; il faut en courir le hasard.

ROBERTIN, *prenant les deux frères par le bras.*

Moi, je vous prends tous deux Je veux que l'on m'ins-
En quelles mains enfin cette somme est remise. [truise
L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER, *à Robertin.*

N'en soyez point en peine, et je les ai reçus.
C'est moi qui, pour la mienne ayant pris sa valise,
Ai su me prévaloir d'une heureuse méprise ;
C'est lui qui pour un legs, vient d'arriver ici ;
C'est moi qu'on a cru mort, et qui m'en suis saisi.

MÉNECHME

Vous m'avez donc trahi vous, monsieur le notaire ?

ROBERTIN

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire ;
Et j'ai du testateur suivi l'intention.
Il laisse à son neveu cette succession :
Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER

Aux arrêts du destin, mon frère, il faut souscrire ;
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content.
Et je vais en donner une preuve à l'instant.
Reconnaissez le cœur d'un frère qui vous aime,
Car en moi vous pouvez voir un autre vous-même,

Et pour vous faire voir quelle est mon amitié
De la succession recevez la moitié.
Que trente mille écus terminent cette affaire.

MÉNECHME, *embrassant le chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnais mon frère.
(*A Démophon.*)
Ça, raccommodons-nous, malgré notre discord.
Nous nous sommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi, vous nommant fripon, et vous m'appelant traître ;
Nous n'avions pas pour lors, l'honneur de nous con-
[naître.

FIN DES MÉNECHMES.

LE PHILINTE DE MOLIÈRE

OU LA SUITE DU MISANTHROPE

COMÉDIE PAR FABRE D'ÉGLANTINE

PERSONNAGES

PHILINTE, ami d'Alceste.
ALCESTE, ami de Philinte.
ELIANTE, neveu de Philinte et du ministre.
DUBOIS, valet de chambre d'Alceste.
(Personnages de la comédie du Misanthrope)
UN AVOCAT, pauvre.
UN PROCUREUR, riche.
UN COMMISSAIRE DE POLICE
UN HUISSIER.
UN GARDE DU COMMERCE, UN LAQUAIS, UN RECORS, personnages muets.

La scène est a Paris, dans l'hôtel du Poitou, garni, et se passe dans une antichambre commune aux appartements de l'hôtel.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ÉLIANTE, PHILINTE

PHILINTE, *avec humeur.*

« Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
« J'accoutume ma femme à souffrir ce qu'ils font. * »
Éliante, on fait mal pour vouloir trop bien faire;
Un défaut peut servir, et ce qui nuit peut plaire.

ÉLIANTE

Pourquoi donc cette humeur, mon oncle, y pensez vous?
D'où vient cette colère? et quand ..

PHILINTE

Moi, du courroux?
Mais point. Je sens très bien qu'il faut que je m'arrange
Afin de me soumettre à l'influence étrange
Que vous donne sur moi votre oncle parvenu
Aux suprêmes honneurs. Votre tour est venu.
Votre oncle est tout puissant depuis quelques semaines
Pour mon avancement je reconnais vos peines.
Un peu d'ambition m'a gagné; je le sais.
Me voilà par vos soins, comte de Valancés;

* Ces deux vers sont de Molière, et c'est Philinte, dans le *Misanthrope*, qui les prononce.

Mais Philinte toujours d'humilité profonde :
Comte de Valancés, pour briller dans le monde ;
Mais Philinte, céans, autant qu'il se pourra,
Pour n'y faire en un mot, que ce qu'il vous plaira.

ÉLIANTE, *riant.*

Comte de Valancés, mais toujours cher Philinte,
Avez-vous tout dit ?

PHILINTE

Oui.

ÉLIANTE

Voyons : de cette plainte,
De cet excès d'humeur, dites-moi la raison ?
Raison juste ou plausible.

PHILINTE

Eh bien ! quelle maison,
Dites-moi, je vous prie, est celle que j'habite
Depuis six jours ?

ÉLIANTE

C'est un hôtel garni.

PHILINTE

Quel gite!
Lorsqu'un titre d'honneur exige de l'éclat,
Que tour à tour, chez moi, les plus grands de l'État,
Vont venir à la file ; il vous a plu de faire
De l'hôtel du Poitou ma demeure ordinaire.

ÉLIANTE

Sur de nouveaux projets notre hôtel s'établit ;

Et quand du haut en bas, on arrange, on bâtit,
Fallait-il pour trois mois d'intervalle, peut-être,
Se meubler autre part ? vous en êtes le maître.
Mais qui s'en chargera ? Sera-ce vous ou moi ?
Cette espèce de soin veut de la bonne foi.
Qu'à quelque entrepreneur la charge en soit donnée,
Et l'on vous volera vos rentes d'une année.

PHILINTE

C'est fort bien dit, monsieur, et vous ne pourriez pas
M'alléguer aujourd'hui ces motifs d'embarras,
Si, comme j'ai déjà commencé de le dire,
Vous n'aviez par avance, usé de votre empire,
Pour me faire chasser Robert, mon intendant.

ÉLIANTE

C'est un fripon.

PHILINTE

Robert était adroit, prudent,
Actif, officieux.

ÉLIANTE

C'est un fripon, vous dis-je ;
Oui, monsieur, et croyez lorsqu'un valet m'oblige
A le faire chasser, sans nul ménagement,
Qu'il le mérite bien.

PHILINTE

Monsieur, assurément
Je n'ai pas balancé. Soit raison, soit caprice,
Ce Robert, en un mot, n'est plus à mon service :

Que voulez-vous de plus ? Mais d'un vol controuvé
Je pense qu'on l'accuse, et rien n'est moins prouvé.

ÉLIANTE

Et moi, j'en suis certain ; et sans trop vous déplaire,
Voulez-vous que j'ajoute un avis nécessaire ?
Sans zèle pour les bons, faible pour les méchants,
Vous vous ménagez trop, mon cher, dans vos penchants.

PHILINTE

Je suis comme il faut être ; et tout me dit, me prouve...

SCÈNE II

ÉLIANTE, DUBOIS, PHILINTE

DUBOIS

Monsieur, grâces au ciel, à la fin, je vous trouve,
J'ai cru...

PHILINTE

C'est vous, Dubois, que faites-vous ici ?

DUBOIS

Je vous cherche tous deux.

PHILINTE

Que veut dire ceci ?
Comment ..

ÉLIANTE

N'êtes-vous plus au service d'Alceste ?

DUBOIS

J'y suis jusqu'à la mort ; mais un tracas funeste...

ÉLIANTE

Éprouve-t-il encor des revers aujourd'hui,
Dans sa retraite ?

DUBOIS

Encor ! le diable est après lui.
Ils vont chanter victoire, à présent, les infâmes ;
Et s'il tombe un malheur, c'est sur les bonnes âmes.

PHILINTE

Vous verrez qu'au milieu des rochers et des bois,
Sévère défenseur de la vertu, des lois,
Il se sera mêlé, je gage, en quelque affaire,
Ou dans quelque débat dont il n'avait que faire.

DUBOIS

Monsieur l'a deviné. C'est son cœur excellent...

PHILINTE

Oh ! voilà mon censeur austère et violent.

DUBOIS

Tout ceci vient d'un champ près d'une métairie,
Qui depuis fort longtemps est dans sa seigneurie.
Et pour le conserver... mon maître a tant de mal !...
Le champ n'est pas à lui... non vraiment... c'est égal ;
Tout comme le sien propre il cherche à le défendre.
Les enragés voyant qu'ils ne pouvaient le prendre,
L'ont voulu saisir, lui .. douze ou quinze sergents
Sont venus l'arrêter...

ÉLIANTE, *alarmé.*

Votre maître !...

DUBOIS

Ses gens
Ont écarté bientôt toute cette canaille :
Et lui de se sauver. Enfin, vaille que vaille,
Il fuit pour aller loin dévorer son souci ;
Et pour vous embrasser, il passe par ici.

ÉLIANTE

Et quand arrive-t-il ?

DUBOIS

Mais, de la nuit dernière,
Nous sommes dans l'hôtel. La chose est singulière !
Vous y logez aussi. L'on m'a dit : « Demandez... »
Car vous avez deux noms, à présent, attendez...
On vous nomme monsieur... monsieur... D'abord j'ou
Les noms. Quoi qu'il en soit, l'hôtesse fort polie [blie
Qui me voyait courant depuis le grand matin,
Et qui sait vos deux noms, m'a dit...

ÉLIANTE

Heureux destin !
Ton maître est dans l'hôtel ?

DUBOIS

Oui vraiment.

PHILINTE

Viens ; je vole...

DUBOIS

Attendez. N'allons pas ici faire une école.
Il écrit. Vous sentez qu'après de pareils coups,
Les affaires, là bas sont sens dessus dessous;

Il m'a bien dit : « Dubois ne laisse entrer personne....
« Parce que... » Peste ! il faut faire ce qu'on m'ordonne ;
Attendez, s'il vous plait, que j'aille un peu savoir...
Si vous... Oh ! qu'il aura de plaisir à vous voir !

(Il sort)

SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE

PHILINTE

Cet homme je le vois, sera toujours le même.

ÉLIANTE

Monsieur, plaignons Alceste.

PHILINTE

Ou plutôt son système.

ÉLIANTE

Que nous devons bénir la fortune, aujourd'hui,
Qui nous offre un moyen de lui servir d'appui !
Mon oncle, avec succès, sur notre vive instance,
Emploiera son crédit, son zèle, sa puissance,
Et surtout sa justice, à servir notre ami.

PHILINTE

Je promets de ne pas m'employer à demi,
Pour finir une affaire assez embarrassée,
Puisque sa liberté se trouve menacée.
Mais encore, monsieur, il est prudent, je crois,
De connaître, avant tout, sa conduite, ses droits ;

Car sa bizarrerie, impossible à réduire,
En de tels embarras aurait pu le conduire,
Qu'il serait messéant et même dangereux
De s'avouer, bien haut, sottement généreux.
Mais je le vois...

SCÈNE IV

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

PHILINTE, *se jetant au cou d'Alceste.*

Alceste, embrassons-nous. Que j'aime
Ce souvenir touchant ! qu'en un malheur extrême
Vous ayez pris le soin de venir, de voler
Vers vos plus chers amis, prompts à vous consoler !

ÉLIANTE, *ému.*

Rassurez vous, Alceste, et croyez qu'Éliante
Ne voit pas vos malheurs d'une âme indifférente.

ALCESTE, *serrant de droite et de gauche la main de ses amis.*

« Je cherchais, sur la terre, un endroit écarté
« Où d'être homme d'honneur on eût la liberté. » *
Je ne le trouve point. Eh ! quel endroit sauvage,
Que le vice insolent ne parcoure et ravage ?
Ainsi, de proche en proche et de chaque cité
File au loin le poison de la perversité.

* Ces deux vers sont de Molière, et les derniers que prononce Alceste dans le *Misanthrope*

Dans la corruption le luxe prend racine ;
Du luxe l'intérêt tire son origine ;
De l'intérêt provient la dûreté du cœur.
Cet endurcissement étouffe tout honneur ;
Il étouffe pitié, pudeur, lois et justice.
D'une apparence d'ordre et d'un devoir factice
Les crimes les plus grands grossièrement couverts,
Sont le code effronté de ce siècle pervers.
La vertu ridicule avec faste est vantée ;
Tandis qu'une morale, en secret adoptée,
Morale désastreuse, est l'arme du puissant
Et des fripons adroits, pour frapper l'innocent.

PHILINTE

Croyez qu'il est encore des âmes vertueuses,
Promptes à secourir les vertus malheureuses.
Il en est, cher Alceste, ainsi que des amis,
Prêts à s'intéresser à vous.

ALCESTE

Est-il permis
Que parmi tant de gens présents à ma mémoire,
Je n'en sache pas un que je voulusse croire
Assez franc et sincère, ici comme autre part,
Pour mériter de moi la faveur d'un regard,
Et que, dans le projet de quitter ma patrie,
Vous deux soyez les seuls que mon âme attendrie
Ne puisse abandonner parmi ceux que je vois,
Sans vous revoir au moins pour la dernière fois !

ÉLIANTE

J'espère un meilleur sort. Vous changerez d'idée.
L'espérance en mon cœur en est juste et fondée.
Vous ne nous quittez pas ?

ALCESTE

Je ne vous quitte pas !
Je porterai si loin ma franchise et mes pas,
Qu'enfin je trouverai pour eux un sûr asile.
Morbleu ! grâce au destin qui de ces lieux m'exile,
Je veux voir une fois si ce vaste univers
Renferme un petit coin à l'abri des pervers,
Ou si j'aurai la preuve effrayante et certaine
Que rien n'est si méchant que la nature humaine.

PHILINTE, *ricanant.*

Allons... apaisez-vous. Vous n'êtes pas changé ;
Et si je puis ici former un préjugé
Sur un dessein si prompt et sur votre colère,
Nous pouvons aisément arranger votre affaire.
On la dirait terrible, à voir votre courroux ;
Mais je m'en vais gager, cher Alceste, entre nous,
Que ce nouveau désastre est au fond peu de chose.

ALCESTE

C'est un amas d'horreur dans l'effet, dans la cause.
Et vous, déjà, monsieur, qui me désespérez,
Qui jugez de sang-froid ce que vous ignorez,
Voyez s'il fut jamais une action plus noire

Que le trait... Attendez ; avant que cette histoire,
Qui sera pour notre âge un éternel affront,
Vous fasse ici dresser les cheveux sur le front,
Attendez qu'à Dubois je donne en diligence
Un ordre assez pressant et de grande importance.
Dubois !

SCÈNE V

ÉLIANTE, DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE

DUBOIS

Monsieur.

ALCESTE

Va-t'en chercher un avocat,
Pour tenir mes papiers et mes biens en état.
Je ne veux plus du mien Cours.

DUBOIS

Monsieur !...

ALCESTE

Va, te dis-je.

DUBOIS

Où donc ?

ALCESTE

Où je te dis.

DUBOIS

Je ne sais...

ALCESTE

Quel vertige !
N'entends-tu pas ?

DUBOIS

J'entends.

ALCESTE

Va donc.

DUBOIS

En quel endroit ?

ALCESTE

Où tu voudras.

DUBOIS

Monsieur ; mais encor.

ALCESTE

Maladroit,
Je te dis de m'aller chercher, et tout à l'heure,
Un avocat.

DUBOIS

Fort bien...

ALCESTE

Pars donc.

DUBOIS

Mais sa demeure?

ALCESTE

Sa demeure est le lieu que choisiront tes pas.
Prends le premier venu. Cours ; ne t'informe pas
Ce qu'il est, ce qu'il fait, ni comment il se nomme,
Va : du hasard lui seul j'attends un honnête homme.

DUBOIS

Allons.

(Il sort).

SCÈNE VI

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

PHILINTE, *ricanant.*

Y pensez-vous ? Peut-on de bonne foi,
Charger un inconnu, mon cher, d'un tel emploi ?
Et pour trouver un homme exact, plein de droiture...

ALCESTE

Vraiment, je risque fort d'aller à l'aventure.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Comme si tous ceux que je pourrais choisir
Ne se prétendraient pas formés à mon désir,
Et que le plus fripon ne soit, par son adresse,
Réputé le héros de la délicatesse ?

PHILINTE

Mais il faudrait encor, pour livrer votre bien,
De votre préposé connaître d'abord...

ALCESTE

Rien.
Je veux un honnête homme, il est bien vrai, Philinte :
Mais je ne l'attends pas, à vous parler sans feinte,
Même en sortant ici de l'usage commun ;
Et c'est un coup du ciel, s'il peut m'en tomber un.

PHILINTE

Cependant...

ALCESTE

Vos discours sont perdus, je vous jure.
Voulez-vous écouter ma fâcheuse aventure ?

PHILINTE

Voyons donc.

ALCESTE

Quand vous me quittâtes tous les deux,
J'allais m'ensevelir dans un désert affreux...
Affreux ? pour le méchant ; pour la vertu, superbe !
L'homme avait, en ces lieux, pour trésor une gerbe,
Pour faste la santé, le travail pour plaisirs,
Et la paix de ses jours pour uniques désirs.
Grâce au ciel ! dans ce lieu sauvage et solitaire,
Parmi de bons vassaux je trouvais ma chimère ;
Douce pitié, candeur, raison, franche gaîté,
L'ignorance des maux, et l'antique bonté.
Mais qu'elle dura peu, cette charmante vie !
En un jour, la discorde et le luxe et l'envie,
Les désirs corrupteurs et l'avide intérêt,
Et les besoins parés de leur perfide attrait,
Avec un parvenu, turbulent personnage,
Vinrent, en s'y logeant, troubler mon voisinage.
Vous vous doutez fort bien, à cette invasion,
Des rapides progrès de la contagion.
Le bonheur déserta .. Je tais les brigandages
Qui vinrent assaillir nos paisibles ménages.
Je veux, dans le principe, effrayé de ces maux,

Maintenir à la fois, la paix et mes vassaux ;
Mais enfin, à l'appui d'un renom de puissance,
L'iniquité parut avec tant d'impudence,
Que j'oppose, en courroux, au front de l'oppresseur,
Le front terrible et fier d'un juste défenseur.
Le champ d'un villageois, son patrimoine unique,
Convient au parvenu, qui, de ce bien modique,
Veut agrandir un parc, je ne sais quel jardin,
Qui fatigue la terre et mon village. Enfin,
Il veut avoir ce champ ; on ne veut pas le vendre,
Et voilà cent détours inventés pour le prendre.
Titres insidieux, procès, ruse, incidents,
Créanciers suscités, persécuteurs ardents,
Bruit, menaces, terreur et domestique guerre,
L'enfer est déchaîné pour un arpent de terre ;
Et moi, lâche témoin de ce crime inouï,
Je l'aurais enduré ! je me suis réjoui
De braver des fripons et d'en avoir vengeance :
En faisant tête à tous, plaidant à toute outrance,
J'ai soutenu le faible ; et le faible vainqueur
A conservé son bien. Alors, la rage au cœur,
Les traîtres ont tourné contre moi leurs machines ;
Ils ont tant fait d'horreurs, tant fait jouer de mines,
Tant controuvé de faits, avec dextérité,
Que je ne sais comment, je me vois décrété.

(Il montre un porte-feuille).

J'ai cent preuves ici de leur lâche conduite,
Et cependant il faut que je prenne la fuite.
La loi donne aux méchants son approbation,
Et l'exil est le prix d'une bonne action.

ÉLIANTE

Oui, sans doute, elle est bonne, Alceste ; je la loue ;
Et des lois c'est en vain que le méchant se joue.
Avant peu, croyez-moi, vous aurez de l'appui.
Mon oncle de l'Etat est ministre aujourd'hui,
Et son rang m'autorise à promettre d'avance,
Que vos vils ennemis. .

ALCESTE

Qui, moi ? je l'en dispense.
De vos soins généreux je suis reconnaissant :
Mais la seule vertu doit garder l'innocent,
Et j'aurais à rougir qu'une main protectrice
Redressât la balance aux mains de la justice.

PHILINTE

Mais il peut arriver...

ALCESTE

Tout ce que l'on voudra :
Des juges ou de moi voyons qui rougira.

PHILINTE

Enfin...

ALCESTE

Et devant eux j'accuserais en face
Quiconque en ma faveur irait demander grâce.

PHILINTE

C'est tenir un discours dépourvu de raison.
Et si, par un effet de quelque trahison,
Des calomniateurs, d'une voix clandestine,
Ont suscité l'arrêt comme je l'imagine,
Il faut bien s'employer, avant d'être arrêté,
A se laver du fait qui vous est imputé.
La faveur est utile alors, et j'ose croire...

ALCESTE

Et peut-on m'alléguer d'iniquité plus noire,
Que ce jeu ténébreux et ces perfides soins,
Par lesquels, à l'appui de quelques faux témoins,
De l'homme le plus juste, et sans qu'il le soupçonne,
On peut, à tout moment, arrêter la personne ?
A la perversité dès lors tout est permis,
Et tout homme est coupable, ayant des ennemis.
Ah ! c'est trop écouter ces avis politiques.
En ceci je n'ai fait que le bien. Oui, morbleu !
Je fais tête à l'orage ; et nous verrons un peu,
Si l'on refusera de me faire justice,
Justice? c'est trop peu. Je veux qu'on m'applaudisse,
Non que ma vanité s'abaisse à recevoir
Un encens pour un trait qui ne fut qu'un devoir :
Mais enfin, dans un siècle égoïste et barbare,
Où le crime est d'usage et la vertu si rare,
Je prétends qu'un arrêt, en termes solennels,
Cite mon innocence en exemple aux mortels.

PHILINTE, *riant.*

La méthode, en effet, serait toute nouvelle.

ALCESTE

En serait-elle donc et moins juste et moins belle ?

PHILINTE

Mais comment voulez-vous, obligé de partir...

ALCESTE

Mon bien reste ; et plutôt que de me démentir,
J'en emploierai la rente et le fonds, je vous jure,
A sauver à l'honneur une mortelle injure.
J'attends un avocat, et je vais l'en charger ;
Et vous, en ce moment, qui voulez m'obliger,
Par la protection d'un oncle que j'honore,
Que je connais beaucoup, j'ajoute même encore
Digne du noble poste où j'apprends qu'on l'a mis ;
Gardez-vous, je vous prie, au moins, mes chers amis,
De souiller par vos soins la beauté de ma cause ;
S'il faut d'un tel crédit que votre main dispose,
Que ce soit par clémence, ou pour aider des droits,
Que ne peut protéger la faiblesse des lois.

SCÈNE VII

ÉLIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE

ALCESTE

Te voilà ? tu viens seul ?

DUBOIS

Ah ! monsieur, quel message !

ALCESTE

Quoi donc ?

DUBOIS

Si vous saviez...

ALCESTE

Parle sans verbiage.

DUBOIS

Je n'aurais jamais cru, puisqu'il faut achever,
Monsieur, un avocat si pénible à trouver.

ALCESTE

En vient-il un enfin ?

DUBOIS

Donnez-vous patience.

ALCESTE

Morbleu !...

DUBOIS

Je viens, monsieur...

ALCESTE

Et d'où ?

DUBOIS

De l'audience.

ALCESTE

Eh bien ?

DUBOIS

Vous m'avouerez qu'en un semblable cas,
C'était un bon moyen d'avoir des avocats.

ALCESTE

Finis, bavard.

DUBOIS

J'arrive en une grande salle.
J'entre modestement, et sans bruit, sans scandale,
Parmi vingt pelotons d'hommes noirs ; doucement
J'adresse à l'un d'entre eux mon petit compliment.
Il avait un grand air, une attitude à peindre ;
Il m'a bien écouté ; je ne peux pas me plaindre.

ALCESTE

Abrège, impertinent.

DUBOIS

Là, sans faire le sot,
Ce que vous m'avez dit, je l'ai dit mot à mot.
Que croiriez-vous, monsieur ?...

ALCESTE

Parle.

DUBOIS

Il s'est mis à rire,
Non, vraiment, comme j'ai l'honneur de vous le dire,
A tous ses compagnons d'un et d'autre côté,
Il m'a conduit lui-même avec civilité ;
Et, dans moins d'un instant, autour de moi, sans peine,
Au lieu d'un avocat, j'en avais la centaine.
A trente questions j'ai fort bien répondu,
Et de rire toujours. Du reste, temps perdu,
Nul n'a voulu venir.

ALCESTE

Comment, maraud ! ..

DUBOIS

De grâce,
Attendez un moment. Alors d'une voix basse,
L'un des rieurs m'a dit : « Mon ami, voyez-vous
» Cet homme seul, là-bas, qui lit ? C'est, entre nous,
» L'homme qui vous convient. Abordez-le. » J'y vole :
C'est un homme assez mal vêtu ; mais la parole,
Il la possède bien, si je peux en juger.
Bref, nous sommes d'accord ; et pour vous obliger,
Il va venir ici ; j'ai dit votre demeure ;
Et vous allez le voir, monsieur, dans un quart-d'heure.

SCÈNE VIII

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

PHILINTE

Je vois, à son discours bien circonstancié,
Qu'un homme de rebut va vous être envoyé.

ALCESTE

Qu'importe ?

PHILINTE

Un ignorant, et quelque pauvre hère...

ALCESTE

Que mon opinion de la vôtre diffère !
Car il me plaît déjà.

PHILINTE, *riant.*

Je n'en suis pas surpris.

ALCESTE

Eh mon dieu ! laissez donc vos sarcasmes, vos ris,
Rentrons. Je suis à vous, monsieur, à l'instant même.
(Éliante sort.)
Et vous, monsieur, malgré la répugnance extrême,
Que pour un homme pauvre ici vous faites voir,
Sachez que, dans un temps si funeste au devoir,
Où rien n'enrichit mieux que le crime et le vice,
La pauvreté souvent est un heureux indice.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND

SCÈNE I

DUBOIS, L'AVOCAT

DUBOIS

Mon maître est sur mes pas : bientôt vous l'allez voir.
Mais, monsieur l'avocat, voulez-vous vous asseoir ?

L'AVOCAT

Non ; car je suis pressé. Retournez, je vous prie.
Comme, dans ce moment, le temps me contrarie,
Dites à votre maître, en grâce, de hâter
L'entretien qu'il demande.

DUBOIS

Oui, je vais l'exciter
(Il va et revient)
A venir... Voyez-vous ; certain tracas l'assomme...
Mais vous serez content ; car c'est un honnête homme.
(*Il sort*).

SCÈNE II

L'AVOCAT, *seul.*

Je ne peux retarder un si pressant secours.
Dans deux heures d'ici, j'ai rendez-vous ; j'y cours,
Et si l'on me procure une prompte audience,

Mon fripon n'aura pas tout le succès qu'il pense.
Rien n'est tel qu'un fripon, pour démêler d'abord
Le front d'un honnête homme. Et quelque grand effort
Que j'aie, à son aspect, pu faire sur moi-même,
Le fourbe a démêlé ma répugnance extrême.
Sa lettre me le prouve. Il est aisé de voir,
Que, si je ne me hâte, il trompe mon espoir.
Jusques au moindre mot, si je l'ai bien comprise,
Tout y montre son but... Mais que je la relise.

(Il lit la lettre d'une manière lente, bien articulée et réfléchie.)

« Après tout ce que je vous ai dit hier, monsieur » l'avocat, je ne vois pas pourquoi vous n'avez pas déjà » fait choix d'un procureur qui comprenne et hâte » comme il faut notre affaire. J'arriverai demain au » soir (aujourd'hui) de Versailles à Paris. Si, dans » la journée vous n'avez pourvu à cela, pour contrain- » dre sans retard le comte de Valancès au paiement de » son billet, et d'une manière convenable à bien lier ce » comte de Valancès, il faudra chercher d'autres moyens. » Je suis votre serviteur. ROBERT. »

(Il plie la lettre et la serre.)

Ah ! fourbe dangereux ! Robert, monsieur Robert,
Dans les crimes adroits vous êtes un expert.
Mais je vous préviendrai, pour peu qu'on me seconde.
On vient... Ça, pour remplir l'espoir où je me fonde,
Dépêchons...

SCÈNE III

DUBOIS, ALCESTE, L'AVOCAT

ALCESTE

Eh ! Dubois !... sors ; et fais qu'un moment
On me laisse tranquille en cet appartement.

(Dubois sort)

SCÈNE IV

ALCESTE, L'AVOCAT

ALCESTE

Aux périls du hasard, monsieur, sans vous connaître,
Je vous fais appeler, et j'ai bien fait peut-être ;
Car, si tout votre aspect est un parfait miroir,
Vous êtes honnête homme, autant que je puis voir.

L'AVOCAT

Monsieur...

ALCESTE

Ne croyez pas qu'ici je m'en informe,
De telles questions sont toujours pour la forme :
Et c'est dans le travail que je vais vous livrer,
Que je verrai de vous ce qu'il faut augurer.

L'AVOCAT

N'attendez pas non plus, monsieur, que je m'épuise
A vous persuader sur ma grande franchise.
Dès le premier abord, deux hommes ont le droit

De se juger entre eux sur ce que chacun croit :
C'est l'usage, au surplus. Je sais ce que je pense;
Et je n'arrache pas, monsieur, la confiance.

ALCESTE

Vous me plaisez ainsi Venons au fait Exprès ..

L'AVOCAT

Avant de me mêler, monsieur, à vos secrets,
Apprenez-moi s'il faut, sans délai ni remise,
Dans quelque objet pressant prêter mon entremise.

ALCESTE

Dans ce jour, tout à l'heure, à l'instant.

L'AVOCAT

Je ne puis
M'en charger.

ALCESTE

Savez-vous en quel état je suis,
Monsieur ? Et pouvez-vous, dans une telle affaire,
Sans trahir les devoirs de votre ministère,
Me refuser les soins que j'implore de vous ?
C'est une iniquité.

L'AVOCAT

Calmez votre courroux ;
A de nouveaux devoirs chaque fois qu'on m'appelle,
J'y vole avec plaisir, je puis dire avec zèle ;
Et c'est pour le prouver que je me trouve ici.
Tous ceux que j'entreprends, je les remplis. Aussi,
Quand l'esprit d'une affaire ou mon temps m'en éloignent

Il n'est point de motif ni de loi qui m'enjoignent
De me charger, sans choix, de soins embarrassants,
Pour négliger alors les plus intéressants.

ALCESTE

L'affaire qui me touche est pressée, importante ;
Arrivé cette nuit, je pars demain. L'attente
Peut être dangereuse.

L'AVOCAT

Une même raison
Dans deux heures au plus m'appelle en ma maison.

ALCESTE

Ah ! monsieur, est-ce donc la chaleur noble et forte
Qui devrait animer les gens de votre sorte ?

L'AVOCAT

Mais, monsieur...

ALCESTE

On devrait, par une expresse loi,
Défendre à l'avocat de disposer de soi.

L'AVOCAT

Je suis flatté, vraiment, de cette préférence.
Qui vous fait...

ALCESTE

Vous avez gagné ma confiance,
Et c'est en abuser.

L'AVOCAT

De grâce, différons...

ALCESTE

Mais vous prendrez ma cause, ou parbleu ! nous verrons.

L'AVOCAT

Monsieur, daignez m'entendre; et loin que ces murmures
Puissent dans mon esprit passer pour des injures,
Loin de m'en offenser, peut-être ce courroux
Détermine à l'instant mon estime pour vous.
Et, s'il faut en donner une preuve certaine,
Apprenez seulement le motif qui m'enchaîne,
Et qui, pour quelques jours, du moins pour aujour-
M'empêche, à vos désirs, de prêter mon appui. [d'hui,

(Avec chaleur)

Vous allez décider du zèle qui me pousse,
Et si c'est justement que monsieur se courrouce
Quand je refuse un temps que je viens d'engager,
Pour parer, sans retard, au plus pressant danger.

ALCESTE

Voyons, monsieur, ce ton me frappe et m'intéresse.

L'AVOCAT

Je tais dans mon récit, et par délicatesse,
Les noms des deux acteurs d'un obscur démêlé,
Où l'un est le voleur et l'autre le volé :
Car j'ignore, après tout, quelle en sera la suite.
Un homme, à moi connu par sa lâche conduite,
Sans probité ni mœurs, un homme qu'autrefois
Je sauvai par pitié de la rigueur des lois,

Qui n'eut jamais de bien ni de ressource honnête,
Avant-hier vient à moi, me dit en tête à tête
Qu'une somme montant à deux cent mille écus,
Portée en un billet, en termes bien conçus,
Est due à lui parlant. La signature est vraie,
J'en suis sûr, et voilà, monsieur ce qui m'effraie ;
La dette ne l'est pas : je vais vous le prouver.

ALCESTE

O grand dieu !...

L'AVOCAT

Cependant, je ne sais où trouver
L'homme trop confiant qui signa ce faux titre,
Que je tiens en mes mains, sans en être l'arbitre.

ALCESTE

Mais vous savez le nom de ce monsieur ?

L'AVOCAT

D'accord.
J'ai demandé, cherché, couru partout d'abord ;
On ne sait quel il est ; deux jours n'ont pu suffire,
Et le fripon adroit refuse de m'instruire,
Jusqu'à ce qu'un éclat, finement ménagé,
Me tienne en un procès à sa cause engagé.

ALCESTE

C'est un grand malheureux.

L'AVOCAT

Il se repent, sans doute,
De m'en avoir trop dit, et veut changer de route.

ALCESTE

Le traître!

L'AVOCAT

Écoutez-moi, monsieur ; vous allez voir
La parfaite évidence en un crime si noir.
Je dis crime à la lettre, et je n'en veux de preuve
Qu'un seul trait du fripon pour me mettre à l'épreuve.
Car, me voyant enfin quelque peu soupçonneux,
Après certains détails et... même des aveux,
Pour se faire appuyer à poursuivre son homme,
Il m'ose offrir un tiers pour ma part dans la somme...
J'ai caché devant lui mon indignation,
Et gardé le silence en cette occasion,
Pour sauver, s'il se peut, d'une ruine sûre
Un homme qui, sans doute, à cette fraude obscure
Ne s'attend nullement, non plus qu'à son malheur,
Et croit n'avoir signé qu'un titre sans valeur,
Quelque simple mandat ou bien quelque quittance.

ALCESTE

Vous me faites frémir En cette circonstance,
Que ne dénoncez-vous soudain au magistrat
La manœuvre et le cœur d'un pareil scélérat ?

L'AVOCAT

Eh ! monsieur, en ceci, ma certitude intime
Suffit-elle à la loi pour attester un crime?
Cette loi le protège, et je crains aujourd'hui
De le forcer lui-même à s'en faire un appui.

Contraint par le péril à plus d'effronterie,
Il soutiendrait l'éclat de cette fourberie;
Et de ce mauvais pas en procès converti,
L'opprimé ne pourrait tirer aucun parti.

ALCESTE

Que ferez-vous, monsieur ? Je vous vois fort en peine.

L'AVOCAT

Il me reste à trouver la demeure certaine
De l'homme que menace un semblable billet.
Le fripon est rusé ; ma lenteur lui déplaît ;
J'ai peur que de ma main bientôt il ne retire
Son titre frauduleux... Je n'ai rien à lui dire ;
A des gens moins au fait, moins délicats que moi,
Ce billet peut passer ; et, dans ce cas, je voi
De fort grands embarras.

ALCESTE

Quelle est votre ressource ?
Ne puis-je vous aider de mes soins, de ma bourse ?
Car sur votre récit je me sens en courroux,
Et je prends à l'affaire intérêt comme vous

L'AVOCAT

Monsieur .. un homme en place... un ministre propice,
Qui, sans bruit, sans éclat, sans forme de justice,
Manderait devant lui le faussaire impudent,
Pour éclaircir le fait d'un ton sage et prudent,
A prévenir le coup réussirait peut-être.

Je n'hésiterais pas, en ce cas, à paraître.
A mon aspect lui seul, le fourbe confondu,
Tout rempli d'épouvante et se croyant perdu,
Se trouverait sans voix, sans détours, sans défense,
Et l'aveu de son crime obtiendrait la clémence.

ALCESTE

Fort bien imaginé ! .. Je peux vous y servir.

L'AVOCAT

Inconnu, sans crédit, je ne peux réussir
Dans ce projet sensé, mais dangereux peut-être,
Si, sans ménagement, je me faisais connaître.
On m'en promet ce soir un moyen positif,
J'ai rendez-vous bientôt pour ce pressant motif,
Et voilà les raisons qui m'empêchent de prendre
Tous les soins que de moi vous aviez droit d'attendre.

ALCESTE, *vivement.*

Ne parlons plus de moi ; c'est pour un autre jour.
Nous nous verrons. Je songe à votre heureux détour
Pour confondre un méchant .. J'ai, je crois, votre affaire.

L'AVOCAT

Vous, monsieur ?

ALCESTE

Grand crédit auprès du ministère.

L'AVOCAT

Est-il possible ? Vous !

ALCESTE

Non pas moi : mes amis.

L'AVOCAT

Quelle rencontre !

ALCESTE

Allez où vous avez promis,
Et revenez, monsieur, s'il se peut, dans une heure.
Je ne sortirai pas, et pour vous je demeure ;
Écrivez votre adresse ici pour achever,
Car les gens tels que vous sont rares à trouver.
Dubois ?

SCÈNE V

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS

ALCESTE

(A Dubois, qui entre.)
Servez monsieur. *(A l'avocat.)* Je vole à l'instant même
Vous chercher un appui dans votre stratagème.
Que vous me comblez d'aise en vos soins obligeants !
Ah ! grâce au ciel, il est encore d'honnêtes gens

(Il sort.)

SCÈNE VI

DUBOIS, L'AVOCAT

DUBOIS

Que faut-il à monsieur ?

L'AVOCAT

Papier, plume, écritoire.

DUBOIS

Je comprends. Vous allez barbouiller du grimoire,
Et nous n'en sommes pas quittes de ce coup-ci.
Nous en avons reçu notre soûl, Dieu merci !
Je comptais, chaque jour, sur un paquet énorme...
Et toujours on disait : « Monsieur, c'est pour la forme. »

L'AVOCAT

Hâtez-vous, je vous prie.

DUBOIS

(Il va et revient.)

Ah ! pardon. Croyez fort
Que je ne pense pas que vous ayez grand tort.
Lorsque les chicaneurs, que Dieu puisse confondre !
Vous attaquent ; vraiment, il faut bien leur répondre,
Rendre guerre pour guerre et papier pour papier.
A qui la faute ? à vous ? non pas, c'est au métier.

L'AVOCAT

Vous m'arrêtez ici, mon ami ; donnez vite.

DUBOIS

Du papier ! Vous allez en avoir tout de suite.

(Il va chercher du papier.)

L'AVOCAT, *à lui-même.*

A ce nouvel appui me serais-je attendu ?
Que je me sais bon gré de m'être ici rendu !
Cet homme m'a fait voir une âme non commune.

DUBOIS

Pardon, encore un coup, si je vous importune ;

Je ne puis vous servir, monsieur, à votre gré.
Vous écrivez toujours sur du papier timbré,
Et nous n'en avons pas.

L'AVOCAT

Eh ! non, en diligence
Donnez-m'en quel qu'il soit.

DUBOIS, *s'en allant.*

C'est une différence.

L'AVOCAT

A cet air de candeur, j'y vois de ce côté,
Pour aller à mon but, plus de célérité.
Quel zèle véhément !...

DUBOIS, *apportant ce qu'il faut pour écrire.*

Voici sur cette table
Ce qu'il vous faut, monsieur.
(*L'avocat écrit, et Dubois, un peu éloigné, continue.*)
Quel procès détestable !
Nous suivra-t-il partout ?... jugez donc ! de courir
Trente postes, au moins, sans pouvoir en sortir
J'aimerais mieux, je crois, faire une maladie :
On guérit, ou l'on meurt!

L'AVOCAT, *de sa table.*

Dites-moi, je vous prie,
Le nom de votre maître.

DUBOIS

Oui-dà... je ne sais point
Tous ses titres.

L'AVOCAT

Son nom ? C'est assez de ce point.

DUBOIS

Monsieur Jérôme Alceste.

(L'avocat écrit.)

L'AVOCAT

(Il se lève.)

Il suffit. Sans remise,
Vous rendrez à monsieur mon adresse précise.

DUBOIS

Il l'aura dans l'instant.

(L'avocat sort.)

SCÈNE VII

DUBOIS, *seul.*

Il faut la lui porter.

SCÈNE VIII

DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE, *en entrant, à Dubois.*

Vous prenez donc plaisir à m'impatienter?

DUBOIS, *à Alceste.*

Monsieur ?

ALCESTE

Que me veux-tu ?

DUBOIS, *donnant l'adresse.*

Voilà ..

ALCESTE, *la prenant.*

Sors et me laisse.

(Dubois sort.)

SCÈNE IX

ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

Vous vous en chargerez, j'en ai fait la promesse.

PHILINTE

J'en suis fâché pour vous : mais je promets bien, moi,
De ne pas m'en mêler. Alceste, en bonne foi,
N'est-il donc pas étrange et même ridicule
Jusques à cet excès de pousser le scrupule ?
Et que vous regardiez comme un devoir formel
Ce zèle impatient et plus que fraternel,
Qui vous fait, sans réserve, avec tant d'imprudence,
Offrir à tout venant votre prompte assistance ?
Sur ce pied, vous aurez de l'occupation :
Et vous en trouverez souvent l'occasion.

ALCESTE

Pas tant que je voudrais ; et quelque bien qu'on fasse,
C'est peu, si d'un bienfait on ne choisit la place ;
Mais quand l'homme d'honneur vient pour vous implorer,
Lui refuser la main, c'est se déshonorer.
Et c'est ici surtout, dans cette affaire même,
Que vous allez aider la probité suprême.

Mon avocat m'enflamme. Et bien que de mon cœur
Je fasse un jugement digne en tout de l'honneur,
Fort au-dessus de moi je tiens cet honnête homme,
D'autant plus élevé que moins on le renomme.
Et quel êtes-vous donc, si ce que j'en ai dit,
Si l'horreur du forfait dont j'ai fait le récit,
Si le péril touchant de l'homme qu'on friponne,
Tout étrangère enfin que nous soit sa personne,
Ne vous émeuvent point, vous laissent endurci,
Jusques à refuser le peu qu'il faut ici ?
Car de quoi s'agit-il, Philinte, au bout du compte ?
Qu'un oncle qui vous aime et qui vous a fait comte,
Un oncle, homme de bien, qui, j'en suis assuré,
D'une bonne action, pour lui, vous saura gré,
Que cet oncle, en un mot, fasse, à votre prière,
Un acte généreux, facile et nécessaire.
Ah ! lorsque je compare à votre grand pouvoir
Cette facilité, le fruit d'un tel devoir,
Je ne saurais, morbleu ! me mettre dans la tête,
Que vous puissiez avoir la moindre excuse honnête.
Refusez Je vous compte avec ces inhumains,
Qui d'un bienfait jamais n'ont honoré leurs mains,
Et qui, sur cette terre en leur lâche indolence,
La fatiguent du poids de leur froide existence.

PHILINTE

De ce feu véhément, unique en ses excès,

N'attendez, n'espérez, Alceste, aucun succès
Le devoir...

ALCESTE

Un refus ?

PHILINTE

Clair et net, je vous jure.

ALCESTE

Adieu : votre amitié me serait une injure.

PHILINTE

Écoutez, s'il vous plaît...

ALCESTE

Eh ! que me direz-vous,
Pour excuser l'horreur ?...

PHILINTE

Oh ! s'il faut du courroux,
Et sortir hors des gonds, à son tour, pour répondre,
On aura de l'humeur et de quoi vous confondre.
J'entends, je vois, je sens l'objet dont il s'agit,
Et par tous ses côtés, et dans tout son esprit.
Mais faut-il pour cela, suivant votre marotte,
Dans les événements faire le don Quichotte ?
Un homme est malheureux ; aussitôt tout en pleurs,
Jetez-vous comme un sot à travers ses malheurs,
Et, pour prix de vos soins et de votre entremise,
Vous aurez votre part du fruit de sa sottise.
Oui, sottise ; souvent : oui, monsieur ; et du moins,
Je vois qu'elle est ici claire dans tous les points.

L'homme imprudent pour qui votre cœur sollicite,
Dans son revers fâcheux n'a que ce qu'il mérite.
Un fripon trouve un sot ; et, par un lâche abus,
Lui surprend un billet de deux cent mille écus.
Tant pis pour le perdant! il paiera ses méprises :
Car on ne fit jamais de pareilles sottises.

ALCESTE

Ne se trompe-t-on pas et n'est-on pas trompé ?

PHILINTE

Non, jamais à ce point.

ALCESTE

Avez-vous échappé
Vous, monsieur, constamment, toujours, à l'imposture ?

PHILINTE

Toujours. Et si jamais, mon cher, je vous le jure,
On me surprend avec cette dextérité,
Je ne m'en plaindrai pas ; je l'aurai mérité.

ALCESTE

Mais cet homme est perdu, ruiné, sans ressource.

PHILINTE

Eh bien ! c'est un trésor qui changera de bourse.

ALCESTE

Quelle horreur !

PHILINTE

Mais, pas tant que vous l'imaginez.

ALCESTE

Vous me faites frémir !

PHILINTE

Ah ! frémir !. . devinez,
(Vous, monsieur, qui savez la fin de toutes choses)
Ce qu'il peut résulter des plus injustes causes !
Tout est bien.

ALCESTE

Savez-vous que vous extravaguez ?

PHILINTE

Tout est bien, et le fait qu'ici vous alléguez
De cette vérité peut prouver l'évidence.
L'adresse avec succès a volé l'imprudence :
C'est un mal. Eh bien ! soit. Que le vol soit remis ;
Le mal restera mal toujours ; il est commis.
Que le fripon triomphe, il lui faut des complices,
Des agents, des suppôts : par mille sacrifices,
De mille parts du vol il sera dépouillé ;
Le trésor coule et fuit : distribué, pillé,
Il se disperse : enfin, par un reflux utile,
La fortune d'un homme en enrichit deux mille.
Un sot a tout perdu, mais l'Etat n'y perd rien.
Ainsi j'ai donc raison de dire : Tout est bien.

ALCESTE

O mœurs !

PHILINTE

O clarté ! moi je prêche ici...

ALCESTE

Des crimes !

Je ne veux pas répondre à ces lâches maximes.
Vous fûtes mon ami. .

PHILINTE

Quand on se voit pressé.

ALCESTE

J'en suis honteux pour vous.

PHILINTE

Dites embarrassé.

ALCESTE

Embarrassé ! grand Dieu !... Si sur votre paresse
Je ne jetais l'affront que vous fait votre adresse,
Si ces principes-là conduisaient votre cœur,
Je ne vous verrais plus qu'avec des yeux d'horreur.
Et voilà donc comment les heureux de la terre
Savent se dispenser du bien qu'ils peuvent faire !
Tout est bien, dites-vous ? Et vous n'établissez
Ce système accablant, que vous embellissez
Des seuls effets du crime et des couleurs du vice,
Que pour vous dispenser de faire un bon office
A quelque infortuné, victime d'un pervers !
Allez, pour vous punir d'un si cruel travers,
Je ne voudrais vous voir qu'un instant en présence
De cet infortuné réclamant la vengeance
Et du ciel et des lois, au moment douloureux
Qu'il se verra frappé de ce coup désastreux.
Ses cris, son désespoir, sa famille affligée,

Sa probité, peut-être, à ses biens engagée,
Verriez-vous tout cela d'un œil sec et cruel ?

PHILINTE

Je lui dirais : « Mon cher, votre état actuel,
» Croyez-moi, chaque jour, est l'état de mille autres.
» Tel homme était sans biens et s'enrichit des vôtres.
» Vous les aviez, pourquoi ne les aurait-il pas ?
» Rappelez la fortune et courez sur ses pas.
» Quand vous l'aurez, craignez qu'on ne vous la dérobe;
» Vous n'êtes qu'un atome et qu'un point sur le globe.
» Voulez-vous qu'en entier il veille à votre bien ?
» Il s'arrange en total ; » en total tout va bien.

ALCESTE

Non, je ne croyais pas, je dois enfin le dire,
Que la soif de mal faire allât jusqu'au délire.
Je ne sais plus quel mot pourrait être emprunté
Pour peindre cet excès d'insensibilité,
Cet esprit de vertige et ces lueurs ineptes
Qui réduisent ainsi l'égoïsme en préceptes.
Tout est bien ? insensés ! Eh ! vous ne pouvez pas
Sans toucher votre erreur faire le moindre pas.
Tout est bien ? Oui sans doute en embrassant le monde,
J'y vois cette sagesse éternelle et profonde,
Qui voulut en régler l'immuable beauté ;
Mais l'homme n'a-t-il point sa franche liberté ?
Ne dépend-il donc pas d'un impudent faussaire

De ne pas friponner ainsi qu'il veut le faire ?
Ne tient-il pas à vous de prêter votre appui
A l'homme infortuné qu'on ruine aujourd'hui ?
Ne tient-il pas à moi, sur un refus tranquille,
De vous fuir à jamais comme un homme inutile ?
Or, on peut faire ou non le bien comme le mal.
Si nous avons ce droit favorable ou fatal,
Dans ce que l'homme a fait, au gré de son caprice ;
Or donc, tout n'est pas bien ; ou vous niez le vice.
Parmi les braves gens, loyaux, sensibles, bons,
Il faudrait donc aussi des méchants, des fripons,
Dans l'optimisme affreux que votre esprit épouse ?
De sa perfection la nature est jalouse,
Sans doute, et c'est toujours le but de ses bienfaits ;
Mais nous ne sommes pas comme elle nous a faits.
Moins nous avons changé, plus nous sommes honnêtes,
Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.
Laissez ce faux système à ces vils opulents,
Qui, jusque dans le crime, énervés, indolents,
Dans la mort de leur cœur sommeillent et reposent
Loin des maux qu'ils ont faits et des plaintes qu'ils cau-
Eh quoi ! si tout est bien, à ce cri désastreux, [sent.
Que va-t-il donc rester à tant de malheureux,
Si vous leur ravissez jusques à l'espérance ?
Vous endurcissez l'homme à sa propre souffrance :
Il allait s'attendrir, vous lui séchez le cœur.

Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur.
Ah ! je n'ose plus loin pousser cette peinture.
Pour le bien des humains et grâce à la nature,
Aux erreurs de l'esprit la pitié survivra.
L'homme sent qu'il est homme ; et, tant qu'il sentira
Que les malheurs d'autrui peuvent un jour l'atteindre,
Il prendra part aux maux qu'il a raison de craindre.
Quoi qu'il en soit enfin, voulez-vous m'obliger ?
A servir ces gens-ci puis-je vous engager ?
Solliciterez-vous votre oncle ?

PHILINTE

Mais de grâce,
Observez donc, Alceste...

ALCESTE

Au fait. Le temps se passe :
Mon homme va venir. Répondez.

PHILINTE

Je ne vois. .

ALCESTE

Monsieur, le voulez-vous, pour la dernière fois ?

PHILINTE

Mais vous êtes pressant d'une étrange manière :
Il est mille raisons, qu'avec pleine lumière
Je peux vous exposer : raisons fortes pour nous ;
Mais on ne peut jamais s'expliquer avec vous.

ALCESTE

Ah ! juste ciel ! pourquoi, dans mon inquiétude,
Cherchais-je des amis, de qui l'ingratitude...

SCÈNE X

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE

ALCESTE, *à l'avocat, et vivement*

Venez. Voilà monsieur, dont je vous ai parlé,
Qui peut finir d'un mot un fâcheux démêlé,
Qui se dit mon ami, que l'égoïsme abuse
Jusques à se parer d'une honteuse excuse,
Pour ne pas engager un oncle, son soutien,
Ministre généreux, vraiment homme de bien,
A servir un projet aussi simple qu'honnête.
A le persuader je perds en vain la tête ;
Sur son âme intraitable et qu'à présent je voi,
Prenez, si vous pouvez, plus d'ascendant que moi.

L'AVOCAT

Je ne puis d'aucun droit appuyer ma demande ;
Et ma crainte pourtant ne fut jamais plus grande.
En sortant j'ai trouvé, monsieur, sur mon chemin,
Cet ami qui devait me procurer demain
L'entretien et l'appui d'un homme d'importance ;
Il remet à huit jours cette utile audience.
Le temps fuit, le mal vole, et dans ces vils détours,
Le crime peut asseoir son succès en huit jours
Je reviens vous conter cet accident funeste ;
Car votre âme à présent est l'espoir qui me reste.

ALCESTE

Eh bien ! Philinte, eh bien !

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Monsieur, je n'ose pas
Vous prier, à mon tour; mais de mon embarras
Si vous êtes instruit, comme vous devez l'être,
Un malheur aussi grand vous touchera peut-être.
Peut-être, répandu dans un monde élevé,
Plus que monsieur, d'hier seulement arrivé,
Plus que moi, qui n'ai pu rechercher quelque trace
Qu'auprès de quelques gens d'une moyenne classe;
Peut-être, dis-je, vous, monsieur, vous connaîtrez
L'homme à qui l'on surprit ce billet. Vous verrez.

(Il tire son portefeuille, et fait mine de chercher le billet)

Je consens, sur la foi d'une exacte prudence,
A vous faire du tout entière confidence;
Vous allez voir...

PHILINTE

Non, non, monsieur; je ne veux pas
Pénétrer ces secrets : ils sont trop délicats.

L'AVOCAT

Cependant...

PHILINTE

Jugez mieux de ma délicatesse.

ALCESTE, *tendant la main.*

Mais, voyons...

PHILINTE, *le retenant.*

Non, mon cher; les gens dans la détresse
Ne sont pas satisfaits que des yeux étrangers

Pénètrent leurs besoins ainsi que leurs dangers.
La curiosité peut-être vous attire;
Mais, si vous le lisez, soudain je me retire.
(*A l'avocat, qui resserre son portefeuille avec une confusion douloureuse.*)
Monsieur, sans me mêler de fait, ni d'entretien,
Au péril qui ne doit me regarder en rien,
Je vous observerai qu'un homme raisonnable,
D'une honteuse affaire et fort désagréable,
Ne doit pas épouser les soins infructueux.
Et vous voyez déjà cet ami vertueux,
D'abord impatient jusqu'à l'étourderie
Par ce premier aspect d'une friponnerie,
Qui, grâces au secours de la réflexion,
Vous éconduit vous-même en cette occasion.
Sagesse naturelle et louable...

ALCESTE

J'enrage.
Je me sèche d'humeur à ce honteux langage,
Comble d'égarement des hommes vicieux,
De s'étayer du mal qui vient frapper leurs yeux,
De pratiquer ce mal, d'en être les apôtres,
Parce qu'il fut commis et pratiqué par d'autres!

PHILINTE

Cet autre dont je parle, homme incroyable et prompt,
A fait ce qu'il faut faire et ce que tous feront.

Et, sans trop m'ériger en censeur, je demande
A monsieur que voilà, dont la chaleur est grande
Pour divulguer à tous, par excès de pitié,
Un secret important qui lui fut confié;
Je demande si, vu le poste qu'il occupe,
Il est tout-à-fait bien, pour sauver une dupe,
Un sot, un maladroit, à lui très inconnu,
De trahir le client, secrètement venu
Vers lui, dans cet espoir et dans cette assurance
Qu'un avocat ne peut tromper sa confiance?

ALCESTE, *en fureur.*

Vous tairez-vous, Philinte?... Ah ! c'en est trop... grand [Dieu!
Allons, il faut mourir, il n'est point de milieu,
Quand on voit ces détours, ces défenses subtiles...
Oh, morbleu !... c'est ici le venin des reptiles...
Quoi ! pour autoriser l'insensibilité,
Blâmer la vertu même en sa sublimité !
Sachez donc...

L'AVOCAT, *avec dignité.*

Non, monsieur, c'est à moi de répondre
Au reproche étonnant qui ne peut me confondre.
Les discours, je le vois, deviendront superflus;
Quand on sent bien son cœur, on ne dispute plus;
Et lorsqu'à cet excès l'esprit peut se méprendre,
On doit se retirer pour n'en pas trop entendre.

(Il sort.)

SCÈNE XI

ALCESTE, PHILINTE

PHILINTE, *suivant de l'œil et avec dépit l'avocat qui sort.*

Qu'est-ce à dire ?... ce ton... ces grands airs de vertu...

ALCESTE

Il fait bien. Vous n'avez que ce qui vous est dû.
Raillez l'homme de bien, aimables gens du monde ;
Il vous reste toujours cette trace profonde,
Ce trait désespérant qui, dans vos cœurs jaloux,
Pour vous humilier, s'enfonce malgré vous.
Adieu. N'attendez pas, monsieur, que je vous prie.
Je vais voir Éliante ; et son âme attendrie
Deviendra notre appui. Par un lâche conseil,
Plus endurci, toujours à vous-même pareil,
Faites donc échouer cet espoir qui me reste :
Et comptez bien alors sur la haine d'Alceste.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ÉLIANTE, PHILINTE

PHILINTE

Mon neveu, comme vous, avec facilité,
Mon cœur sait exercer des actes de bonté :
Mais, pour des étrangers alors qu'on s'intéresse,
N'allons pas, s'il vous plaît, jusques à la faiblesse.

ÉLIANTE

Appelez-vous ainsi ce zèle attendrissant,
Cette noble chaleur d'un cœur compatissant ?
Alceste m'a touché ; ses paroles encore
M'offrent un vrai malheur, monsieur, que je déplore.
Je tremble du danger que court un inconnu,
Comme si le pareil nous était survenu.

PHILINTE

Il faut sur cet objet réfléchir davantage,
Pour un rien l'on s'enflamme ; un rien nous décourage.
Et sans doute, changeant et d'avis et de loi,
Vous serez le premier à penser comme moi.

ÉLIANTE

Dans vos opinions, distinguez, je vous prie,
Le sentiment, monsieur, de la bizarrerie ;

Vous me surprenez fort, en confondant ainsi
L'âme sensible et bonne, et le cœur rétréci.
On doit peu s'y tromper, cependant, et je trouve
Un intérêt si vif dans l'effet que j'éprouve,
Dans mes sentiments vrais et bien appréciés,
Je changerai si peu, quoi que vous en disiez,
Qu'avec nouvelle instance ici je vous conjure
De satisfaire Alceste.

PHILINTE

Oh ! non ; je vous le jure.

ÉLIANTE

Allez trouver mon oncle.

PHILINTE

Impossible.

ÉLIANTE

Du moins,
Laissez à mes plaisirs l'embarras de ces soins.

PHILINTE

Non, non, mon neveu, non. D'une affaire suspecte,
En aucune façon, détournée ou directe,
De grâce, obligez-moi de ne pas vous mêler.

ÉLIANTE

Il suffirait d'un mot.

PHILINTE

C'est toujours trop parler,
Quand ce mot gratuit ne nous est pas utile.

ÉLIANTE

Quoi ! faut-il ?...

PHILINTE

Je le vois, votre esprit indocile
Feint de ne pas sentir ma solide raison,
Et l'intérêt commun de toute ma maison.
Aurions-nous donc ici plus d'intérêt qu'un autre?
De quoi nous mêlons-nous? est-elle donc la nôtre,
Cette piteuse affaire où par cent ennemis
Je verrais mon repos peut-être compromis?
Du dangereux faussaire et de sa vile agence,
Ne puis-je pas enfin exciter la vengeance?
Je le dis à regret; mais, malgré ses penchants,
Si l'on blesse les bons, épargnons les méchants :
Leur courroux clandestin dure toute la vie.
Mais une autre raison forte, et qui me convie
Plus que tout autre encore à de fermes refus,
C'est que de sa faveur il faut craindre l'abus.
Quand on a du crédit, c'est pour nous, pour les nôtres,
Qu'il faut le conserver sans le passer à d'autres :
On n'en a jamais trop, pour que, de toute part,
On aille l'employer et l'user au hasard,
Son affaiblissement n'arrive que trop vite;
Vous voulez le rebours de tout ce qu'on évite.
Comme si la coutume en effet n'était pas,
Au lieu de porter ceux qu'on jette sur vos bras,
Pour si peu de crédit qui vous tombe en partage,
D'être prompt au contraire à prendre de l'ombrage

De toute créature et de tout protégé,
Par qui l'on pourrait voir ce crédit partagé,
Soit pour les détourner, ou pour les mettre en fuite.
Voilà sur quels motifs je règle ma conduite.
Je pense et vois le monde, et dis, de vous à moi,
Qu'il faut, pour vivre heureux, se replier sur soi.

ÉLIANTE

Pouvez-vous ?...

PHILINTE, *sèchement.*

Il suffit. Que notre ami s'emporte,
C'est en vain ; ma prudence est ici la plus forte :
De son prix, je le sais, il peut disconvenir :
J'agis au gré du monde, et je veux m'y tenir.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

ÉLIANTE, *seul.*

Je ne le vois que trop, c'est ainsi que l'on pense.
En est-on plus heureux ? Quelle triste prudence,
De vouloir s'isoler, de se lier les mains,
Et d'étouffer son cœur au milieu des humains !

SCÈNE III

ALCESTE, ÉLIANTE

ÉLIANTE

Nous avons fait, Alceste, une vaine entreprise.

Je ne puis vous aider ; car mon âme soumise
A compris les raisons qui fondent son refus.
Oui, j'avais trop promis. Mon esprit est confus...

ALCESTE

Monsieur, sur vos bons soins je ne forme aucun doute.
Allons, puisqu'on agit de la sorte, j'écoute
Le seul cri de mon cœur et son noble penchant.
Je vais trouver votre oncle ; oui, moi, moi, sur le champ,
Et, quelque risque enfin que je coure moi-même
A me montrer à tous, quand un arrêt suprême
Menace dans ces lieux ma liberté...

ÉLIANTE, *alarmé.*

Comment !
Vous exposer ainsi ?

ALCESTE

Plus de retardement !
Si de mes ennemis la force m'environne,
Ils verront à quel prix je livre ma personne,
Et j'aurai le plaisir d'ajouter cet affront
Aux mille autres encore imprimés sur leur front,
Que j'éprouvai toujours leur noire violence,
Dans le moment précis d'un trait de bienfaisance.
Il fera beau me voir, sauvant un inconnu,
Par la main des méchants dans les fers détenu.

ÉLIANTE

Nous ne permettrons pas que, par excès de zèle,
Vous couriez le danger...

ALCESTE

La fortune cruelle
Peut disposer de moi tout comme il lui plaira.
Votre oncle m'est connu, son cœur m'écoutera.
Et j'en obtiendrai tout; j'en suis sûr, oui, j'y compte.
Je serais bien fâché d'épargner cette honte
Au traître de Philinte, à qui je ferai voir,
Malgré tous les périls, comme on fait son devoir.

ÉLIANTE

Non, je vais le trouver...

ALCESTE

Remontrance inutile.

ÉLIANTE

Attendez...

ALCESTE

Il verra que le bien est facile
Au cœur qui veut le faire.

ÉLIANTE

Alceste, réprimez...
Voyons encor Philinte... Ah Dieu!... vous m'alarmez.

(Il sort avec promptitude.)

SCÈNE IV

ALCESTE, *seul.*

Qu'importent mes dangers? Je tente l'aventure.
Oui, je vais demander des chevaux, ma voiture.

Mon honnête avocat avec moi peut venir,
En deux heures de temps je lui fais obtenir...

SCÈNE V

ALCESTE, LE PROCUREUR

ALCESTE

Que vous plaît-il, monsieur ?

LE PROCUREUR

C'est à vous, je présume,
Qu'en vertu de mon titre et suivant la coutume,
Il faut que je m'adresse en cette occasion,
Monsieur, pour un billet dont il est question ?

ALCESTE

Un billet ?

LE PROCUREUR

Oui, monsieur ; constituant la somme
De deux cent mille écus.

ALCESTE

Ah !... c'est un honnête homme,
Dont je fais très grand cas, qui vous envoie ici ?

LE PROCUREUR

Précisément.

ALCESTE

Il faut...

LE PROCUREUR

Le payer.

ALCESTE

Qu'est ceci ?

LE PROCUREUR

C'est un billet, monsieur, qu'il faut payer sur l'heure.

ALCESTE

Qui? moi?

LE PROCUREUR

Vous; n'est-ce pas ici votre demeure?

ALCESTE

Oui; qui donc êtes-vous, monsieur, à votre tour?

LE PROCUREUR

Je me nomme Rolet, procureur en la cour.

ALCESTE

N'est-ce pas pour l'affaire importante et pressée,
Qui de mon avocat occupe la pensée?
Et ne s'agit-il pas d'un billet clandestin,
Dont ce monsieur Phénix m'a parlé ce matin?

LE PROCUREUR

Oui, monsieur Ce billet, ou bien lettre de change,
Au gré de ma partie en mes mains passe et change.
Maître Phénix n'est plus chargé de ce billet;
Et c'est moi qui poursuis le paiement, s'il vous plaît.

ALCESTE

Quoi donc? mon avocat de cette grande affaire...

LE PROCUREUR

Ne se mêlera plus, et n'a plus rien à faire.
C'est moi qui mieux que lui, soigneux et vigilant,
Me saisis de la cause; et, grâce à mon talent,

L'effet sera payé, croyez-en ma parole,
Sans quartier, ni retard, ni grâce d'une obole.

ALCESTE

Serait-il bien possible ?

LE PROCUREUR, *avec importance.*

Et j'ai des amis chauds.

ALCESTE

Mais savez-vous, monsieur, que ce billet est faux ?

LE PROCUREUR, *faisant le courroucé.*

Qu'est-ce à dire ? Et quels sont ces discours illicites ?
Prenez garde, monsieur, à ce que vous me dites.
Il y va de bien plus que vous ne le pensez,
A tenir devant moi ces discours insensés.
Il y va de l'honneur. Comment ! une imposture ?
Il est faux ? Et peut-on nier la signature ?

ALCESTE

Qu'importe à ce billet, comme à sa fausseté,
La signature enfin, avec sa vérité ?

LE PROCUREUR

Ah ! vous en convenez, même après ce scandale ?
Vous la confessez vraie, exacte, originale ?
Ah ! je suis enchanté de voir, par ce détour,
A qui j'ai, pour le coup, affaire dans ce jour !
Je ne m'étonne plus de cette négligence
De ce maître Phénix à commencer l'instance.
Digne et belle action d'un homme délicat !

Il s'en charge en secret, et c'est votre avocat!
Prévarication! collusion perfide!
Mais vous avez en tête un procureur rigide,
Un homme, grâce au ciel, pour ses mœurs renommé,
A poursuivre la fraude, en tout, accoutumé,
Qu'on ne corrompra pas, dont le regard austère
A la mauvaise foi ne laisse aucun mystère.

ALCESTE, *furieux.*

Impudent personnage, as-tu bientôt fini!
Je ne sais qui me tient que tu ne sois banni
Loin de moi, par mes gens, et selon tes mérites.

LE PROCUREUR

Violence!... Monsieur, l'affaire aura des suites.

ALCESTE

Sors, redoute l'excès de toute ma fureur.

LE PROCUREUR, *effrayé, regardant çà et là.*

Guet-apens, et déni d'un billet! quelle horreur!

ALCESTE

Ton billet? ah! plutôt que ta friponnerie
Tire le moindre gain de cette fourberie,
Rien ne me coûtera pour ta punition,
Et j'y sacrifierai, s'il le faut, un million.

LE PROCUREUR

Tant mieux!... Nous allons voir si c'est ainsi qu'on ose
Insulter, outrager, dans la plus juste cause,
Un homme, comme moi, d'honneur, de probité.

ALCESTE, *hors de lui.*

Dubois ! Germain ! Picard !...

SCÈNE VI

ALCESTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS

ALCESTE, *à ses gens.*

Avec célérité,
Sans pitié, chassez-moi cet homme, tout à l'heure ;
Et qu'il ne puisse plus souiller cette demeure.

(*Les laquais avancent sur le procureur.*)

LE PROCUREUR, *effrayé.*

Monsieur ! .. Monsieur !...

SCÈNE VII

ALCESTE, PHILINTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS

PHILINTE, *accourant.*

Eh bien ! quel est donc ce fracas ?

LE PROCUREUR, *l'implorant.*

Monsieur !... Monsieur ! ..

PHILINTE

Que vois-je ? Et quels fâcheux éclats !

(Aux laquais qui entourent le procureur, et cependant hésitent à l'aspect de Philinte).

Dubois, retirez-vous.

(*Les gens sortent*).

SCÈNE VIII

ALCESTE, PHILINTE, LE PROCUREUR

LE PROCUREUR, *à Philinte.*

Monsieur, je vous atteste
Contre cet attentat insigne et manifeste !

PHILINTE, *à Alceste.*

Eh ! mon cher, qu'est ceci ?

ALCESTE, *furieux.*

Laissez-moi ; mes transports,
Ma colère n'ont pas de termes assez forts

LE PROCUREUR, *faisant le courroucé.*

Je viens pour un billet que monsieur me dénie,
En osant me traiter avec ignominie.

PHILINTE

Un billet ?

LE PROCUREUR

Bon billet de deux cent mille écus.

PHILINTE

Ah ! je commence à voir...

ALCESTE

De vos lâches refus
Voyez-vous maintenant la suite déplorable ?
Mon avocat n'a plus ce billet détestable :
Et le voilà tombé dans les mains d'un fripon

LE PROCUREUR

Vous l'entendez, monsieur ?

PHILINTE, *à Alceste.*

Cette fois, tout de bon,
Vous perdez la cervelle ; et votre humeur s'emporte
A de fâcheux excès et d'une étrange sorte.

ALCESTE

Et comment faites-vous pour voir de ce sang-froid
Toute perversion de justice et de droit ?
Félicitez-vous bien de votre indifférence ;
En voilà de beaux fruits en cette circonstance :
Un fourbe sans pudeur que son pareil défend ;
Un homme ruiné, le crime triomphant ;
Et, parmi tant d'horreurs, l'effet le plus étrange,
C'est qu'il semble que l'ordre encore les arrange.

PHILINTE, *bien froidement et ricanant.*

Ne vous y trompez pas, et c'est l'ordre en effet
Qui dans le fond préside à tout ce qui se fait ;
Et vous verrez, monsieur, que, malgré vos murmures,
En ceci, tout ira suivant mes conjectures.
Le grand malheur enfin pour se tant gendarmer,
Comme si l'univers tendait à s'abîmer !
Je plains les maux d'autrui, mais, au vrai, cette affaire,
Dans la somme des maux, me semble une misère.
C'est un billet de fait ? D'abord on plaidera ;
Et puis, au bout du compte, enfin on le paiera.
C'est la règle, la loi ; qui signe ou répond, paye,
Et je ne vois là rien, rien du tout, qui m'effraye.

LE PROCUREUR

Monsieur prend bien l'affaire ; et j'ose demander,
Moi dont le devoir est d'instruire, de plaider
Pour les infortunés sans appui, sans refuge,
Si j'ai tort ou raison ? Je vous en fais le juge.
On a fait un billet : j'en prétends la valeur...

ALCESTE

Insidieux agent, votre homme est un voleur.

LE PROCUREUR

C'est ce qu'il faut prouver.

PHILINTE, *au procureur.*

Monsieur, laissez-le dire ;
Faites votre métier. On vient de vous élire ;
Poursuivez donc l'affaire, et vous aurez raison.

ALCESTE

Ferme ! excitez-le encore à tant de trahison.
Je n'y saurais durer ; et dans ce qui m'arrive,
Je ne puis plus tenir ma colère captive.
Ne voyez-vous donc pas, ou feignez-vous enfin
De ne pas voir le but de cet homme, plus fin
Et plus fourbe, à jeu sûr, des pieds jusqu'à la tête,
Que mon sage avocat lui-même n'est honnête ?
Il ne le sait que trop, que le billet est faux.

LE PROCUREUR

C'est un fait que je nie.

PHILINTE, *à Alceste.*

Excès de vos défauts,

De demander aux gens plus de droiture d'âme,
Plus de sincérité que la loi n'en réclame.

LE PROCUREUR

Qu'on ose m'insulter ainsi devant témoin !
On verra.

ALCESTE

Si je l'ose ? Oui, traître, de tes soins
Tu sais bien quel sera le prix ! Mais je proteste
D'en rendre la noirceur publique et manifeste ;
Oui, moi-même au procès ..

PHILINTE

Eh bien ! y pensez-vous ?
Comment ! vous engager dans la cause ?

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

C'en est trop. Ecoutez...

ALCESTE

Il n'est rien que j'écoute.

PHILINTE

Le dépit est bizarre, et c'est trop fort aussi.

ALCESTE

Rien, rien, je plaiderai.

PHILINTE

Parbleu ! non.

ALCESTE

Parbleu ! si.
Qui m'en empêchera ?

PHILINTE, *jouant le sentiment.*

Moi, monsieur, qui déplore
Ce projet insensé. J'ajoute même encore
Que la saine raison, les égards, la pitié
Commandent à mon cœur bien moins que l'amitié.
Par le sentiment seul ma prudence animée
Devant ce zèle ardent tient mon âme alarmée...
De crainte... de regret je me trouve saisi.

ALCESTE, *avec dégoût.*

Quel langage étonnant avez-vous donc choisi ?
Vous, effrayé d'un trait qui me comble de joie ?
Et pensez-vous, monsieur, que sottement je croie
A tous ces faux semblants de sensibilité ?
Non, non, elle n'a point ce langage apprêté.
Quittez ou démentez ces grimaces frivoles,
Mais par des actions, et non par des paroles.
Avouez-moi plutôt que je vous fais rougir ;
Que mon zèle confond votre refus d'agir ;
Et que, par un dépit rongeur qui vous accuse,
Vous souffrez d'un bienfait que votre âme refuse,
Voilà votre état vrai, voilà ce que je crois,
Et comment la vertu ne perd jamais ses droits.
Plus d'explication Et vous, agent honnête,
Nommez-moi, pour répondre au combat qui s'apprête,
Nommez-moi du billet dont vous êtes porteur,
Le traître créancier et le faux débiteur,
Vous n'avez pas encore une pleine victoire.

PHILINTE, *au procureur.*

Non, ne le nommez pas, monsieur, veuillez m'en croire.

ALCESTE

Je veux l'apprendre, moi.

PHILINTE

Vous ne le saurez pas.

LE PROCUREUR

Messieurs, je n'entends rien à de pareils débats.
Les noms dont il s'agit, dont l'enquête m'étonne,
Monsieur les sait fort bien.

ALCESTE

Qui ? moi ?

LE PROCUREUR

Mieux que personne.

ALCESTE

Comment ?...

LE PROCUREUR

Le débiteur, c'est vous...

ALCESTE

Moi ? scélérat !

LE PROCUREUR, *cherchant son carnet.*

Vous. En voici la preuve en ce brief contrat,
Souscrit dans la teneur d'une lettre de change,
Au seul profit d'*Ignace-André-Robert.*

PHILINTE, *surpris.*

Qu'entends-je ?

Robert ? Un intendant de maison ?

LE PROCUREUR

Je le sais.

Monsieur son débiteur, comte de Valancés.

PHILINTE, *avec effroi.*

Qu'avez-vous dit ?... Comment ?... Monsieur, prenez-y
Comment ?... [garde !

LE PROCUREUR

Sans le prouver, jamais je ne hasarde
Aucun fait ; et voici ..

PHILINTE, *avec une force effrayante.*

Savez-vous que c'est moi ?

LE PROCUREUR

Comte de Valancés ?

PHILINTE

Moi-même.

ALCESTE, *étourdi.*

Vous ?... Eh quoi !...
Qu'est ceci ?

LE PROCUREUR, *montrant de ses deux mains le billet qu'il tient avec précaution.*

Vous devez en cette conjecture
Connaître donc ce titre et votre signature.

PHILINTE, *avec le cri du désespoir.*

O grand Dieu ! c'est mon seing !

ALCESTE

Le vôtre ? Juste ciel !

PHILINTE, *vivement, à Alceste.*

Comte de Valancés; c'est mon nom actuel ;

Et le traître Robert est un fripon insigne,
Qu'avec une rigueur dont il était bien digne,
Depuis quinze ou vingt jours j'ai chassé de chez moi ;
C'est lui qui m'a surpris le billet que je voi.

ALCESTE, *avec terreur.*

Vous ?

PHILINTE, *vivement, au procureur.*

Billet faux, monsieur, que vous devez me rendre.
Ah ! gardez-vous, au moins, d'oser rien entreprendre !

LE PROCUREUR

Je ne connais ici que mon titre.

(Philinte se jette dans un fauteuil, accablé par son désespoir.)

ALCESTE

Oh ! morbleu !
C'est vous que le destin, par un terrible jeu,
Veut instruire et punir... O céleste justice !
Votre malheur m'accable, et je suis au supplice ;
Mais je ne prendrais pas, moi, de ce coup du sort,
Cent mille écus comptant... Eh bien, avais-je tort ?
Tout est-il bien, monsieur ?

PHILINTE, *se levant avec fureur.*

Je me perds... je m'égare ..
O perfidie !... ô siècle et pervers et barbare !...
Hommes vils et sans foi ! Que vais-je devenir ?...
Rage!... fureur!... vengeance!... il faut... on doit punir...
(Le procureur file pour se sauver ; il va le saisir.)
Exterminer . Monsieur... restez, sur votre tête !

LE PROCUREUR

Comment ? et de quel droit est-ce que l'on m'arrête ?

PHILINTE

Vous répondrez du mal que vous allez causer.

LE PROCUREUR

J'y consens.

PHILINTE

Mon déni doit vous désabuser.
Vous seriez compromis, l'honneur et votre place...

LE PROCUREUR

Bagatelle... Ceci n'a rien qui m'embarrasse.

ALCESTE, *au procureur.*

Sors donc ; fuis loin de nous.

LE PROCUREUR, *menaçant.*

Oui, je sors... à mon tour...
Il est tard, la nuit vient... demain il fera jour...

(*Il s'avance, pour sortir.*)

PHILINTE, *égaré.*

Eh ! Champagne ! à l'instant, les chevaux, la voiture...

LE PROCUREUR, *se retournant.*

Evasion subite !... à demain.

SCÈNE IX

ALCESTE, PHILINTE

PHILINTE, *désespéré, et s'abîmant dans un fauteuil.*

L'imposture
Peut-elle aller plus loin ?... Je ne sais où j'en suis.

ALCESTE

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Mes reproches, monsieur, seraient justes, je pense ;
Mais mon cœur les retient ; le vôtre m'en dispense.
Tout mérité qu'il est, le malheur a ses droits :
La pitié des bons cœurs, le respect des plus froids.
Mon âme se contraint, quand la vôtre est pressée.
Quand vous serez heureux, vous saurez ma pensée.
Allons nous consulter sur cette affaire-ci.
Je vais faire avertir mon avocat aussi.
Je souffre horriblement, et mon courroux s'enflamme.
Quant à vous. . profitez ; c'est le vœu de mon âme

(*Il va pour sortir : il voit que Philinte est abîmé dans sa douleur; la pitié le ramène ; il le prend par la main et l'emmène avec lui*)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ALCESTE, *se levant et s'asseyant avec inquiétude;*
DUBOIS.

DUBOIS

Je ne puis m'en cacher, foi d'honnête valet,
Je ne contredis point et veux ce qui vous plaît ;
Mais vous vous faites mal par ces façons de vivre ;
Voulez-vous vous tuer, vous n'avez qu'à poursuivre.

ALCESTE

Que viens-tu me conter ? Qu'on me laisse en repos !

DUBOIS

Je vous conte, monsieur, des choses à propos :
Départ précipité, poste et mauvaise route,
Et d'un ; ce sont deux nuits que tout cela vous coûte.
Vous passez la troisième à ranger vos papiers ;
Et celle-ci fait quatre : oui, quatre jours entiers
Que vous n'avez dormi. Et de quelle manière
Avez-vous donc encor passé la nuit dernière ?
Debout, assis, debout ; c'est un métier d'enfer :
Monsieur, pensez-y bien ; le corps n'est pas de fer.

ALCESTE

As-tu bientôt fini ton fâcheux bavardage ?

DUBOIS

Non, monsieur, battez-moi, si vous voulez. J'enrage
De vous voir ménager si peu votre santé ;
Et toujours pour autrui, par excès de bonté.
Rendre service ? Oui-da ; fort bien ! je vous admire ;
Mais il faut du repos, et je dois vous le dire.

ALCESTE

Peste soit de ta langue ! et ton maudit babil...

DUBOIS, *doucement.*

Allons, allons...

ALCESTE

Dubois ?

DUBOIS

Monsieur ?

ALCESTE

Quelle heure est-il ?

DUBOIS

Neuf heures du matin.

ALCESTE

Déjà ? Comment, encore
Ils ne sont pas venus ? Longtemps avant l'aurore
Ils avaient projeté d'être ici de retour.

DUBOIS

Il fallait vous coucher, et vous lever au jour.

ALCESTE

Ah ! pour le coup... vois donc... j'entends une voiture...

DUBOIS

Irai-je voir ?

ALCESTE

Oui, cours.

DUBOIS, *allant et revenant.*

J'y vais .. Par aventure
Si ce sont eux, faut-il leur dire...

ALCESTE

Que j'attends.

DUBOIS, *de même*

Bien... Je ne dirai pas que c'est depuis longtemps ?

ALCESTE

Non.

DUBOIS, *revenant encore.*

Qui dois-je avertir, monsieur, de votre attente ?
Est-ce monsieur Philinte, ou monsieur Eliante ?

ALCESTE

Ah ! que d'amusement ! Veux-tu bien décamper ?

DUBOIS

Tout ceci, c'est, monsieur, de peur de me tromper.
Les voilà tous les deux...

ALCESTE

Allons, sors.

(Dubois sort).

SCÈNE II

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

Eliante,
Voilà des embarras dépassant mon attente;

Et des peines d'esprit plus cruelles encor
Pour vous surtout, pour vous qui n'avez aucun tort,
Qui méritez si peu cet accident sinistre.
Eh bien, qu'a dit, qu'a fait, que pourra le ministre ?
Ce brave homme, je crois, n'a pas vu sans douleur,
Sans un vif intérêt, votre cruel malheur.

PHILINTE

Nous n'avons fait tous deux qu'un voyage inutile.

ALCESTE

Comment donc ?

ÉLIANTE, *se levant.*

Cher Alceste, il est assez facile
D'imaginer la part et l'intérêt que prend
Mon oncle à cette affaire : il est fort bon parent.
Mais trop tard, en effet, nous implorons son aide.
Votre moyen d'hier était un sûr remède,
Tant que votre avocat, par un concours heureux,
Avait entre ses mains ce billet dangereux ;
Mais aujourd'hui qu'il est entre les mains d'un autre,
Dans le parti du fourbe et très contraire au nôtre,
Mon oncle nous a dit et clairement fait voir
Que, même sans blesser les lois ni son devoir,
S'il prêtait à nos vœux sa secrète entremise,
On pourrait l'accuser d'une injuste entreprise,
Que nos vils ennemis feraient sonner bien haut
Pour appuyer leur cause et nous mettre en défaut.
Et l'honnête avocat qui nous servait de guide,
L'a trouvé, comme moi, plus prudent que timide.

ALCESTE

Mon avis est le même .. Et qu'en avez-vous fait
De mon cher avocat?

ÉLIANTE

Oh ! bien cher en effet.

ALCESTE

A travers les soucis que ce moment prépare,
Eliante, avouez que c'est un homme rare.

ÉLIANTE

Homme rare en tout point, et par sa probité,
Par son grand jugement, par sa simplicité,
Et sa science claire à quiconque l'écoute,
Et qui nous a frappés durant toute la route.

ALCESTE

Vous me faites plaisir. Qu'est-il donc devenu?

PHILINTE

Avant notre retour, un projet m'est venu,
Et je l'ai supplié de prendre un peu l'avance,
De venir à Paris lui seul en diligence,
Pour parer à la hâte à tout fâcheux éclat.

ALCESTE

Quel est donc ce projet?

SCÈNE III

ELIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE

DUBOIS, *annonçant.*

Monsieur votre avocat.

ALCESTE

Bon ! qu'il entre... *(Dubois sort.)*

SCÈNE IV

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE, *à Eliante.*

Monsieur, ce pénible voyage
Vous a fatigué fort, et je trouverais sage
Qu'en votre appartement, pendant tout ce propos,
Vous allassiez enfin prendre un peu de repos.
De ce qu'on aura fait nous saurons vous instruire.

PHILINTE

Il a raison, mon cher; allez.

ÉLIANTE

Je me retire. *(Il sort.)*

SCÈNE V

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Rolet n'est pas chez lui. J'ignore la raison
Qui, de si grand matin et hors de sa maison,
L'occupe et le retient avec inquiétude ;
Car c'est là ma remarque au train de son étude.
On l'attend, il y doit rentrer ; et j'ai laissé,
Pour l'appeler céans, un billet très pressé.
S'il vient, nous en aurons du moins ce bon augure,
Qu'il s'attend à traiter en cette conjecture.

ALCESTE

Quel est ce traitement dont vous voulez parler ?

L'AVOCAT

Monsieur se résoudrait, dit-il, au pis-aller,
En ce moment fâcheux, à faire un sacrifice.

ALCESTE, *à Philinte.*

Perdez-vous la raison ? Les lois et la justice !
Lorsqu'en un tel procès on se trouve engagé,
Le vice impunément sera-t-il ménagé ?
Perdez tout votre bien, plutôt qu'en sa faiblesse
Désavouant l'honneur et la délicatesse,
Votre cœur se résigne au reproche effrayant,
D'avoir encouragé le crime en le payant.
Que le crime poussé jusqu'à cette insolence,
Du glaive seul des lois tienne sa récompense !
Et ne lui donnons point, par la timidité,
L'espoir d'aucun triomphe ou de l'impunité.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Vous voyez, au parti que l'amitié conseille,
Que son opinion à la mienne est pareille.
Je vous l'ai dit, monsieur : un accommodement
Est un sage moyen que l'on suit prudemment,
Quand d'une et d'autre part, avec pleine assurance,
On peut d'un droit réel établir l'apparence ;
Et la faiblesse même alors peut, je le crois,
S'applaudir d'acheter la paix par quelques droits ;

Mais tout ce que monsieur vient de nous faire entendre,
Est ici, sans détour, le parti qu'il faut prendre.
C'est mon avis sincère ; et je ne doute point
Qu'en vous en écartant dans le plus petit point,
Que si vous exigez que j'entame et ménage
Un traité toujours fait avec désavantage,
On n'aille l'exiger ou fâcheux par le prix,
Ou fatal à vos droits pour l'avoir entrepris.

PHILINTE

Et dois-je tout risquer, monsieur ?

L'AVOCAT

J'ose répondre
Que le fourbe saura lui-même se confondre :
En marchant droit à lui nous saurons le braver,
Et sa friponnerie enfin peut se prouver.
Hier, j'en craignais bien plus l'effet et l'importance ;
Mais attentivement j'ai lu votre défense,
Les lettres, les états et les comptes nombreux
Qui parlent clairement contre ce malheureux.
L'affaire est, je le sais, longue et désagréable...

PHILINTE

Voilà précisément la crainte qui m'accable ;
Et quand je considère avec attention
Le fardeau qui m'attend en cette occasion,
Tant de soins à porter, d'intérêts à restreindre,
De gens à ménager et d'ennemis à craindre,

Tant de travail, de gêne et d'ennuyeux propos,
Je veux d'un peu d'argent acheter mon repos.

ALCESTE, *amèrement.*

Oui, suivez ce projet ; et, quoiqu'il me déplaise,
Vous mettez mon humeur et mon esprit à l'aise.
Vos jours voluptueux, mollement écoulés
Dans cet affaissement dont vous vous accablez,
Ce goût de la paresse où la froide opulence
Laisse au morne loisir bercer son indolence,
Sont les fruits corrompus, qu'au milieu de l'ennui
L'égoïsme enfanta, qui remontent vers lui
Pour en mieux affermir le triste caractère.
Mais aussi de ces fruits dérive leur salaire
Votre âme est tout orgueil, votre esprit vanité ;
La hauteur elle seule est votre dignité.
Du reste, anéanti, sans feu, sans énergie,
Vous immolez l'honneur à votre léthargie,
Et dupe des méchants, vous savez, sans rougir,
Marchander avec eux un reste de plaisir
Faites, faites, monsieur.

PHILINTE

Eh ! mon Dieu, cher Alceste,
Délivrons-nous soudain d'un embarras funeste,
Et donnons-nous le temps de suivre, à son signal,
La fortune propice à réparer le mal.

(*A l'avocat*)

Vous, monsieur, je vous prie, arrangez cette affaire.

SCÈNE VI

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE

DUBOIS, *avec humeur.*

Ce monsieur... procureur... il est là.

L'AVOCAT

Je vais faire
Tout ce qui dépendra de moi dans ce moment.

ALCESTE, *indigné.*

Ah ! je ne reste point à cet arrangement
Ce serait pour mon cœur un chagrin trop sensible,
Que l'aspect d'un pervers qui, d'une âme paisible,
Et sous cape riant des affronts qu'il a faits,
En triomphe remporte un prix de ses forfaits.

(Il sort.)

SCÈNE VII

L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE

PHILINTE

Je le suis, pour calmer cette humeur trop hautaine.
De grâce, terminez ce débat et ma peine.

(*Il sort, en faisant signe à Dubois, qui a attendu, d'introduire le procureur.*)

SCÈNE VIII

L'AVOCAT, LE PROCUREUR

LE PROCUREUR

Sur un billet de vous, que chez moi j'ai trouvé,

Malgré tout ce qui m'est en ces lieux arrivé,
J'ai bien voulu, monsieur, toujours bon, franc, honnête,
Avec vous cependant risquer un tête-à-tête
Voyons, expliquez-vous, que voulez-vous de moi ?

L'AVOCAT

Monsieur, connaissez-vous la probité, la foi,
La conduite, les mœurs et les moyens de l'homme
Qui réclame, en ce jour, une aussi forte somme ?

LE PROCUREUR

Ce n'est point mon affaire, et son titre suffit.

L'AVOCAT

Si l'on prouve le faux, et l'erreur de l'écrit...

LE PROCUREUR

C'est ce qu'il faudra voir...

L'AVOCAT

J'ai de sûres épreuves
Des tours de ce Robert...

LE PROCUREUR

Vous en auriez cent preuves,
Que m'importe ?... Qu'il soit honnête homme ou fripon,
Je m'en moque, dès lors que le billet est bon.

L'AVOCAT

Il ne l'est pas.

LE PROCUREUR

Chansons !

L'AVOCAT, *sévèrement.*

Malgré vous et les vôtres,
On vous fera bien voir...

LE PROCUREUR

Bah ! j'en ai vu bien d'autres.

L'AVOCAT

Et moi, je me fais fort de prouver...

LE PROCUREUR

Vous ?

L'AVOCAT

Oui, moi.

LE PROCUREUR

Que veut dire ceci ? Voyons, est-ce la loi
Qui jugera l'affaire ? Est-ce pour autre chose
Qu'ici je suis venu ? Déclarez-en la cause.
Expliquez-vous ; j'ai hâte. En un mot, si je viens,
C'est pour être payé, non pour des entretiens.

L'AVOCAT

Eh bien ! monsieur, parlez. Dites votre pensée.

LE PROCUREUR

Qui, moi ? je ne dis rien. Si la vôtre est pressée...

L'AVOCAT

A la bonne heure ; mais vous avez un pouvoir
Sans doute : proposez, monsieur, nous allons voir.

LE PROCUREUR

Proposer ?

L'AVOCAT

Oui, vraiment.

LE PROCUREUR

Allons, plaisanterie !

L'AVOCAT

Par là qu'entendez-vous ?

LE PROCUREUR

Eh ! non ; je vous en prie,
Vous vous donnez, je crois, des soucis superflus.

L'AVOCAT

Quoi !...

LE PROCUREUR

Vous êtes rusé ; on peut l'être encor plus.

L'AVOCAT

Je ne vous comprends pas...

LE PROCUREUR

Fi donc ! vous voulez rire.

L'AVOCAT

En honneur !...

LE PROCUREUR

Allons donc.

L'AVOCAT

Comment ?

LE PROCUREUR, *saluant.*

Je me retire.

L'AVOCAT, *le retenant.*

Un mot encor, monsieur, je puis vous assurer
Que je suis sans détour. Pourquoi délibérer
Pour vous ouvrir à moi ? pour me faire comprendre
Quel biais, après tout, ici, vous voulez prendre ?

LE PROCUREUR, *avec audace.*

Je ne biaise point ; jamais, en aucun cas :

Et je vous dis bien haut, comme à cent avocats,
Eussent-ils tous encor mille fois plus d'adresse,
Que je ne fus jamais dupe d'une finesse.
Vous êtes bien tombé, de vouloir en ces lieux
Tendre à ma bonne foi des pièges captieux !
Ah ! je vous vois venir ! vraiment je vous la garde :
Oui, sans doute, attendez qu'ici je me hasarde
A vous offrir un tiers ou moitié de rabais ;
Que j'aille innocemment donner dans vos filets,
Et séduit par votre air, qui me gagnera l'âme,
Convenir plus ou moins des droits que je réclame ;
Tandis que, mot à mot, du cabinet voisin,
Des témoins apostés en tiendront magasin :
Tandis que finement deux habiles notaires
Y dresseront un texte à tous vos commentaires.
Je vous le dis, monsieur : mais pour vous faire voir
Que je connais la ruse, autant que mon devoir.
(*Se tournant vers le fond et les portes, et criant :*)
Au reste le billet est bon, la cause est bonne ;
Tablez bien là-dessus, et je ne crains personne.

L'AVOCAT, *honteux et stupéfait.*

Mais, sur ce pied, pourquoi venir dans la maison ?

LE PROCUREUR

Si vous êtes si fin, devinez ma raison.

L'AVOCAT

Je ne connus jamais cet art, ni ce langage.

LE PROCUREUR

Cette raison pourtant est bonne ; c'est dommage.

L'AVOCAT

Il suffit : je ne veux ni ne dois la savoir.

LE PROCUREUR

On me tient pour m'entendre ; et moi je viens pour voir.

L'AVOCAT

Finissons, s'il vous plaît, un débat qui m'assomme.

LE PROCUREUR

(A part.)

Adieu donc ; on m'attend. Serviteur... Le pauvre homme

(Il sort.)

SCÈNE IX

L'AVOCAT, *seul.*

Et je lui céderais ? Un malhonnête agent,
Maître par sa vigueur d'un esprit négligent,
Mettrait donc à profit son coupable artifice,
Et l'équité timide obéirait au vice ?
Non, non. Je lui résiste ; et si l'on ne m'en croit,
Je ne partage pas l'affront fait au bon droit.

SCÈNE X

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE

L'AVOCAT, *en allant à eux.*

Inutile espérance, et ressource impossible !
Je n'ai vu qu'un cœur faux, et qu'une âme insensible,
(A Philinte).
Et si dans vos projets, monsieur, vous persistez,

Épargnez-moi l'aspect de tant d'iniquités.
J'ignore à quels égards une morale austère
Étend d'un avocat le noble ministère :
Mais lorsque je balance en cette affaire-ci,
La droiture tremblante implorant la merci
Du fourbe qui l'opprime, et le fourbe perfide
Qui montre à l'immoler une audace intrépide,
Il ne me reste plus dans ma confusion
Qu'à fuir pour dévorer mon indignation.

SCÈNE XI

ALCESTE, DUBOIS, L'AVOCAT, PHILINTE

DUBOIS, *accourant effrayé, à Alceste.*

Ah ! monsieur, qu'est ceci ? voici bien des affaires !

ALCESTE

Quoi donc ?

DUBOIS

Tout est perdu.

ALCESTE

Maraud ! si tu diffères...

DUBOIS

Sauvez-vous.

ALCESTE

Et pourquoi ?

DUBOIS

C'est qu'il faut vous sauver

ALCESTE

Qu'est-ce à dire ?

DUBOIS

A l'instant.

ALCESTE

Veux-tu bien achever ?

DUBOIS

Si j'achève, monsieur, on vous prend tout à l'heure.

ALCESTE

Qui me prendra ? Dis donc.

DUBOIS

Quittez cette demeure.

ALCESTE

Impertinent, au diable ! avec tous ces transports...

DUBOIS

Les escaliers sont pleins d'huissiers et de recors.

ALCESTE

Que dis-tu ?

DUBOIS

L'on vous cherche. . Ah ! je les vois paraître.
Une autre fois, monsieur, vous me croirez peut-être ?

SCÈNE XII

ALCESTE, UN COMMISSAIRE, UN HUISSIER, L'AVOCAT, PHILINTE, UN GARDE DU COMMERCE, RECORS, DUBOIS.

ALCESTE

Que vous plaît-il, messieurs?... parlez donc...avancez...

LE COMMISSAIRE

Je demande céans monsieur de Valancés.

PHILINTE

C'est moi.

LE COMMISSAIRE

Je viens, monsieur, et comme commissaire,
Pour veiller au bon ordre, et non pour vous déplaire ;

Je viens, dis-je, appelé par ma commission,
(*Montrant l'huissier.*)
Pour assister monsieur, dans l'exécution
De certaine sentence, à l'effet de capture,
Dont il va sur-le-champ vous faire la lecture.

PHILINTE

Quelle est cette insolence ? osez-vous bien, chez moi,
Venir avec éclat remplir un tel emploi ?

LE COMMISSAIRE

Monsieur... je vais partout où la loi me réclame.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Modérez, s'il vous plaît, les transports de votre âme.
Éclaircissons la chose, et nous verrons après.

ALCESTE, *à l'huissier.*

Eh bien ! lisez, monsieur. Voyons ces beaux secrets !

L'HUISSIER, *caricature ; il met ses lunettes, et lit :*

« A vous, *et cœtera...* Très humblement supplie
» Ignace André Robert, disant qu'avec folie,
» Au sieur de Valancés il prêta, dans un temps,
» La somme ou capital de six cent mille francs,
» Dont billet dudit sieur, joint à cette requête.
» Sur l'avis que déjà, par un trait malhonnête,
» Le susdit débiteur a quitté son hôtel,
» Et ce secrètement : dont un regret mortel
» Survient au suppliant, craintif pour sa créance ;
» Qu'en outre, par abus de trop de confiance,
» Le sieur de Valancés, de ruse prémuni,
» A pris son domicile en un hôtel garni,

» Lequel dit sieur encor, pendant la nuit obscure,
» A fait, pour s'évader, préparer sa voiture.

ALCESTE

Quelle horreur !

PHILINTE

Juste ciel !

ALCESTE

Fut-on plus effronté ?
Et comment ose-t-on de tant de fausseté
S'armer insolemment en face de son juge ?

L'AVOCAT

Contre de pareils traits il n'est point de refuge.

L'HUISSIER

Vous plait-il d'écouter le reste ?

L'AVOCAT

Poursuivez.

L'HUISSIER *lit.*

« Pour que du suppliant les droits soient préservés,
» Vu l'urgence du cas, péril à la demeure,
» Qu'il vous plaise ordonner que, sans délai, sur l'heure,
» Il sera fait recherche, avec gens assez forts,
» Dudit sieur Valancés, à l'effet, et par corps,
» D'assurer lesdits droits, et ce sans préjudice
» De la saisie entière, et par mains de justice,
» De tous ses biens, ainsi qu'il pourrait arriver,
» Partout où se pourront lesdits biens se trouver.
» Signé, Rolet. » Et suit, par forme de sentence,
Appointement, qui donne, au gré de l'ordonnance,

Loisir d'exécuter le susdit contenu.
Signifié par moi, *Boniface Menu.*

ALCESTE

Eh bien! que vous faut-il après ce verbiage ?

L'HUISSIER

Les six cent mille francs, sans tarder davantage,
Ou que monsieur nous suive à l'instant en prison.

PHILINTE

Marauds! voulez-vous bien sortir de ma maison ?

LE COMMISSAIRE, *s'interposant.*

Monsieur !... ah ! point de bruit.

ALCESTE, *à l'avocat.*

Quel moyen faut-il prendre ?

L'AVOCAT

Vers le juge avec eux je crois qu'il faut nous rendre.

PHILINTE, *à l'avocat.*

Qui, moi, monsieur ?

L'AVOCAT

Vous-même. Observez, s'il vous plaît,
Que le juge a parlé sur la foi de Rolet.
Sur son faux exposé, la justice en alarmes
Protège le mensonge et ses perfides larmes.
Rolet, dans sa requête, avec dextérité,
Donne à sa fourberie un air de vérité.
Vous quittez votre hôtel pour prendre cet asile,
Il vous montre rusé, même sans domicile ;
Vous allez à Versailles, il vous peint fugitif ;
La chose presse, il faut vous avoir mort ou vif.
Il tait adroitement la qualité de comte ;

Rien n'arrête Rolet. Par une fausse honte,
Ne résistez donc plus ; et la conclusion,
Au pis, sera, monsieur, de donner caution.

ALCESTE, *vivement.*

Ah ! sans aller plus loin, je présente la mienne.

PHILINTE

Ami trop généreux !...

L'HUISSIER

Oh ! qu'à cela ne tienne.
En blanc, j'ai pour ceci des actes différents.
(Il les tire de son carnet.)
Monsieur peut se nommer ; s'il est bon, je le prends.

L'AVOCAT, *prenant la formule en blanc.*

Donnez, Monsieur est bon. *(Il écrit.)*

ALCESTE

Mettez : Le comte Alceste.

LE COMMISSAIRE.

Qui, vous, monsieur ?

ALCESTE

Oui, moi.

LE COMMISSAIRE, *à l'huissier et au garde :*

Je vous promets, j'atteste
Que les biens de monsieur passent un million.

L'HUISSIER, *à Alceste.*

Signez.

ALCESTE

Avec plaisir.
(Il signe, et l'huissier prend l'acte.)

LE COMMISSAIRE, *à Alceste.*

Après cette action,
Vous me pardonnerez au moins, monsieur le comte,

Un éclaircissement qui vraiment me fait honte.
Vous vous nommez Alceste ?

ALCESTE

Oui, sans doute.

LE COMMISSAIRE

Seigneur
Du lieu de Mont-Rocher ?

ALCESTE

Justement.

LE COMMISSAIRE

En honneur !
Vous me voyez confus, on ne peut davantage.
Pourquoi m'a-t-on choisi pour un pareil message ?

ALCESTE

De quoi s'agit-il ?

LE COMMISSAIRE

J'arrive cette nuit
De votre seigneurie, où, sans éclat, sans bruit,
En vertu d'un décret, j'avais été vous prendre,
Et qu'ici j'exécute à regret, sans attendre.

L'AVOCAT

O grand dieu !

PHILINTE

Se peut-il ?

DUBOIS

Oh ! le traître maudit !

LE COMMISSAIRE

Monsieur, vous me suivez ?

ALCESTE

Oui-dà. Sans contredit.

PHILINTE

Alceste ! est-il bien vrai ? quel accident terrible !

ALCESTE

Quoi, monsieur ? Vous voyez enfin qu'il est possible
Que tout ne soit pas bien.

PHILINTE

Après un pareil coup,
Je suis désespéré... Que faire ?

ALCESTE

Rien du tout.

(*Au commissaire.*)

Monsieur, me voilà prêt. Menez-moi, je vous prie,

(*A l'avocat.*)

Au juge, sans tarder. Et vous qui, pour la vie,
Serez mon digne ami, vous, monsieur, suivez-moi.

(*Se retournant vers Philinte.*)

Je ne m'en prends qu'au vice, et jamais à la loi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ÉLIANTE, PHILINTE

PHILINTE

Vous ne voulez donc pas absolument m'entendre,
Monsieur, ou feignez-vous de ne pas me comprendre ?
Ne parlé-je pas clair ? Oui, je cours le hasard
De voir nos biens saisis, saisis de toute part ;
Et comme de ces biens la plus grande partie,
Parce qu'elle est à vous, peut être garantie,
Il est bon d'empêcher, et par provision,
La gêne et le tracas de cette invasion.
Et si vous ne venez, oui, vous-même en personne,
Opposer à la loi les droits qu'elle vous donne,
Quand bien même nos vœux auraient un plein succès,
Il faudra soutenir la longueur d'un procès ;
Et si l'on saisit tout une fois, la chicane
Saura bien reculer ce que la loi condamne.
Vos droits seront très bons, mais vos biens très saisis.
Prévenons donc les coups que l'on aurait choisis.
L'active avidité nous entoure et nous presse.
Tant qu'il reste à jouir, caressons la paresse :
Mais quand de tous côtés on se voit investi,
Il faut bien se résoudre à prendre son parti.

Hâtons-nous donc, monsieur, et prenons l'avantage.
Je compte vingt maisons à voir sans ce voyage ;
Notaires, avocats, agents à prévenir.
La moitié de Paris ensemble à parcourir.

ÉLIANTE

Je comprends très bien : mais, en mon âme éperdue,
Une voix plus puissante est encore entendue.
De vos précautions le but intéressant,
Fût-il encor, monsieur, mille fois plus pressant,
Je crois que les malheurs du généreux Alceste
Veulent nos premiers soins ; notre intérêt le reste.

PHILINTE

Que dites-vous, monsieur, et quel est ce discours ?
Lui fais-je, s'il vous plaît, refus de mes secours ?

ÉLIANTE

Vous rentrez seulement, et vous venez de faire
Une assez longue absence...

PHILINTE

Eh oui ! pour mon affaire.

ÉLIANTE

Et je vois que pour nous, inquiet, empressé,
A ce sincère ami vous n'avez pas pensé.
Oubliez-vous sitôt sa peine et ses services ?
Avez-vous fait pour lui d'assez grands sacrifices ?
Mon oncle, redoutez un peu moins vos dangers :
A qui fait son devoir les maux sont plus légers.
Rappelez, croyez-moi, votre cœur à lui-même ;
Et, malgré les efforts de ma tendresse extrême,

Ne laissez pas le soin à ma timide voix
D'exciter l'amitié, d'en retracer les lois.
Elle parle à votre âme, écoutez ses murmures,
Laissez pour aujourd'hui, dans leurs routes obscures,
Les méchants préparer leurs inutiles coups.
Alceste à leur fureur vient de s'offrir pour vous ;
Et quand, d'une autre part, on l'attaque, on l'arrête,
Seriez-vous le premier à détourner la tête ?
Allons le voir ; peut-être attend-il notre appui :
Nous serons pour demain ; mais Alceste aujourd'hui.

PHILINTE

Demain sera-t-il temps de prévenir l'orage ?
Et demain cependant, avec double avantage,
Débarrassé de soins, d'un cœur plus affermi,
Je pourrai, sans retard, voler vers mon ami.

ÉLIANTE

Vers votre ami, monsieur ! Comment, de votre bouche,
Ce nom peut-il sortir ainsi, sans qu'il vous touche ?
Et savez-vous quel sort le menace à présent ?
Ce qu'on a fait de lui, ce qu'il fait, ce qu'il sent,
Ce dont il a besoin... qu'il réclame peut-être ?
Eh ! devant lui, du moins, hâtons-nous de paraître ;
Et s'il peut être vrai qu'on peut l'abandonner,
Qu'il ne puisse, monsieur, du moins le soupçonner.
Sachez vous conserver l'honneur de son approche ;
Que son premier regard ne soit point un reproche.

PHILINTE

Mais déjà près de lui j'aurais porté mes pas,

Je m'y rendrais encor... Mais ne voyez-vous pas
Qu'une fois entraîné dans ses propres affaires,
Je m'interdis alors mille soins nécessaires ?
Nécessaires pour vous ! mais vous vous refusez
A juger sainement de nos périls. Pesez,
Mais pesez donc, monsieur, avec exactitude,
La gène, les soucis, l'ennui, l'inquiétude,
Qui vont nous assaillir, s'il faut que ma maison
Languisse sous l'effort de cette trahison.
Ah ! cette crainte seule à l'instant me décide.
Partons, voyons nos gens ..

ÉLIANTE

Ah ! je suis moins timide,
Ou bien moins courageux et plus faible que vous.
Mais de ces deux périls le nôtre a le dessous.
Mais l'image d'un homme, innocent de tout crime,
Arrêté dans vos bras, où, noble et magnanime,
Il se rend l'instrument de votre liberté,
Qui, par un jeu cruel de la fatalité,
Se voit chargé des fers dont sa main vous délivre,
Que vous laissez aller tout à coup, sans le suivre,
Que, depuis la douleur de ce coup imprévu,
Vous n'avez ni soigné, ni consolé, ni vu...
Ah ! monsieur, cette idée...

PHILINTE, *avec humeur.*

Un peu de complaisance
Mon neveu, s'il vous plaît. J'ai de votre éloquence

Déjà plus d'une preuve, et d'assez bons garants
Pour que, dans la chaleur de pareils différends,
Vous n'ayez pas besoin, soit zèle ou politique,
D'en étaler l'éclat pour faire ma critique.
Certes, vous m'étonnez dans vos façons d'agir :
Vos efforts ne tendront qu'à me faire rougir.

ÉLIANTE, *la larme à l'œil.*

Mon oncle ! pouvez-vous me faire un tel reproche ?
Pour me taire, il faudrait que j'eusse un cœur de roche.

PHILINTE

Mon neveu, pardonnez à mon juste dépit,
Et suivons notre affaire ainsi que je l'ai dit.

ÉLIANTE, *avec une soumission douloureuse.*

Allons, mon oncle.

PHILINTE

Allons. Champagne ! mon carrosse.
Nous allons commencer par le banquier Mendoce.

SCÈNE II

ÉLIANTE, L'AVOCAT, PHILINTE

ÉLIANTE, *courant à l'avocat*

Ah ! monsieur, vous voilà ? quittez-vous notre ami ?
Que fait-il ?...

L'AVOCAT

Sur son sort vos âmes ont gémi.
Mais je viens dissiper cette douleur cruelle,
Et vous apprendre au moins une heureuse nouvelle.
Il court au magistrat, comme vous le savez :
A peine devant eux sommes-nous arrivés ,

(Ils étaient deux ensemble) on le plaint, on l'accueille,
On l'instruit. Sur-le-champ, ouvrant son porte-feuille,
Sans proférer un mot, mais l'œil étincelant,
Votre ami leur remet un seul titre parlant.
Dès qu'il est lu : « Monsieur, soyez libre sur l'heure,
Lui dit le magistrat ; rendez à sa demeure
« La bienfaisance même. » Alceste radieux
Me dit : « Allons trouver l'agent pernicieux
» Qui poursuit nos amis. » Chez Rolet il rencontre
Robert : « Puisqu'à nos yeux cet infâme se montre,
» Volez vers nos amis ; instruisez-les de tout,
» Et, pour pousser enfin nos scélérats à bout,
» Revenez sur le champ avec monsieur Philinte.
» Il peut faire à Robert mettre bas toute feinte. »
Voilà ce qu'il m'a dit. Je viens donc vous chercher.

ÉLIANTE

O secours généreux ! Ah ! qu'il doit vous toucher,
Monsieur...

L'AVOCAT

Ne tardons pas ; cet espoir qui vous reste...

PHILINTE

Oui, mon carrosse est prêt ; venez.

SCÈNE III

L'AVOCAT, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ÉLIANTE

Que vois-je ? Alceste !...

PHILINTE

Est-ce vous, cher ami ?...

ÉLIANTE, *avec sentiment, prenant les mains d'Alceste.*

Vous n'imaginez pas
Ma joie à vous revoir.

ALCESTE

J'ai plaint votre embarras.
J'ai senti vos douleurs bien plus que mon outrage,
Monsieur ; et des pervers si j'ai trompé la rage,
Je bénis mes destins, assez favorisés
Pour réparer les pleurs que je vous ai causés.

PHILINTE

Comment se pourrait-il ?

ALCESTE, *criant d'exclamation cet hémistiche.*

Écoutez, je vous prie.

L'AVOCAT

J'ai tout dit...

ALCESTE

Poursuivons. Jamais, je le parie,
Il ne fut dans le monde un plus hardi méchant
Que ce lâche Robert, jadis votre intendant.
L'œil fixé sur le sien, j'ai beau de cent manières
Circonvenir son cœur, menaces ni prières
N'en viennent pas à bout ; et sa perversité
Dans l'œil de son agent puisant la fermeté,
Il m'ose tenir tête, avec une impudence
A lasser mille fois la plus forte constance.
Il fait plus : et prenant un langage imprévu,
Il m'ose, à moi, citer l'honneur et sa vertu.
Oh morbleu ! pour le coup la fureur me transporte.
Le fourbe veut sortir, j'empêche qu'il ne sorte ;

Les efforts de Dubois, à cette trahison,
De ses bruyants éclats remplissent la maison.
On accourt, on survient. Le front rouge de honte,
J'implore, à cris pressés, justice la plus prompte.
Bonne inspiration ! puisque, dès le moment,
Un commissaire, archers, sont dans l'appartement.
Ah ! fourbe, je te tiens, dis-je avec véhémence !
Le misérable encor fait bonne contenance.
Mais je n'hésite point ; et m'adressant alors
A l'homme que la loi rend maître en ce discors :
« On a commis, lui dis-je, un faux abominable.
» Dès longtemps la justice a frappé le coupable ;
» Nous avons de ce faux trente preuves en main,
» Il y va de la vie, et voici mon chemin.
» Si Robert, à l'instant, à l'instant ne me donne
» Le billet frauduleux, ainsi que je l'ordonne,
» Comme faussaire, ici, je le livre à la loi ;
» Je demande, je veux qu'on l'arrête avec moi ;
» Qu'un emprisonnement, jusqu'au bout de l'affaire,
» Au criminel des deux garantisse un salaire.
» C'est moi, moi, comte Alceste, HOMME DE QUALITÉ,
» Qui, sans aller plus loin, réclame ce traité. »
A ces mots, soutenus de ce que le courage
Peut donner d'énergie ainsi que d'avantage,
Le procureur affecte un scrupuleux soupçon.
Robert épouvanté fait bien quelque façon,

Et sous de vains propos sa crainte se déguise ;
Mais, infaillible effet d'une ferme franchise
Qui va droit au méchant, il succombe à cela :
On me rend le billet, et je l'ai : le voilà.

(Il donne sèchement le billet à Philinte.)

ÉLIANTE

Cher Alceste ! ô vertu ! quel zèle magnanime !

ALCESTE

Pour vous, toujours, monsieur, égal à mon estime ;
Et quand il éclatait, même hors de ces lieux,
Votre douleur, sans cesse, était devant mes yeux.

L'AVOCAT, *à Alceste.*

Combien de vos succès mon cœur vous félicite !

ALCESTE, *à l'avocat.*

Je le crois. Voulez-vous, monsieur, que je m'acquitte
D'en avoir par vos soins obtenu le moyen ?

L'AVOCAT

Monsieur. .

ALCESTE

Soyons amis

L'AVOCAT

Ce fortuné lien...

ALCESTE

L'acceptez-vous ?

L'AVOCAT

Monsieur, du plus vrai de mon âme.

ALCESTE

Eh bien, libre aujourd'hui d'une poursuite infâme,
Je retourne à ma terre, y voulez-vous venir ?

C'est là que l'amitié vous saura retenir :
Vous me convenez fort, nous y vivrons ensemble.

L'AVOCAT

C'est un bonheur de plus...

ALCESTE

Ah ! Tant mieux. Je ressemble
A quantité de gens, et j'ai de grands défauts ;
Vous les tempérerez, et j'aurai moins de maux.

PHILINTE, *à Alceste.*

Digne ami ! .. Quoi !...

ALCESTE, *l'éloignant du geste, et avec un mépris tempéré de dignité.*

Monsieur, de ce nom je suis digne,
Je le crois. Mais qu'ici votre cœur se résigne,
Pour jamais à ne plus appartenir au mien,
Ni par aucun discours ni par aucun lien.
Je vous déclare net, qu'à votre âme endurcie,
Nul goût, nul sentiment, et rien ne m'associe.
Je vous rejette au loin, parmi ces êtres froids,
Qui de ce beau nom d'homme ont perdu tous les droits,
Morts, bien morts dès longtemps avant l'heure suprême,
Et dont on a pitié pour l'honneur de soi-même.

ÉLIANTE

Cher Alceste, il craignait qu'un imprudent secours...

ALCESTE

Monsieur, avec regret je lui tiens ce discours,
Mais nos nœuds précédents sont ma louable excuse.

Quand j'abjure un ami, jamais je ne l'abuse.
Je le lui dis encor : ce nœud m'était sacré :
Mais je le romps dès lors qu'il l'a déshonoré.
Puisse la cruauté qu'il a pour ses semblables
S'adoucir chaque jour par vos vertus aimables !
Adieu ; je pars, monsieur, après cet entretien :
Qu'il regrette mon cœur, et se souvienne bien
Que tous les sentiments dont la noble alliance
Compose la vertu : *l'honneur, la bienfaisance,*
L'équité, la candeur, l'amour et l'amitié,
N'existèrent jamais dans un cœur sans PITIÉ.

(Il sort avec l'avocat.)

SCÈNE IV

ÉLIANTE, PHILINTE

ÉLIANTE, *affectueusement, allant à Philinte.*
O mon oncle!

PHILINTE, *confondu.*
J'ai tort.

ÉLIANTE
Ma tendresse demande
A vous dédommager d'une perte si grande.
Reposez-vous sur moi du soin de recouvrer
Un ami si parfait, que nous devons pleurer.

FIN DU PHILINTE DE MOLIÈRE.

MONSIEUR DE CRAC

DANS SON PETIT CASTEL

COMÉDIE, PAR COLIN D'HARLEVILLE

PERSONNAGES

M. LE BARON DE CRAC.
M. D'IRLAC, sous le nom de SAINT-BRICE, fils aîné de M. de Crac.
M. ANNIBAL DE CRAC, fils cadet de M. de Crac.
M. FRANCHEVAL, ami d'Annibal.
M. VERDAC, parasite.
THOMAS, laquais, jardinier et garde
JACK, page de M. de Crac.
LE MAGISTER du village.
Tout le village.

(La scène est au château de Crac, assez près de la Garonne.)

SCÈNE I.

SAINT-BRICE, *seul.*

Oui, des évènements j'admire le caprice :
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice !
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme ; et c'était.. qui ? Crac, mon père, il m'em-
Sans me connaître encore : en son petit château, [brasse
Où j'allais, il m'emmène, et j'entre *incognito*.

Je suis fort bien reçu de toute la famille.
Le papa me retient ; j'accepte, car je brille
Par mon humeur facile. Il est aimable et gai ;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai,
Cependant : le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent, pour hâbler .. que sait-on ?
Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon.
Parlons peu, mais tranchons : l'air aisé, le ton ferme,
Du front ; gardons surtout d'hésiter sur le terme.
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant ;
S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.
... Peut être est-ce manquer de respect au cher père ;
Mais le cœur paternel fera grâce, j'espère :
Puis on pardonne tout aux jours de carnaval :
Mais j'aperçois venir mon cher frère Annibal.

SCÈNE II

SAINT-BRICE, ANNIBAL DE CRAC

SAINT-BRICE

Ah ! je vous vois d'abord : c'est un heureux présage.
Déjà levé !

ANNIBAL, *avec l'accent.*

Mais oui, c'est assez mon usage.
Ici, grâce à l'emploi qué l'on fait dé ses jours.
Plus tôt on les commence et plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE

Rien de plus amusant que monsieur votre père.

ANNIBAL

Il est vrai qu'en parlant parfois il ésagère.

SAINT-BRICE

En effet, le papa ne s'en tire pas mal,
Il nous fit, hier soir, un conte sans égal.

ANNIBAL

Jé l'avouerai, mon père assez souvent s'amuse.
Mais sans dessein pourtant... Non pas qué jé l'escuse ;
Car moi, je n'aime rien qué la sincérité.

SAINT-BRICE

Ni moi ; pardon... j'ai cru, je me suis trop flatté,
Trouver entre nos goûts un peu de ressemblance.

ANNIBAL

Monsieur... si j'ose ici dire cé qué jé pense,
Entre nos traits, jé crois, il est quelqué rapport.

SAINT-BRICE

Eh bien ! je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

ANNIBAL

Oui, vous mé rappelez le souvenir d'un frère,
Que j'aimais tendrement pour son bon caractère :
Il sérait dé votre âge... Ah ! regrets superflus !
Cé frère si chéri probablement n'est plus ;
Dès longtemps nous n'avons dé lui nulle nouvelle.

SAINT-BRICE

Se peut-il? Que sait-on pourtant ? sa mort est-elle
Bien certaine? des gens que l'on crut morts souvent
Ressuscitent. Peut-être...

ANNIBAL

Eh ! mais s'il est vivant,
Il m'oublie, et cé coup né m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE

Vous oublier ? Oh non, cela n'est pas possible.

ANNIBAL

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE

En un mot, espérez ;
Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez

ANNIBAL

Jé né m'en flatte plus.

SAINT-BRICE

De l'absence d'un frère
En tout cas un ami console et sait distraire.
Le voici. Mais je vais troubler votre entretien :
Je crains d'être importun.

ANNIBAL

Monsieur, ne craignez rien.

SAINT-BRICE.

Vous permettez ? je reste. *(A part.)* Il me prend fantaisie
De donner au jeune homme un peu de jalousie.

SCÈNE III

LES PRÉDÉDENTS, M. FRANCHEVAL

FRANCHEVAL, *avec l'accent et le ton vif.*
(De loin, à part.)

Quel contré-temps ! encore avec cet étranger !
(Haut.)
Pardon, cher Annibal, on peut vous déranger.

ANNIBAL, *à Francheval.*

Eh ! pourquoi donc, mon cher, cette cérémonie ?

FRANCHEVAL

Jé né vous savez pas sitôt en compagnie ;
Sans quoi... l'on m'avait dit qu'avec votre papa,
Dès le matin, monsieur chassait...

ANNIBAL

On vous trompa.

FRANCHEVAL

Eh mais, jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, *froidement.*

Moi, je ne chasse guère :
Un aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL

C'est cé qui mé paraît ; et même j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs quand je suis arrivé.

SAINT-BRICE

Oui ; de parler de vous l'occasion est belle.

FRANCHEVAL

Jé vous suis obligé dé cet eccès de zèle.
Mais dé votré discours fus-jé seul lé sujet ?

SAINT-BRICE

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCHEVAL

Et vous, discret.

ANNIBAL

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'aperçois Verdac, et jé né l'aime guère.
Vous permettez, messieurs ? jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui ;

(Annibal sort.)

Et moi-même à monsieur je vais céder la place.
Vous pardonnez, j'espère ?

FRANCHEVAL

Au moins, un mot, dé grâce.
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir un seul instant?

SAINT-BRICE

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL

J'y compte.

SAINT-BRICE

Et moi, j'entends.
(*Il sort*)

SCÈNE IV

M. FRANCHEVAL, VERDAC

VERDAC

Jé crois que l'on mé fuit : et ma foi, jé soupçonne
Qu'Annibal ne fait pas grand cas de ma personne.

FRANCHEVAL, *de mauvaise humeur.*

Il a pour les flatteurs peu d'inclination.

VERDAC

D'autres n'ont pas pour eux la même aversion :
En flatteurs caressés cet univers abonde.
L'art dé flatter, mon cher , est vieux commé lé monde.
C'est un poison bien doux : or c'est l'essentiel
Que le papa le boive, et que, grâces au ciel,
Dans le cœur du varon il entre à la sourdine ;
Il m'aime enfin : et c'est chez lé papa qu'on dîne.

FRANCHEVAL

Comment pour un repas blesser la vérité !

VERDAC

Un bon répas jamais fut-il trop acheté ?
Et qué m'en coûté-t-il ? un peu dé complaisance.
Je n'ai pas avec lui besoin de médisance.
Il suffit dé lé croire : il hâble à chaque mot,

C'est sa manie : hé donc, jé serais un grand sot,
D'aller lé démentir sur une vagatelle.

FRANCHEVAL

Mais la délicatesse, enfin, nous permet-elle... ?

VERDAC

Votre délicatesse est bien peu de saison :
Quand on a bonne table, on a toujours raison ;
Aussi, jé crois d'avance à tout cé qu'il va dire.
S'il parle, j'applaudis ; jé ris dès qu'il veut rire.
Jé né suis pas sa dupe, et m'amuse *in petto ;*
Par là jé m'établis dans son pétit château,
Château qui n'est au fond qu'une gentilhommière :
Qué dis-je ! cé serait une simple chaumière ,
On y dîne, mon cher, on y soupe ; il suffit :
Crac en a lé plaisir, et j'en ai lé profit.

FRANCHEVAL. *(On entend un cor.)*

A merveille, monsieur ; mais j'entends grand tapage ;
Ah ! c'est notré chasseur avec son équipage.

VERDAC

Son équipage ? Oh, oui ! lequel est composé
D'un jardinier bonace, en garde déguisé,
D'un page, petit pauvre, errant dans la contrée,
Qué dé Crac affubla d'un morceau dé livrée.
Jack est essentiel. En cé pétit garçon,
On voit lé dindonnier, lé page et l'échanson.
Il s'acquitte assez bien surtout du dernier rôle.
Mais voici tout lé train ; il n'est rien de plus drôle.

(On entend le cor de plus près)

SCÈNE V

LES MÊMES, M. DE CRAC, THOMAS, JACK

(Quatre petits garçons, paysans armés de bâtons.)

M. DE CRAC, *gravement.*

Enfants, pétits laquais qué jé né loge pas,
Jé suis content : allez, jé paierai vos papas.
On né mé vit jamais prodigue dé louanges,
Mais ils ont rabattu comme des petits anges.

(Les petits garçons sortent.)

SCÈNE VI

M. FRANCHEVAL, M. DE CRAC, VERDAC, THOMAS, JACK

M. DE CRAC

Bonjour, messieurs.

VERDAC

Salut à monsieur lé varon

FRANCHEVAL

Serviteur.

VERDAC

Et la chasse ?

M. DE CRAC

On n'est point fanfaron.
Jé mé suis amusé comme un roi ; mais du reste,
Demandez à mes gens.

VERDAC

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC

Point du tout.

FRANCHEVAL

Vous aviez un beau temps.

M DE CRAC

En effet.

Jé n'en suis pas moins las ; car j'ai couru, Dieu sait !
Moi, jé né chasse point comme vos pétits maîtres.

(Il s'assied).

Page, mets bas ton cor, et viens m'ôter mes guêtres.

JACK, *avec l'accent.*

Oui, monsieur lé varon.

M. DE CRAC

Il est bien jeune encor.

VERDAC

Lé compère déjà donne fort bien du cor.

M. DE CRAC

Oh ! jé lé formerai. Songe bien à ma meute.

JACK

A votre ?... Monseigneur, jé n'ai point vu d'émeute.

M. DE CRAC

Jé veux dire mes chiens.

JACK

La chienne et lé pétit ?

J'entends.

M. DE CRAC

Mes chiens enfin. Faites cé qu'on vous dit.

(Jack sort)

SCÈNE VII

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, VERDAC THOMAS

M. DE CRAC
Pourquoi t'es-tu là bas si longtemps fait attendre,
Thomas ? Quel est le bruit qui se faisait entendre ?

THOMAS, *sans accent.*
C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC
Un soufflet ?

THOMAS
Oui, vraiment.

M. DE CRAC
Ah ! si je l'avais su !
Et dé qui donc ?

THOMAS
Dé qui ? mais de monsieur de Trape
En personne.

M. DE CRAC
A cé point lé jeune homme s'échappe ?

THOMAS
C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé :
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC
Mais on né vit jamais brutalité pareille.
(Il fait mine de sortir.)
Cadédis ! jé m'en vais lui parler à l'oreille.
(Il revient.)
Oui, l'un dé ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS
Parce qu'il part demain.

VERDAC

Eh ! mais à quel propos
Ce démêlé, pourquoi ?

M DE CRAC

Pour uné vagatelle,
Qui né mérite pas qué jé vous la rappelle.
Cé jeune homme prétend qué jé tire chez lui :
Suis-je dans lé cas, moi, d'avoir bésoin d'autrui ?

THOMAS

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC

Lé faquin est surpris qué l'on ait des voisins.
Au fait, lé comte et moi né sommes pas cousins.
Nous avons eu jadis une certaine affaire,
Dont lé pétit monsieur sé souviendra, j'espère.

VERDAC

Jé lé crois.

FRANCHEVAL

Dé céci jé n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC

La chose s'est passée entre lé comte et moi.
Jé né sais cé qué c'est dé prendre la trompette :
Mais jé vous l'ai mené, messieurs, jé le répète.

THOMAS.

Ma foi, cette fois-ci vous fûtes plus prudent.

M. DE CRAC

Quoi ! toujours mé commettre avec un impudent !
Dieu m'en garde ! mais quoi, laissons céla, dé grâce.
Jé suis on né peut plus satisfait dé ma chasse.
J'avais tué lévraux et perdreaux, Dieu merci,
Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte ?

M. DE CRAC

Eh ! quand tu récévais un bon soufflet du comte.

THOMAS

Il n'est plus de gibier ; ces messieurs sont témoins ..

M. DE CRAC

Verdac sait si j'en tue une pièce dé moins !

FRANCHEVAL

Dé lièvres cépendant la terre est dépourvue.

VERDAC

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS

C'est avoir bonne vue.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Votre histoire.

M. DE CRAC

Écoutez, jé... (*A Thomas.*) Qué fais-tu là, toi ?

THOMAS

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC

A quoi bon, l'ayant vu comme moi.

THOMAS

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC

Eh ! sors. (*Thomas sort.*)

SCÈNE VIII

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, M. VERDAC

M. DE CRAC

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, *à part.*
Comme il va s'en donner !
M. DE CRAC
Lé fait est très certain ;
Mais vous en douterez ; car tel est mon destin.
FRANCHEVAL
Vous permettez qu'on doute ?
M. DE CRAC
Il n'est rien dé plus drôle.
J'allais tranquillement, mon fusil sur l'épaule.
Zeste, un lièvre part.
VERDAC
Bon.
M. DE CRAC
Oh ! rien n'est plus commun :
Il ne m'arrivé pas d'en manquer jamais un.
Jé prends donc mon fusil : à tirer je m'apprête ;
Fr... un perdreau s'envole au-dessus dé ma tête.
FRANCHEVAL
Qué faire ?
M. DE CRAC
Un autre, alors, sé sérait contenté
Dé tirer l'un des deux.
VERDAC
Oh ! oui, j'aurais opté,
J'en conviens.
M. DE CRAC
Eh bien ! moi qui suis un bon apôtre,
J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un et l'autre.
L'un s'arrête tout court ; l'autre, la tête en bas,
Descend...
VERDAC
Oh ! jé lé vois.
M. DE CRAC
Mais vous né voyez pas

Lé perdreau justément tomber dessus lé lièvre,
Qui respirait encore...

VERDAC, *riant toujours.*

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
Lé perdreau, sans mentir, semblait être à chéval,
Et fût resté longtemps dans la même posture,
Si mon chien n'avait pris cavalier et monture.
Eh donc? Qu'en dites-vous?

FRANCHEVAL

Monsieur... en vérité...

VERDAC

Rien dé plus curieux, surtout dé mieux conté,
D'honneur!

M DE CRAC

Dans mon carnier ils sont encore ensemble,
Et jé prétends qu'un jour la broché les rassemble;
Qué dans un même plat tous les deux soient servis.

VERDAC

D'une telle union les yeux séront ravis.
Quel jour est-ce?

M DE CRAC

Verdac, vous lé saurez sans doute.

(A Francheval)

Mais, vous né dites rien, jeune homme?

FRANCHEVAL

Moi, j'écoute.

L'étranger né vient point.

M DE CRAC

Où donc est-il, vraiment?

FRANCHEVAL

Chez monsieur Annibal, je pense, apparemment.

M DE CRAC

Bon Jé lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne?

M DE CRAC

Il était temps Déjà j'en avais fait fuir dix ;
Et quand Saint-Brice vint, ils étaient encor six.

VERDAC

La peste !

FRANCHEVAL

On disait trois.

M. DE CRAC

Jé vous dis six. Dans l'ombre,
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien : ils auraient été cent...
Mais enfin jé perdais mes forces et mon sang.
Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL

Son sort est trop digne d'envie.

VERDAC, *serrant M. de Crac dans ses bras*

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.
Mais jé vois arriver notre aimable inconnu :
Quel air noble!

SCÈNE IX

LES MÊMES, SAINT-BRICE, *toujours froid et calme.*

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Avec moi qué n'êtes-vous vénu,
Monsieur ?

SAINT-BRICE

Vous avez fait la chasse la plus belle !

M. DE CRAC

Qui vous a dit céla ?

SAINT-BRICE

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC

Non, j'ai tué fort peu ; tout au plus trois lévreaux,
Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux ;
Au lieu qué très souvent j'en rapporté cinquante.

VERDAC

Monsieur nous racontait une histoire piquante,
D'un lièvre et d'un perdreau tués en même temps,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous l'entendez ?

SAINT-BRICE

J'entends.
Ce fait est, après tout, le plus simple du monde.
Un jour le temps se couvre, et le tonnerre gronde :
Il éclate enfin, tombe...

VERDAC

Où ?

SAINT-BRICE, *froidement.*

Dans mon bassinet ;
Le fusil part et tue un lièvre qui passait.

FRANCHEVAL

Cette aventure-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC

Mais l'autre est plus plaisante ; et puis lé varon narre
Avec certaine grâce, avec un goût, un tact...
Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, *un peu piqué.*

Surtout jé suis exact.

VERDAC

Voilà lé mot, César, d'étonnante mémoire,
Dieu mé damne ! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC

Peut-être riez-vous ; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne, cet hiver.

VERDAC

D'avance je souscris.

M. DE CRAC

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures ?
Il m'en est arrivé dé bizarres, partout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerre surtout.

SAINT-BRICE

Ah ! vous avez servi ?

M. DE CRAC

Sans doute ; un gentilhomme
Doit servir, et surtout quand dé Crac il sé nomme.

FRANCHEVAL

Toujours en cé chateau jé vous vis confiné.

VERDAC

Monsieur parle d'un temps où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC

Oui, j'ai servi très jeune ; et jé puis bien vous dire
Qué jé savais mé vattre, avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE

Ah ! je le crois. Piqué de son air de hauteur,
A dix ans, je me bats contre mon précepteur ;
Je le tue.

VERDAC

A dix ans ? Moi jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, *s'animant.*

La bataille, pour moi ! c'était un jour dé noce.
J'ai vu plus d'une guerre ; allez, jé vous promets
Qué jé n'ai pas servi, messieurs, en temps dé paix.
Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allémagne,
Et jé né couchai point dé toute une campagne.
Trois fois dans un combat, jé changeai dé chéval,
Et j'ai sauvé la vie à notre général.
Il est réconnaissant, il faut qué j'en convienne.

SAINT-BRICE

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne ;
J'ai pris seul en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC

Tout seul ?

SAINT-BRICE

Oui.

M. DE CRAC, *à part.*

Cé monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL

Il n'était donc, monsieur, pas un chat dans la place?

SAINT-BRICE, *à M. de Crac.*

Les guerres d'Amérique, en fûtes-vous, de grâce ?

M. DE CRAC

Ah ! jé brûlais d'en être : eh mais, voyez un peu !
Moi qui traverserais un océan dé feu,
Jé crains l'eau... non dé peur ; mais elle m'incommode :
J'ai manqué pour céla lé beau siége dé Rhode.

SAINT-BRICE

Eh bien ! moi, j'en étais. J'aime un combat naval.

M. DE CRAC

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.
Au combat dé Lépante, on comptait bien lé prendre ;
Mais il sé fit sauter, plutôt qué dé sé rendre.

SAINT-BRICE

En un cas tout pareil, je fis le même saut ;
Et me voilà.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Cé saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même,
J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC

L'équipagé, monsieur, dut bien être étonné.

SAINT-BRICE

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M DE CRAC

Dé plus en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC

Cette transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC

Pour moi, lé déjeûner est lé répas qué j'aime.

VERDAC

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL

Mais vous dînez dé même.

VERDAC

Tout est si bon ici, même à tous les répas !

M. DE CRAC

Jé donne peu dé mets, mais ils sont délicats.

VERDAC

Qui lé sait mieux qué moi ? Votre vin dé Gascogne...
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne.

SAINT-BRICE

Est-ce qu'il n'en est pas ? Pour moi, je l'aurais cru.

M. DE CRAC, *souriant.*

Eh non ! mon cher monsieur, c'est du vin de mon crû.
Vous croyez qué jé raille ?

SAINT-BRICE

Eh mais !...

M. DE CRAC, *à l'oreille de Saint-Brice.*

Oui, vin dé Beaune.

SAINT-BRICE, *bas, à M. de Crac.*

(Haut.)

Je m'en doutais. Chacun aime son vin, le prône.

Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

FRANCHEVAL

C'est une cave, au fond, qu'une source pareille.

VERDAC

Jé conseille à monsieur dé la mettre en bouteille.
Qu'en dites-vous, varon?

M DE CRAC, *très gravement.*

Qué lé trait est fort gai :
Mais, comme a dit quelqu'un, *rien dé beau qué lé vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC

Hai... la réplique est vive.

M. DE CRAC

Mais allons déjeûner, et qui m'aime mé suive.

VERDAC

Ah ! je vous aime *(Aux autres)* Allons.

SAINT-BRICE

Oh ! j'ai déjeuné, moi.

VERDAC, *à Francheval.*

Et vous, mon cher?

FRANCHEVAL

Jé n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC

Jé mangerai pour trois. Adieu. *(Il sort.)*

FRANCHEVAL, *retenant Saint-Brice.*

Deux mots, dé grâce.

SAINT-BRICE

Je reste.

SCÈNE X

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL

FRANCHEVAL, *très vivement, toujours.*

Permettez qué, sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE

Je ne veux rien de mieux.

FRANCHEVAL

Dès aujourd'hui, monsieur, il faut quitter ces lieux,
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE

Ah ! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL

Jé suis, dans tous les cas, prêt à vous satisfaire.

SAINT-BRICE

Est-ce un défi ? déjà le prendre sur ce ton !
Vous offrez de vous battre, et vous êtes Gascon !

FRANCHEVAL

Lé pays n'y fait rien : quoi qu'on dise du nôtre,
Un Gascon, s'il lé faut, sé bat tout comme un autre.

SAINT-BRICE

J'aime fort la franchise, et surtout la valeur :
Mais calmez un moment cette aimable chaleur.
Mais vous demandez trop.

FRANCHEVAL

Jé n'en puis rien ravattre :
Laissez-moi lé champ libre, ou bien allons nous vattre.

SAINT-BRICE

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai promis :
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL

Jé né suis pas du tout en humeur dé rémettre.

SAINT-BRICE

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL

Vous voulez m'échapper ?

SAINT-BRICE

Non, je ne fuirai pas.
Demain, vous dis-je.

FRANCHEVAL

Mais...

SAINT-BRICE

Eh ! parlez donc plus bas,
Et feignons d'être ami.

FRANCHEVAL

Monsieur, jé mé retire.
Nous nous verrons demain. Je n'ai plus rien à dire.

SCÈNE XI

SAINT-BRICE

Lorsque sur une erreur on s'est bien querellé,
On se tire aisément d'un pareil démêlé.
La simple vérité demain le rendra sage.
Le papa vient : jouons un autre personnage.
En vain, nouveau Protée, il voudra m'échapper,
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

SCÈNE XII

SAINT-BRICE, M. DE CRAC

M. DE CRAC, *avec un autre habit.*

Ami, qué jé vous conte uné chanson à boire,
Qué j'ai faite impromptu, commé vous pouvez croire.
Verdac, qui l'entendait, en riait comme un fou.

(Il chante.)

SAINT-BRICE

La chanson est jolie. Eh mais ! je ne sais où
Mais quelque part ailleurs je l'ai vue imprimée.

M. DE CRAC

Il sé peut ; dé mes vers, oui, la France est semée.

SAINT-BRICE

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé.

M. DE CRAC

Ah ! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'ait volé.

Dé mon absence il a profité lé compère.
Jé l'aimais fort au reste ; il m'appélait son père.
Mais dépuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné,
Lé parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je, enfin ? les muses ésilées,
Dans quelqué coin obscur, plaintives, désolées...
Jé né puis y penser sans répandre des pleurs.

SCÈNE XIII

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC

VERDAC, *un peu échauffé du repas.*

Jé viens, mon cher varon, partager vos douleurs.

M. DE CRAC

Mais où donc étiez-vous ?

VERDAC

Qui ? moi ? j'étais à table.
Sandis ! j'avais encore un appétit dé diable.
Jé né sais .. Vous mangez si vite qué jamais,
D'honneur ! jé n'ai lé temps dé goûter chaque mets ;
Et tous assurément méritent qu'on les goûte.
Il faut faire à loisir cé qué l'on fait.

SAINT-BRICE

Sans doute.
Mieux vaut ne pas manger, que manger à demi.

VERDAC

Au révoir.

M. DE CRAC

Quoi ! sitôt vous partez, mon ami ?

VERDAC

Jé lé fais à regret : pardon si jé vous quitte :
D'une visite ou deux il faut qué jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez pas : jé réviendrai souper. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV

M. DE CRAC, SAINT-BRICE

SAINT-BRICE

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC

La peste ! jé lé crois : du pays c'est l'élite.
Gentilhommes, Dieu sait ! tous deux sont mes vassaux.
Vous voyez qué pourtant jé les traite en égaux.
Mais quoi ! pour m'amuser, j'aime bien mieux descendre;
Et jé n'ai point l'orgueil dé cé jeune Alessandre,
Qui pour rivaux, dit-on, né voulait que des rois :
Comme dé vrais amis, nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE

Le plus jeune des deux me paraît fort aimable.

M. DE CRAC

Verdac est d'une humeur encor plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE

Et surtout il vous croit.

M. DE CRAC

Au lieu qué Franchéval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE

Il aime votre fils; c'est près de lui qu'il brille.
Mais ce seul fils est-il toute votre famille ?

M. DE CRAC

Eh non ! vraiment, monsieur, j'ai dé plus le bonheur
D'avoir un fils, un fils qui mé fait grand honneur.

SAINT-BRICE

Bon ! il est donc absent ?

M. DE CRAC

Il sert contre lé Russe ;
Mais il sert tout dé bon. Ah ! lé feu roi de Prusse
Savait l'apprécier ; et lé grand Frédéric,

En fait d'opinion, valait tout un public.
Il admirait mon fils : j'en ai plus d'uné marque ;
Et j'ai, sans vanité, réçu dé cé monarque
Des lettres... qué jamais personne né verra.
Il m'écrivait un jour : « Votré cher fils sera
« Lé plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe. »
Jé pense qué l'on peut croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE

Oui, sans doute.

M. DE CRAC

Il commence à se vérifier.
A mon fils, dépuis peu, on vient dé confier
Un beau, mais en révanche un très périlleux poste.

SAINT-BRICE.

(*A part.*)
Ah! le papa ment bien : il faut que je riposte.
(*Haut.*)
On le nomme ?

M. DE CRAC

Son nom dé famille est dé Crac :
Mais dans toute l'Europe on lé nomme d'Irlac.

SAINT-BRICE

Ah ! c'est mon ami.

M. DE CRAC

Quoi ?

SAINT-BRICE

Ma surprise est extrême.
D'Irlac votre fils ?

M DE CRAC

Oui.

SAINT-BRICE

C'est un autre moi-même.
J'en faisais très grand cas. Jeune encore, il servait
Dans mes gardes.

M. DE CRAC
Dans vos... ?

SAINT-BRICE, *feignant de se reprendre*
Partout il me suivait.

M. DE CRAC *remarque cela.*
Il sé pourrait ?

SAINT-BRICE
Hélas ! pauvre d'Irlac ! sans doute
Vous savez... pour servir voilà ce qu'il en coûte !

M. DE CRAC
Quoi ?...

SAINT-BRICE
Vous l'ignorez ?

M. DE CRAC
Oui.

SAINT-BRICE, *très mystérieusement.*
Contre son colonel
Il vient dernièrement de se battre en duel.

M. DE CRAC
Jé reconnais les Crac à cé coup téméraire.
A-t-il été blessé ?

SAINT-BRICE
Non, monsieur, au contraire,
Le colonel est mort.

M. DE CRAC
Hélas ! j'en suis fâché.
Et mon fils ?

SAINT-BRICE
Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC
Quoi ! mon fils sé cacher ! Pour mon nom quellé tache !
C'est la premièré fois, sandis ! qu'un Crac sé cache.

SAINT-BRICE
On le découvre.

M. DE CRAC
O ciel !

SAINT-BRICE

On lui fait son procès.

Vous savez la rigueur des lois.

M. DE CRAC

Oui, jé lé sais.

SAINT-BRICE

On le condamne...

M. DE CRAC

A quoi ?

SAINT-BRICE

Mais... à perdre la tête.

M. DE CRAC

Ah ! malheureux enfant !

SAINT-BRICE

Le supplice s'apprête.

Mais fort heureusement il gagne le geôlier.

M. DE CRAC

Hai ! lé gaillard doit être un rusé cavalier.

Eh bien ?

SAINT-BRICE

Une très sombre nuit favorise sa fuite.

M. DE CRAC

Ah ! je respire.

SAINT-BRICE

Mais on court à sa poursuite.

M. DE CRAC

Lé jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC

Il sé sauve ?

SAINT-BRICE

En courant il tombe de cheval,

Et se casse la jambe.

M. DE CRAC

Ah ! jé meurs : et laquelle ?

SAINT-BRICE

La gauche.

M. DE CRAC

Sur mes deux, moi-même jé chancelle.

SAINT-BRICE

Vous n'avez donc pas eu de nouvelles de lui ?
Autrement vous sauriez...

M. DE CRAC

J'en attends aujourd'hui.

(Il appelle.)

Thomas ! Thomas ! fut-il accident plus funeste ?

SAINT-BRICE

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste.

SCÈNE XV

LES MÊMES, THOMAS

M. DE CRAC, *à Thomas.*

Mes lettres?

THOMAS

--Eh ! monsieur, vous demandez toujours,
Vos lettres ; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC

Mais jé né conçois pas cé contré-temps bizarre.
Il faut assurément qué lé courrier s'égare.

THOMAS

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, *bas à Thomas.*

Veux-tu té contenir,
Vabillard ?

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir ;
Et c'est par trop aussi charger ma conscience.
Donnez-moi mon congé ; car je perds patience.

M. DE CRAC

Comment ?

THOMAS

Eh oui, morbleu ! prenez quelque garçon
Qui soit de ce pays : je ne suis point Gascon.
Grâces au ciel, monsieur, ma province est la Beauce.
Là, jamais on ne dit une nouvelle fausse ;
Et jamais *oui* pour *non*.

M. DE CRAC

Eh bien ! rétournes-y.
Jé té dois ?

THOMAS

Dix écus.

M. DE CRAC, *mettant la main à sa poche.*

Tiens, drôle, les voici.

THOMAS

Je ne suis point un drôle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC

Voyez un peu ! sur moi jé n'ai pas cetté somme.
Jé pourrais dé cé pas l'aller chercher là-haut ;
Mais jé veux mé défaire à l'instant du maraud.
(*A Saint-Brice.*)
Prêtez-moi dix écus.

SAINT-BRICE

S'il faut que je le dise,
Ma bourse est demeurée au fond de ma valise :
Je n'ai que dix-huit francs, monsieur.

M. DE CRAC

Donnez-les-moi.
(*Il reçoit les dix-huit francs.*)
(*A Thomas, en le payant.*)
J'ai le reste.
Tiens, pars.

THOMAS

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, *d'un ton tragique.*
Gardé qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS
N'ayez pas peur. Voici les clefs de la garenne,
Du jardin, de la cave et même du grenier.
Le garde, le laquais, surtout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

SCÈNE XVI

M. DE CRAC, SAINT-BRICE

M. DE CRAC, *courant après Thomas.*
(Saint-Brice le retient.)
Insolent ! pour jamais fuyez de mon aspect.
Jé crois qué lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-BRICE
Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC
Uné fatalité, mais des plus singulières,
Fait qué dé dix laquais il né m'en reste aucun ;
Mécontent dé mes gens, et n'en réténant qu'un,
L'un dé ces jours passés j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE
Quoi, neuf ?

M. DE CRAC
J'eus pour lé faire uné raison très forte.
Enfin à cet éclat jé m'étais décidé.
Thomas était fidèle, et jé l'avais gardé.
Céci mé contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE
Je sens cela.

M. DE CRAC
Ma terre est d'un détail immense.

SAINT-BRICE

Elle parait superbe.

M. DE CRAC

Ah ! vraiment, jé lé crois.
Deux mille arpents dé terre, et lé double dé bois.

SAINT-BRICE

Cette terre, sans doute, est une baronnie ?

M. DE CRAC

D'où rélève, entré nous, mainté chatellenie.
J'ai bien les plus beaux droits ! Un autre, assurément,
S'en targuérait ; mais moi, j'en usé rarément.

SAINT-BRICE

Je le crois.

M. DE CRAC

Mais, mon cher, il faut qué jé lé dise ;
Lé plus beau dé mes droits est d'avoir pour dévise,
Ces trois mots seuls : JE VINS, JE VIS, et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE

Ce titre est précieux.

M. DE CRAC

Et surtout bien acquis.
Voici lé fait : peut-être il n'est pas dans l'histoire ;
Mais il est sûr. PAUL CRAC, surnommé BARBE-NOIRE,
(Il montre son portrait.)
Dans cé château soutint un siège dé deux mois
Contre Jules-César... c'est tout dire, jé crois.

SAINT-BRICE

Bon !

M. DE CRAC

Il né sé rendit encor qué par famine.
César en fit grand cas, comme on sé l'imagine,
Et lui permit dès lors dé mettre ces trois mots.
Il prit dans cé château quelques jours dé répos.
On voit encor pendue au plafond son épée,
L'épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE

Pompée ? il n'est pas mort de la main de César.

SAINT-BRICE

Vous croyez ? Jé pourrais mé tromper par hasard :
Jé soumets, en tous cas, mes lumières aux vôtres.
S'il né tua Pompée, il en tua bien d'autres.
Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE

Ah !

M DE CRAC

L'on n'est pas faché
Dé sé dire : « Jé couche où César a couché »
Monsieur sourit ; peut-être il croit qué jé mé moque.

SAINT-BRICE

Non... Mais ceci va faire une seconde époque.

(Il feint de se reprendre.)

(A demi voix)
Qu'ai-je dit ?

M. DE CRAC

Plaît-il ?

SAINT-BRICE

(A demi-voix.)

Rien. Que je suis indiscret !

M DE CRAC

Vous voulez, jé lé vois mé cacher un sécret.

SAINT-BRICE

Non.

M DE CRAC

Tout à l'heure encor vous avez par mégarde,
Et cé mot m'a frappé, parlé dé votre garde.

SAINT-BRICE

Moi ! j'ai dit...

M DE CRAC

Oui, voyez ! vous en êtes faché !
Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est lâché ;

Et puis, d'ailleurs, tenez, j'ai la vue assez fine.
J'entrévois... Oui, votre air et votre haute mine,
Tout m'annonce...

SAINT-BRICE

Monsieur, ne me devinez pas.

M. DE CRAC

Vous avez peur. Eh donc, jé vous dirai tout bas,
Qu'en vain vous déguisez lé sang qui vous fit naître,
Et qué depuis longtemps j'ai su vous reconnaître.

SAINT-BRICE

Moi ?

M DE CRAC

Vous-même.

SAINT-BRICE

Eh bien... non.

M. DE CRAC

Achevez.

SAINT-BRICE

Je ne puis.
Je ne saurais vous dire encore qui je suis :
L'honneur, pour quelque temps, me condamne au si-
Pardon, avec regret je me fais violence. [lence ;
Vous serez bien surpris tantôt, en vérité ;
Je vais prendre un peu l'air. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

M. DE CRAC, *seul.*

Je m'en étais douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelqué grand prince,
Qui court *incognito* de province en province.
Je serais bien heureux si mon fils Annibal
Devenait son ami, dédaignant Francheval.
Jack!...

SCÈNE XVIII

M. DE CRAC, JACK

JACK.

Monsieur lé varon.

M. DE CRAC

Eh ! venez donc, du zèle !

JACK

Mais jé suis accouru.

M. DE CRAC

Ah ! tête sans cervelle,
Va dire à mon fils, va vite.

JACK

Où faut-il aller ?

M. DE CRAC

Va dire à Francheval qué jé veux lui parler.

JACK

J'y cours.

M. DE CRAC

Ah ! jé m'en vais lé traiter, Dieu sait comme.
Non, j'aime mieux parler à mon fils qu'à cet homme.
Franchéval est bouillant, et l'on connaît les Crac.
Fais-moi venir mon fils.

JACK

Eh ! mais...

M. DE CRAC

Allez donc, Jack.

JACK

Mais monsieur Franchéval...

M. DE CRAC

Eh bien ?

JACK

Il vient lui-même.

M. DE CRAC

Quoi ?... Jé suis étonné dé cette audace estrême.

JACK

Qu'avez-vous donc, monsieur lé varon ? vous semblez...
Jé né sais .. on dirait vraiment qué vous tremblez.

M. DE CRAC

Non, c'est qué jé frémis. Le pauvre enfant! jé tremble!
Mais lé voici. Va Jack, et laisse-nous ensemble.

(*Jack sort.*)

SCÈNE XIX

M. DE CRAC, FRANCHEVAL

M. DE CRAC, *à part.*

Jé lé croyais bien loin, et jé l'eusse aimé mieux.
(haut.)
Puisque nous sommes seuls, parlons ici tous deux.
Vous avez pour mon fils une amitié sincère,
Mais il faut vous prêter aux projets de son père.
Pour moi comme pour lui je crois qu'il serait bon
Dé né plus lé hanter, dé quitter ma maison.

FRANCHEVAL

Vous qui m'avez permis, sachant combien je l'aime,
De le traiter en frère, et qui disiez vous-même
Que vous n'aviez jamais vu des cœurs...

M. DE CRAC

Doucement ;
Il s'agit aujourd'hui d'un établissement
Qui peut porter bien haut son heureuse fortune.
Votre présence ici me devient importune.

FRANCHEVAL

Monsieur, votre conduite est une trahison,
Et vous mé permettrez d'en démander raison.

M. DE CRAC

A moi ?

FRANCHEVAL

Si d'Annibal jé né suis plus le frère,
Vous voudrez bien vous vattre avec moi jé l'espére.
Vous hésitez ?

M. DE CRAC

J'hésite, et jé suis dé bonné foi.

FRANCHEVAL

Auriez-vous peur ?

M. DE CRAC

Jé crains, mais cé n'est pas pour moi.
Oui, jé plains Franchéval votre jeunesse extrême,
Et j'ai quelque régret... Dans lé fond jé vous aime.

FRANCHEVAL

Je vous suis obligé.

M. DE CRAC, *à part.*

Bon. Saint-Brice paraît.
(*Haut.*)
Oui, oui, nous nous vatrons, à l'instant s'il vous plaît.
(*Plus haut.*)
Jack, descends mon épée.

SCÈNE XX

LES MÊMES, SAINT-BRICE

SAINT-BRICE

Et qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte ?

M. DE CRAC

Mé vattre avec ce teméraire
Qui tout-à-l'heure ici follement m'a bravé.

SAINT-BRICE

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme ?
(*A Francheval.*)
Et vous, cher Francheval, que partout on renomme,

(Bas)
Quoi ! c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez?
(Haut)
Contre le père, enfin, de ce que vous aimez.
Quelle aveugle fureur contre lui vous entraîne ?

FRANCHEVAL

Ah ! ce mot a suffi pour éteindre ma haine.
(A M. de Crac.)
Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC

De tout mon cœur : moi-même après tout, j'avais tort ;
Cé combat inégal pouvait mé compromettre.

SAINT-BRICE

Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC

Quel champion plus brave aurais-je pu choisir ?

SAINT-BRICE, *bas, à M. de Crac.*

Savez-vous que partout mon adresse on renomme.
Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, *bas, à Saint-Brice*

Lé gaillard sé bat bien ; je le crois fort adroit :
Il est bouillant.

SAINT-BRICE, *bas, à M. de Crac.*

Moi je suis calme et froid.
Soyez impartial : vous serez juge d'armes.

M DE CRAC

Bon. D'un combat pour moi la vue a millé charmes.

FRANCHEVAL

Oui, commé quand on voit un naufragé du port.

SAINT-BRICE, *déclamant.*

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée...
Avec laquelle un jour César tua Pompée ?

M. DE CRAC
Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier
(*Il sort.*)

SCÈNE XXI

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL

SAINT-BRICE
Çà, mon cher, il est temps de me justifier.
De ce que vous croyez je suis tout le contraire ;
De l'aimable Annibal reconnaissez le frère.

FRANCHEVAL
Est-il possible, ô ciel !...

SAINT-BRICE
D'honneur ! rien n'est plus vrai.
Vous voyez qn'entre nous le combat sera gai.
Mais les moments sont chers : reconnaissons la carte :
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte.
(*Il lève l'épée de Francheval en l'air.*)
Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous vous me verrez charmé :
Mais ne me tuez pas ; de ce grand avantage
N'allez pas abuser, car ce serait dommage.

FRANCHEVAL
Plutôt mourir cent fois. Je vois, aimable ami,
Qué vous né savez point abuser à demi.

SAINT-BRICE, *voyant M. de Crac.*
Chut !

SCÈNE XXII

LES MÊMES, M. DE CRAC

M. DE CRAC
La voici : peut-être est-elle un peu rouillée.

SAINT-BRICE

Bientôt d'un sang plus frais vous la verrez mouillée.
Allons, monsieur, en garde.

FRANCHEVAL

Oui, monsieur, m'y voici.
(*Ils se battent.*)

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, ANNIBAL

M. DE CRAC

Annibal ! Ah ! mon fils, éloigne-toi d'ici.

ANNIBAL

Mon père, à votre voix je dois être indocile :
Il les faut séparer ; ce doit être facile.

M. DE CRAC

Insensé ! pourquoi donc se mettre au milieu d'eux ?

ANNIBAL

Mon père, laissez-moi. Non, je vous en supplie.

M. DE CRAC, *à Annibal.*

D'arrêter leur fureur, mon fils, je te défie.
(*Saint-Brice se laisse désarmer.*)
(*A Saint-Brice.*)
Vous vous vantiez si fort, et vous voilà vattu ?

SAINT-BRICE

C'est la première fois.

ANNIBAL

Cher Franchéval, vis-tu ?

FRANCHEVAL

Oui, je suis sain et sauf, et maintenant, que sais-je,
Puis-je rester ici ?

M. DE CRAC

Comment éluderai-je ?

(Haut.)

Dé l'aîné dé mes fils une lettre, à l'instant,
Me mande avec détail son facheux accident.
Mais sa jambe va bien ; il a bonne espérance ;
Et nous lé réverrons lé mois prochain en France.
Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE

Ah !

M. DE CRAC, *(il feint de lire, mais se tient à l'écart.)*

« Surtout, cher papa (m'écrit-il), n'allez pas
« Vous hâter d'établir Annibal en province;
« Je vais le faire entrer à la cour d'un grand prince. »
On sent qu'un tel honneur et surtout qu'un tel fils
Méritent quelque égard.

SAINT-BRICE

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De renchérir sur vous j'avais fait la gageure,
Et j'espérais gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.
Monsieur d'Irlac, enfin, (et c'est mon coup de maître)
Vous le faites écrire ; et je le fais paraître.

M. DE CRAC

Qué voulez-vous dire ?

SAINT-BRICE

Oui ce fils, ce frère...

M DE CRAC

Hé quoi ?...

SAINT-BRICE, *gasconnant un peu.*

Vous né dévinez pas, cher papa qué c'est moi ?

ANNIBAL

Ciel ! mon frère !

M DE CRAC

Mon fils? il s'est cassé la jambe,
Dis-tu ?

SAINT-BRICE, *gasconnant dans le premier vers*
Jé lé croyais, il rédévient ingambe.
Quoi! vous n'avez pas eu quelques pressentiments ?
Comment ! depuis au moins dix heures que je mens,
(*Gasconnant encore.*)
Vous n'avez pas connu votré sang, mon cher père ?
M. DE CRAC
Lé coquin ! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mère !
SAINT-BRICE
Sans doute vous tiendrez la promesse ?
M. DE CRAC
Oui, mon fils.
SAINT-BRICE
Et le cher Annibal ? Il est de notre avis ?
ANNIBAL
Ou vous êtes du mien.
M. DE CRAC
Jé né mé sens pas d'aise.
Mais vous êtes pourtant mon fils, né vous déplaise,
Lé plus hardi havleur !...
SAINT-BRICE
Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi, le carnaval, et même, que sait-on ?...
Votre exemple, peut-être enfin la circonstance ;
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.
M. DE CRAC
J'ai bien lé temps ici dé mé fâcher vraiment !
Jé suis tout au plaisir d'embrasser mon enfant.

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, VERDAC

M. DE CRAC, *à Verdac.*
Verdac, voilà mon fils.
VERDAC *à part.*
Surcroit dé bonne chère.

(*Haut.*)
Est-il vrai ? Que pour moi cette nouvelle est chère !
C'est là monseu d'Irlarc !

SAINT-BRICE

Oui, monsieur, enchanté
De...

VERDAC

Qué jé vous embrasse, enfant si régretté !
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous révoie !

M. DE GRAC

Par vos ravissements jugez donc dé ma joie !

VERDAC

Oh ! oui ; quand votre fils révole dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer le veau gras ?
Dieu sait si j'aimé, moi, les répas dé famille !
Car c'est là qué toujours la franche gaîté brille.
(*A part*)
La charmante maison ! encor nouveau festin.
(*Haut*)
Né mé trompez-vous pas ?

M. DE CRAC

Non rien n'est plus certain.

SCÈNE XXV

LES MÊMES, JACK

JACK, *accourant.*

Monsieur lé varon !...

M. DE CRAC

Quoi ?

JACK

Voici tout lé village

M. DE CRAC

Eh mais ! qué mé veut-il ?

JACK

Vous rendre son hommage.

On vient dé touté part pour voir monseu d'Irlac

(A Saint-Brice)

Veut-il bien agréer l'humblé salut dé Jack ?

SAINT-BRICE, *lui donnant une petite tape.*

Bonjour, petit ami.

M. DE CRAC

Le village est honnête :

Mon bonheur fut toujours une publique fête.

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, LE MAGISTER *à la tête du village.*

LE MAGISTER *chante, toujours avec l'accent.*

Nous révoyons un Télémaque
Sous les traits dé M. d'Irlac.
Et qu'était la chétive Ithaque,
Auprès du beau château dé Grac ?
Ah ! si l'on aimé sa patrie,
Fut-on Iroquois ou Lapon ;
Combien doit-elle êtré chérie,
Dé célui qui naquit Gascon !

M. DE CRAC

Magister, vous chantez moins clair qué dé coutume.

LE MAGISTER

Lé village, en criant, vient dé gagner un rhume.

SAINT-BRICE

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.
Mon père me cède, il rougit
Que je meure et que sur ma tombe
Il grave lui-même : « Ci-gît
« Mon fils, mon maître en l'art suprême,
« Où d'exceller nous nous piquons ;
« Qui me battit enfin moi-même,
« Moi qui battais tous les Gascons. »

VERDAC

O l'invention délectable
Qué celle d'un beau carnaval !
Si l'on était toujours à table,
On né férait jamais dé mal.
Moi jé né suis point ridicule :
Peu m'importe l'état, lé nom
Jé mangérais, sans nul scrupule,
Chez lé Grand Turc, foi dé Gascon !

JACK *commence à chanter.*

Donner déjà du cor en maître...

M. DE CRAC

Eh quoi ! lé pétit Jack sé donné la licence !...

SAINT-BRICE

Ah! c'est le carnaval : un peu de complaisance.

M. DE CRAC, *souriant à Jack.*

Allons.

JACK

Donner déjà du cor en maître,
Verser à boire à mons Verdac,
Méner encor les dindons paître,
Tel est lé Triple emploi dé Jack :
Mes dignités né sont pas minces :
Jé suis pétit ; mais qué sait-on ?...
Un homme des autres provinces
Ne vaut pas un enfant Gascon.

M. DE CRAC, *au public.*

On sé fait là-bas uné fête
Dé savoir lé sort dé céci.
En tous cas, ma réponse est prête :
Jé dirai qué j'ai réussi.
Mon sort serait digné d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors uné fois dans ma vie,
J'aurais dit vrai, quoiqué Gascon.

FIN DE M. DE CRAC.

